Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ÊTRE KURDE, UN DÉLIT ?

Portrait d'un peuple nié

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Collection Comprendre le Moyen-Orient
Dirigée par Jean-Paul Chagnollaud

Dernières parutions :

DE GEORGE G., *Damas. Des Ottomans à nos jours*, 1994.
MAKHLOUF H., *Culture et trafic de drogue au Liban*, 1994.
MARDAM BEY S., *La Syrie et la France. Bilan d'une équivoque*, 1994.
SWEE CHAI ANG, *De Beyrouth à Jérusalem. Une femme chirurgien chez les Palestiniens*, 1994.
DESMET-GRÉGOIREH., *Le* Divan *magique. L'Orient turc en France au XVIIIè siècle*, 1994.
FIORANI R., *Rêves d'indépendance, chronique du peuple de l'Intifada*, 1994.
HAMILTON A.-M., *Ma route à travers le Kurdistan irakien*, 1994.
CORNAND J., *L'entrepreneur et l'Etat en Syrie. Le secteur privé du textile à Alep*, 1994.
MAJZOUB T., *Les fleuves du Moyen-Orient. Situation et prospective juridico-politiques*, 1994.
HAUTPOUL J.-M., *Les dessous du Tchador. La vie quotidienne en Iran selon le rêve de Khomeyni*, 1994.
JMOR S., *L'origine de la question kurde*,1994.
AL QASIMI, *Les relations entre Oman et la France*,1995.
DAGHER C., *Proche-Orient: ces hommes qui font la paix*, 1995.
TRIBOU G., *L'entrepreneur musulman*, 1995.
KHOSROKHAVAR F., *L'islamisme et la mort. Le martyre révolutionnaire en Iran*, 1995.

© L'HARMATTAN, 1995
ISBN 2-7-7384-3772-9

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Jacqueline Sammali

ÊTRE KURDE, UN DÉLIT ?

Portrait d'un peuple nié

Editions L'harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

A Berivan, aux enfants du Kurdistan.
A tous ceux et celles que je ne reverrai pas et qui ont contribué, par leurs témoignages et leur courage, à la création de cet ouvrage.
Au sociologue turc Ismaïl Besikçi, honteusement emprisonné.
A tous les peuples opprimés qui, dans le monde, mènent un combat pour sauver leur culture, pour survivre.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Cet ouvrage est tiré d'un mémoire de licence présenté à l'Université de Genève, Faculté des Sciences de l'Education, en mars 1994, sous la direction du professeur Pierre Dasen.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans le soutien et les encouragements de plusieurs ami(e)s. Je leur présente ici mes remerciements sincères. J'exprime tout particulièrement ma reconnaissance à Christiane Perregaux pour tout le temps consacré, pour ses conseils et pour son accompagement tout au long de ce travail. A Michel Nicolet, pour la révision de la partie théorique. A Peresh, pour tous les savoirs généreusement transmis et pour ses remarques judicieuses.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

PRÉFACE

Ma fille est rentrée en pleurant,
Ma fille est rentrée en pleurant.
La maîtresse ne sait donc rien,
La maîtresse ne sait donc rien.
J'ai voulu voir sur la carte,
J'ai voulu voir sur la carte.
Mais elle m'a dit :
"Il n'y a pas de Kurdistan".
Ma fille est rentrée en pleurant.

Poème anonyme

Le peuple kurde, trop mal connu, est actuellement dispersé sur quatre Etats: la Turquie, l'Irak, l'Iran et la Syrie. Sa présence sur la scène internationale coïncide régulièrement avec la répression sanglante qu'il subit dans l'un ou l'autre de ces pays ou intervient lorsque ses exilés s'expriment dans les capitales européennes. Il a d'ailleurs fallu attendre l'exil de Kurdes arrivant de Turquie, surtout dans les années 1980, pour que l'Europe réveille sa mémoire et se souvienne de ce peuple toujours en recherche de liberté.

Dès cette époque également, la mobilité des populations, les mouvements régionalistes, indépendantistes ou nationalistes ont relancé la recherche sur les problématiques liées aux questions d'identités, individuelles et collectives. Dans le cadre du politique, l'héritage de la Révolution française a instauré la nécessité d'éradiquer toute appartenance qui puisse concurrencer l'adhésion au concept d'Etat-Nation. Ce dernier ne peut, en

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

effet, se concevoir qu'unique, qu'il s'agisse de la référence territoriale, linguistique ou culturelle. Toute autre appartenance relève de la subversivité et du déni de la conception même du fait national. Par analogie sans doute, on a pensé et on pense parfois encore l'identité individuelle comme un tout exclusif, toujours singulier et ne pouvant être, finalement, que réduite par le changement d'environnement ou de références. Seule l'assimilation, par l'abandon de l'identité ancienne, permettrait d'adhérer loyalement à un nouveau groupe social, à une nouvelle culture et à une nouvelle nationalité.

Mais faut-il parler au passé de cette volonté de dénier aux individus et aux communautés des appartenances diverses qui légitimement devraient pouvoir s'exprimer à l'intérieur d'un ensemble national? L'actualité nous informe quotidiennement des conflits et des guerres qui naissent de l'intolérance à d'autres formes d'expression identitaire que celle admise par le pouvoir. Les identités multiples nées des migrations ont également beaucoup de peine à se faire reconnaître dans la sphère sociale comme dans la sphère éducative. Interroger ces concepts identitaires comme s'ils ne pouvaient se vivre qu'au singulier, c'est toujours se reposer les questions de trahison et de loyauté envers des communautés et leurs membres. Nous sommes là au coeur de la problématique développée par Jacqueline Sammali.

Enseignante, familière des questions de migrations, elle s'est intéressée depuis longtemps à leurs causes et à la scolarisation des enfants issus de familles migrantes. A ce titre, elle a découvert la question kurde en rencontrant des exilés, confondus souvent dans les années 80 avec les migrants turcs. C'est ainsi qu'elle a découvert l'existence de ce peuple, fort de 25 à 30 millions d'habitants, qui constitue la plus grande nation sans Etat du monde. Cette rencontre a déterminé ses intérêts ultérieurs. Voici plus de dix ans que, tout en poursuivant son travail d'enseignante, elle contribue à mieux faire connaître les spécificités de la migration kurde, tant celle des enfants dans l'institution scolaire que celle des familles dans l'espace social suisse. Elle anime un vaste travail d'information, en tant que

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

responsable de l'Association Suisse-Kurdistan, sur la situation des Kurdes, sur la répression dont ils souffrent et sur leurs espoirs.

Non contente de parler d'une situation ou de la connaître à travers sa littérature et ses exilés, Jacqueline Sammali a décidé de se rendre elle-même au Kurdistan de Turquie afin d'enquêter et de mener des entretiens pour comprendre de l'intérieur les aspirations du peuple kurde; étudier ses stratégies identitaires influencées à la fois par le déni culturel et linguistique dont il souffre et par la phase historique actuelle où il est en rébellion ouverte contre l'Etat central.

Au cours de ses voyages, dans des lieux inaccessibles aux touristes baladins, au fil des rencontres au coeur secret des villages, dans les arrières cours et les arrières boutiques de Diyarbakir, de Van ou de Cizre, dans les cars indiscrets, elle a interrogé, dialogué, appris la vraie vie des Kurdes de Turquie; ceux de la région de Marash qui, acculturés par leur immersion dans la société turque, ont intériorisé souvent une représentation négative de leur groupe et d'eux-mêmes : jouer au passe-muraille en avouant le moins souvent possible une identité sulfureuse, parler turc, revêtir les comportements du dominateur. Ailleurs, au Sud-Est de la Turquie, là où le Kurdistan turc rejoint le Kurdistan irakien et iranien, on revendique son appartenance kurde, on parle kurde une fois la porte fermée sur les oreilles indiscrètes, on vit kurde sauf quand arrive un émissaire gouvernemental ou le maître d'école. Alors on s'habille rapidement d'une fine couche de savoir turc. Bien difficile dans ces conditions de sortir les instruments de sciences humaines et de mener les entretiens tels que le voudrait la méthodologie classique.

Pourtant, toutes les informations recueillies sur les longs chemins du Kurdistan, grâce à la confiance accordée à Jacqueline Sammali par la population, revêtent par nécessité absolue un anonymat sans faille. Ne pas mettre en danger les amis de rencontre, ne pas donner des indices repérables. Malgré cette discrétion, beaucoup d'interlocuteurs et d'interlocutrices ont disparu, ont été assassinés ou vivent dans l'ombre des prisons turques; non pas que la rencontre avec leur amie suisse les aient trahis mais parce que leur engagement dans des associa-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

tions de défense des droits de l'homme, leur fierté à se présenter comme Kurde, leurs liens avec des partis politiques les ont condamnés.

Tout dans cet ouvrage respire la précarité d'une situation constamment au bord de l'explosion. Le dialogue mené est interrompu par un regard qui passe derrière le pli d'un rideau; une rencontre se négocie par un morceau de papier glissé dans la main; le soupçon amène à débusquer l'habile mouchard. Les conditions dans lesquelles l'auteur a mené ses entretiens donne un sens nouveau et plus fort aux informations des médias. Il ressort très clairement que les stratégies identitaires collectives du peuple kurde - la revalorisation de sa singularité et de ses particularités dévalorisées et interdites par le pouvoir central - donne aux partis autonomistes ou indépendantistes une nouvelle légitimité pour affronter le pouvoir répressif. Par contre, les stratégies identitaires individuelles semblent plus ambivalentes selon que l'on appartienne à une famille politisée ou non. Des constantes traversent pourtant tous les entretiens: l'image du mépris de leur appartenance que l'école turque a renvoyé aux élèves kurdes; l'interdiction de parler la langue kurde malgré un discours plus tolérant; la nécessité de jouer à renier sa culture pour obtenir la possibilité d'étudier ou d'apprendre un métier; la peur de se faire découvrir comme Kurde et comme Kurde subversif. Il ressort cependant des analyses de l'auteure que la fermeté et la volonté de pouvoir vivre publiquement son appartenance kurde domine de plus en plus chez les hommes et les femmes qu'elle a rencontrés. Les mouvements politiques ont redonné à la population plus de force pour assumer leurs appartenances kurdes; ce qui les amène également à vivre souvent des situations de répression plus violente.

Le jeu subtil des mêmes stratégies identitaires, elle l'a retrouvé chez les exilés et leurs enfants scolarisés en Suisse. Cette correspondance de processus selon que sa communauté est reconnue ou niée, selon que l'on se sent d'un groupe socialement valorisé ou dévalorisé, selon que l'on intériorise une image positive ou négative de ses appartenances, se retrouve aussi bien dans l'étude des peuples colonisés, des peuples réprimés que dans les populations migrantes en Europe occidentale. C'est pour cette raison que l'auteure a pu prendre comme grille

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

d'analyse les définitions des stratégies identitaires telles que Camilleri et al. (1990) les décrivent dans leurs observations de jeunes migrants.

L'originalité de l'ouvrage tient avant tout au fait que Jacqueline Sammali a voulu comprendre ce qui se cachait derrière les mouvements actuels du peuple kurde. Loin d'elle le désir de nous promener sur les crêtes d'une idéologie trop simple. Elle nous emmène dans les familles, elle nous fait rencontrer des enfants, elle nous raconte des femmes qu'elle laisse se raconter, elle donne la parole à des jeunes, souvent en plein désarroi et en pleine recherche identitaire. Le peuple kurde est alors plus que légendaire, il nous devient familier. On cherche à comprendre, à vouloir en savoir plus. Et l'on se retrouve une nouvelle fois face à cette vérité: l'oppression culturelle, le déni de langue, la répression physique, l'absence de droits, entre autres, construisent une nouvelle identité collective, qui ne trouve trop souvent que la violence pour s'exprimer, pour survivre.

Christiane Perregaux
Pierre Dasen

Université de Genève

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

INTRODUCTION

LE DÉNI CULTUREL

Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation (...), sinon, que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.
Montaigne

Le peuple kurde, formé d'une population de 25 à 30 millions d'habitants et occupant un territoire d'environ 500.000 km2, constitue la plus grande "nation sans Etat" au monde. Ayant subi diverses occupations au cours des siècles, notamment celles des Perses et des Ottomans, les Kurdes vivent depuis 1923, date du traité de Lausanne, dans une situation de peuple colonisé. Ils constituent, du point de vue du droit international, une minorité ethnique à l'intérieur de quatre Etats différents - Irak, Iran, Syrie, Turquie - où ils subissent une oppression politique, culturelle et économique. Pour beaucoup de personnes, la guerre du Golfe a été la première occasion d'entendre parler de ce peuple oublié. D'autres se souviennent des bombardements irakiens aux gaz chimiques en 1988 à Halabja. Et même si actuellement on parle plus fréquemment des Kurdes en Europe, leur histoire, leur langue et leur culture demeurent méconnues. N'existant pas du point de vue juridique, les Kurdes ne sont représentés officiellement nulle part. C'est surtout dans les guides touristiques, dans les manuels

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

d'histoire, dans les atlas que la carence d'information est flagrante. Quant aux dictionnaires, leurs définitions sont le plus souvent succinctes. Le *Petit Robert* (1992, page 1062) donne la définition suivante:

> "Kurde: (Curd, 1697, mot indigène). Du Kurdistan. Tribus kurdes, Les Kurdes - le kurde, langue du groupe iranien, parlée dans le nord-ouest de l'Iran."

Encyclopedia Universalis, dans les pages consacrées à la linguistique, indique que la langue kurde est parlée en Iran, en Irak et en Syrie... sans signaler qu'environ 15 millions de Kurdes la pratiquent en Turquie[1]. Le *Petit Larousse* quant à lui, dans l'édition de 1993, donne une explication un peu plus complète et situe géographiquement le territoire kurde.

En Turquie même, il est impossible de trouver la moindre trace de l'existence des Kurdes dans les écrits officiels. Les interprétations fantaisistes qui circulent sur leur compte, de même que les stéréotypes et les propos ethnocentriques, se répercutent jusqu'en Europe. La Turquie, lors du traité de Lausanne de 1923, a imposé sa volonté aux Etats occidentaux et notamment le partage du territoire des Kurdes. Depuis cette date, qu'on parle des faits politiques, des changements sociaux ou des droits de l'homme, la situation des Kurdes dépend de chacun des Etats dominants et doit être traitée séparément. Tous ceux et celles qui informent ou écrivent sur les Kurdes et le Kurdistan sont donc tributaires du partage politique de ce pays et confirment en quelque sorte son déchirement. C'est aussi le cas du présent ouvrage qui, réalisé suite à une enquête sur le terrain, concerne plus particulièrement les Kurdes de Turquie.

Un premier voyage au Kurdistan turc m'a permis de découvrir le mode de vie particulier d'une population qui reste en grande partie méconnue. L'interdiction faite aux Kurdes en Turquie de s'exprimer dans leur langue, d'affirmer leur identité

[1] Cela est d'autant plus surprenant quand on sait que *Encyclopedia Universalis* consacre par ailleurs plusieurs articles sur les Kurdes dans les sujets traitant de la politique ou de la culture.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

culturelle et nationale a eu différents effets et a engendré des situations douloureuses, notamment lors de la scolarisation. Cette situation peu banale - nier l'existence même d'un peuple - ne suscite que peu de réactions en Occident. Pour ces raisons, j'ai souhaité faire émerger de l'ombre cette réalité, dans une approche à la fois historique, sociologique, par la description de la société kurde et par l'étude des conduites individuelles et collectives.

Au moment où l'on se penche volontiers sur les phénomènes de culture et d'identité et alors que les recherches dans le domaine de l'interculturel sont fréquentes, la situation spécifique et bien tranchée des Kurdes de Turquie peut apporter un éclairage sur d'autres populations, d'autres ethnies qui vivent des situations proches ou semblables. J'ai voulu faire connaître les effets de ce qu'on peut appeler un déni culturel dans un contexte politique où prédomine une revendication d'indépendance nationale, un contexte marqué par l'existence de nombreux affrontements armés entre la guérilla kurde et l'armée turque. Les entretiens menés au Kurdistan m'ont permis d'observer comment ce peuple subit le déni culturel et comment il y réagit. Le déni de langue reste le fil conducteur des entretiens mais on ne peut parler de la langue maternelle et de l'interdit de la pratiquer en laissant de côté les valeurs, les savoirs qu'elle véhicule et qu'elle contribue à préserver. Dans une région du Kurdistan difficile d'accès où vit une population formée presque exclusivement de Kurdes (dans certains hameaux visités, jamais on n'avait vu d'étrangers), des femmes, des hommes m'ont parlé du passé et du présent, de leur langue, de ce qu'ils ressentent. Ils ont dit leurs sentiments, leurs attentes et leur résistance. Ces récits forment un tableau uniforme, celui d'une société colonisée. Quand les Kurdes parlent des interdits, de la négation de leur identité, la résistance qu'ils y opposent émerge comme une tentative de survie. Ce livre, écrit à un moment-clé de l'histoire des Kurdes de Turquie ("la 29ème révolte" disent les medias) met en évidence les relations existant entre le déni culturel et la lutte de libération nationale.

L'enquête a dû être réalisée dans la clandestinité: lorsqu'il veut partager le quotidien d'un peuple sans droits, le touriste-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

enquêteur subit, comme les journalistes ou les représentants d'organisations humanitaires, la réalité d'un régime totalitaire.

Présentation de l'ouvrage

Il est nécessaire de savoir en quoi consiste une culture, l'histoire du peuple auquel elle appartient, afin de mieux comprendre le déni dont elle est frappée. C'est pourquoi la première partie du livre présente la société, son origine, sa structure, ses croyances et quelques aspects de l'histoire kurde. Un chapitre est consacré à la littérature, orale et écrite, les contes, poèmes et proverbes étant le reflet de l'âme d'un peuple, des valeurs véhiculées. Le lecteur pourra constater, dans la dernière partie de l'ouvrage, que certaines de ces pratiques existent encore aujourd'hui. Cette première partie s'est révélée nécessaire également parce que les Kurdes eux-mêmes ignorent parfois leur origine et la source de leur patrimoine culturel.

La deuxième partie éclaire sur l'origine du déni culturel et sur le contexte dans lequel vivent les Kurdes auxquels je donne la parole. C'est l'histoire des Kurdes de Turquie, de la fin de l'empire ottoman à aujourd'hui: entre les révoltes des années vingt et l'actuel mouvement de résistance armée se situe une vaste zone d'ombre qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre la situation actuelle. Il est important également de saisir le fondement de l'idélologie kémaliste qui a dicté la politique des différents gouvernements en Turquie et qui a justifié l'ethnocide des Kurdes jusqu'à nos jours.

La troisième partie concerne les résultats de l'enquête elle-même et traite du déni culturel, dont les effets apparaissent au travers des entretiens et des observations effectués sur le terrain. Les témoignages recueillis ont mis en évidence la souffrance que ressent un être dont l'identité est niée, les conséquences qui en découlent dans son comportement. Les propos, les attitudes, montrent que les Kurdes ont conservé jalousement, comme des joyaux précieux, les messages transmis depuis des générations, d'autant plus jalousement qu'ils sont empêchés de l'exprimer en public. Même si ce peuple adopte

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

en grande partie des coutumes occidentales, il continue de défendre des valeurs qui lui sont propres.

C'est donc le mode de réaction d'un peuple confronté à la négation de son identité, de sa culture, dont veut rendre compte ce livre. Pour présenter les différentes conduites, les réactions des Kurdes face au déni, je me suis référée à des études réalisées auprès de populations immigrées ou de minorités sociales défavorisées. Il s'agit notamment des recherches de Camilleri (1990) et d'autres auteurs qui ont étudié les notions de stratégies identitaires, terme utilisé pour qualifier les réponses des sujets face à la discrimination subie. Malewska-Peyre écrit notamment:

> "L'identité menacée ou dévalorisée provoque une souffrance immédiate et incite à des stratégies qui permettent de l'éviter ou de la diminuer." (p.122)

Même s'ils subissent une dévalorisation de leur identité à un autre degré, on peut s'attendre à rencontrer chez les Kurdes les mêmes réactions que les immigrés. Ils subissent les mêmes traitements discriminatoires ou racistes et adoptent les mêmes stratégies. Si le mépris subi, la résignation émergent des entretiens, on y décèle aussi une résistance sous différentes formes, y compris la revalorisation de l'identité car l'acculturation forcée, le déni, provoquent la résistance.

Le déni culturel

Le déni culturel ne se rencontre pas seulement dans la période actuelle de l'histoire et aucun continent n'échappe à ce phénomène. Des rapprochements sont possibles entre la situation de déni subie par les Kurdes et celle d'autres peuples.

Le déni consiste à *refuser injustement d'accorder,* nous dit le Petit Robert. Le déni culturel est le refus de reconnaître et de laisser se développer la culture d'une communauté, d'un peuple. Il peut atteindre différents degrés et comprendre par exemple la non-reconnaissance de la langue maternelle, l'inter-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

diction de la pratiquer. Il se rencontre quand un Etat ou un peuple veut dominer un autre peuple ou une communauté, notamment lors de conquêtes ou dans le processus de colonisation.

Le terme de *culture* est donc pris ici dans son sens large: Parmi les nombreuses définitions, retenons celle de Perrot-Preiswerk (1975): "L'ensemble des valeurs, des comportements et institutions d'un groupe humain qui est appris, partagé et transmis socialement". Tous ces éléments - la langue en est un - qui font qu'un individu a le sentiment d'appartenir à tel groupe plutôt qu'à tel autre. Dans les situations de culture, de langue niées ou interdites, le politique, l'économique et le culturel sont étroitement liés. Ce sont des raisons économiques qui le plus souvent dictent les politiques d'oppression et c'est en vue de dominer que l'on tente de détruire des pratiques culturelles, des modes de vie et des moyens d'expression. Les mesures de répression économique peuvent être extrêmement efficaces dans le processus de destruction d'une culture.

Le déni culturel est lié à la problématique de l'*acculturation forcée* (Bastide, 1971). Déjà à une époque lointaine, les groupes marchands, par des cadeaux aux populations indigènes, suscitaient des besoins nouveaux. Les groupes dominants élaboraient des stratégies en vue de changer les mentalités, d'assimiler les populations dominées à la culture et à l'ethnie dominante, jugée supérieure. Il faut réduire l'attachement des dominés à leur propre culture. Les Britanniques tenaient compte des traditions locales pour assimiler les populations et l'anthropologie appliquée leur a permis d'étudier les différents moyens de changer ces sociétés "arriérées" et de les civiliser. Les Français de leur côté avaient tendance à imposer d'emblée leur modèle comme seul valable: modèle culturel dominant, seul valorisé et souvent le seul autorisé.

Dans toutes les situations des peuples colonisés on retrouve ce phénomène de l'acculturation forcée. Les changements se font au détriment du groupe dominé et signifient pour ce dernier perte ou abandon des traits culturels, parfois perte de la langue. Le déni culturel s'accompagne de façon quasi constante des mêmes mesures de répression à l'encontre des populations concernées.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le déni culturel à travers l'histoire

Les Indiens

En 1580, Montaigne commentait dans *Les Essais* l'attitude des Européens, juste après la découverte de l'Amérique qui figure parmi les pages les moins glorieuses de l'histoire de l'humanité. L'écrivain philosophe se demandait si les conquérants n'étaient pas, eux, les barbares, plutôt que les peuples qu'ils voulaient soumettre et dont on condamnait les pratiques étranges. Aujourd'hui, Montaigne n'a toujours pas été entendu.

Ce plus grand génocide de l'histoire, celui des populations indigènes appelées "Indiens" par une erreur des conquérants, a débuté au XVIème siècle. Héritiers de riches civilisations, leurs immenses territoires étaient convoités par les nouveaux arrivés. Aujourd'hui, leurs cultures diverses ne sont, pour beaucoup d'entre eux, plus qu'un souvenir.Certains de ces peuples ont disparu totalement. En Amérique latine, les Mayas, les Incas par exemple, ont vu leur nombre réduit à quelques pour cent de la population.

A la même époque, les Kurdes vivaient dans une relative liberté, sous la domination d'empires. Quoique sans Etat reconnu, ils géraient leur société et leur culture n'était pas menacée. C'est durant notre siècle qu'un déni culturel accompagné de ce qu'il convient d'appeler un ethnocide a débuté pour ce peuple. Le sort qui lui est fait permet un rapprochement avec les Indiens d'Amérique. La Turquie moderne, voulant leur apporter la "civilisation occidentale", a pris les mêmes mesures que les colonisateurs des siècles passés.

La religion a joué un rôle très important dans ces processus d'acculturation forcée: on justifie les conquêtes et la domination, les massacres parfois, par la volonté de convertir les peuples, de les "sauver". En Amérique latine, ce fut l'imposition du christianisme. Ailleurs, au Moyen Orient notamment et dans une grande partie de l'Afrique, ce fut l'islamisation au travers des conquêtes arabes. Les peuples de cette région, parmi lesquels les Kurdes, ont été marqués majoritairement par la religion islamique. Partout, l'imposition de ces nouvelles pra-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

tiques religieuses a contribué à la perte ou à l'appauvrissement des traditions culturelles.

Les pratiques des missionnaires en Amérique du Sud ont été décrites dans différents ouvrages.[1] Actuellement, le travail de sectes protestantes des U.S.A. joue un rôle actif dans la domination et la destruction de la culture des peuples indigènes. Tandis que certaines Eglises collaborent avec les milieux économiques, des représentants de ces mêmes églises ont opté, eux, pour le soutien aux populations opprimées en oeuvrant pour qu'elles soient traitées avec plus de respect. Beaucoup d'entre eux l'ont payé de leur vie.

Le déni culturel des populations indiennes existe toujours. En Amérique du Sud et en Amérique centrale, l'hégémonie des Etats Unis a succédé au colonialisme. De nombreux Etats pratiquent un colonialisme interne à l'encontre des ethnies dominées, en dépouillant les indigènes de leurs ressources et en les empêchant de vivre selon leurs coutumes. Des massacres ont encore lieu, et les pratiques culturelles sont menacées notamment par les déplacements de populations. (Galeano, 1981).

Les survivants indiens, placés pour beaucoup dans des réserves, luttent dans les deux continents pour sauvegarder leur langue, leur culture menacées. Une de leurs communautés a fait l'objet d'un mémoire de licence à Genève, grâce à la plume de Nelson Bustamante.[2] L'auteur dit notamment que les Mapuches du Chili reçoivent une éducation nationale héritée de la colonisation:

> "(ils) ont dû s'accommoder de la société chilienne qui a étendu sur eux un réseau administratif, juridique et institutionnel, sans prendre en considération leur culture, leurs institutions traditionnelles ou leurs mœurs." (p.1)

[1] Lire notamment Marin Gonzales (1992) Reichlen (1987).

[2] Bustamante, *Les Mapuches et l'éducation chilienne*. 1993. Faculté des Sciences de l'Education, Université de Genève.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les pays africains

Dans les pays africains, le déni culturel fait également partie de la colonisation. On a tenté de supprimer, par différentes entraves, toutes les pratiques culturelles ou religieuses du peuple colonisé. Une quelconque valorisation n'est possible que dans le cadre du système politique et de la culture du colonisateur. On inculque au colonisé le mépris de lui-même, le mépris de tout ce qui fait sa spécificité. Fanon (1952, 1961/85) et Memmi (1957) ont décrit tout particulièrement ce phénomène du colonialisme et surtout ses effets sur les comportements. Si aujourd'hui, les peuples africains se sont pour la plupart constitués en Etats indépendants, ils restent profondément marqués par cette époque, par l'acculturation forcée et par le regard qu'on a porté sur eux. Ils ont tendance à dévaloriser, à rejeter les caractéristiques de leur propre culture, présentée comme "inférieure". En effet, les changements imposés allaient toujours dans le sens d'une valorisation du modèle occidental. On peut s'attendre à retrouver chez les Kurdes de Turquie, qui vivent également une situation de peuple colonisé, les mêmes conduites, les mêmes réactions que celles décrites par ces auteurs. Aujourd'hui encore, certains Etats d'Afrique font subir le déni culturel avec une intensité diverse à des peuples qu'ils dominent sur leur territoire, tels les Sahraouis sous occupation marocaine, les Kabyles en Algérie.

En Asie aujourd'hui

Le cas du Tibet est davantage connu en Occident, en partie peut-être grâce au message spirituel et philosophique de la culture tibétaine qui rencontre une écoute chez les Européens. Le peuple tibétain subit une répression du même type que celle imposée par la Turquie au peuple kurde. La Chine tente de gommer sa culture, sa spécificité. Le Tibet, dont la civilisation florissante est unique dans les domaines religieux, littéraire, artistique, a été envahi par la Chine en 1950. La rébellion tibétaine débute en 1959, avec à sa tête le Dalaï-Lama. La Chine a fait installer des populations chinoises au Tibet et notamment

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

des fonctionnaires. Les nombreux changements culturels imposés concernent notamment l'habitat, tandis que l'administration et l'enseignement sont devenus chinois.

D'autres cas passent pratiquement inaperçus de la communauté internationale, comme celui de *Timor oriental*. Situé sur une île, au nord de l'Australie, le peuple timorais présente, avec une importance numérique inverse, les mêmes caractéristiques que le peuple kurde. Il subit lui aussi une politique de colonisation, avec l'utilisation des mêmes méthodes répressives et du même déni culturel. Le génocide du peuple de Timor oriental est actuellement l'un des plus ignorés de la planète. L'Ile de Timor a été occupée durant des siècles par les Hollandais, protestants, dans sa partie occidentale et par les Portugais, catholiques, dans la partie orientale. Cette longue colonisation a forgé deux peuples très différents.

Le retrait des colonisateurs portugais en 1975, permit au peuple de Timor-Oriental de faire ses premiers pas vers l'indépendance. Mais après quelques mois de liberté, les Timorais ont vu les généraux indonésiens envahir leur pays. L'Indonésie, à laquelle avait été rattachée la partie occidentale de Timor en 1949, occupe depuis lors la partie orientale de l'Ile, très riche en ressources. Les occupants indonésiens veulent imposer la langue indonésienne comme langue de communication dans l'île. La plupart des Timorais préfèrent les langues locales (la principale est le tétun) ou même le portugais, adopté durant leur histoire coloniale spécifique. La langue portugaise a par conséquent été interdite. Dans les écoles nouvellement créées, on dispense des cours sur l'histoire et les coutumes indonésiennes.

Le déni culturel dans les Etats modernes

On pourrait imaginer que la décolonisation et la disparition de plusieurs régimes dictatoriaux amènent la liberté et la protection des différentes ethnies. Ce serait faire abstraction du concept d'Etat-nation qui a accentué la répression sur les cultures et les langues régionales à l'intérieur de l'Etat. L'Etat, par essence répressif, préserve avant tout sa stabilité et celle de ses

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

frontières, tandis que les cultures minoritaires sont le plus souvent gommées. On est allé jusqu'à interdire la langue de certaines communautés. Les ethnies dominées ont par conséquent tendance à considérer que la constitution de leur propre Etat est, à l'époque moderne, le seul moyen de protéger leur culture, leur langue, et donc de survivre. Un peuple qui a une longue expérience de confrontation avec un pouvoir totalitaire ou avec un Etat-nation sait, dans sa conscience collective, que la soumission ne lui apportera pas la paix et la reconnaissance de son identité, mais que le pouvoir en profitera au contraire pour parachever son oeuvre d'assimilation. Les exemples sont nombreux, de "petits peuples" nivelés par la culture dominante, qui ont ainsi disparu, et avec eux leur langue, leur patrimoine culturel. A chaque fois, c'est l'humanité qui s'appauvrit. D'autres résistent et tentent de maintenir leur culture.

La France et l'exemple breton

L'exemple français nous intéresse ici, dans la mesure où la république de Turquie depuis sa constitution en 1923, s'est largement inspirée de ce modèle. La manière dont les cultures régionales ont été traitées en France aide à comprendre ce qui se passe actuellement en Turquie.

Le modèle jacobin, centralisateur par excellence, est apparu en France après la Révolution de 1789. Depuis cette date, le français est devenu langue officielle, alors qu'il n'était parlé que dans quinze départements. La Bretagne par exemple, cas sur lequel je reviendrai ci-dessous, n'existe plus officiellement depuis cette date et a été divisée en départements.

La Convention nationale supprime les traductions en dialecte, sous l'impulsion de l'Abbé Grégoire, auteur du "Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir le patois et d'universaliser l'usage de la langue française". L'Etat nation se met en place. Le 28 mars 1882, la loi Jules Ferry rend l'instruction publique obligatoire et instaure la laïcité. Le règlement des écoles primaires ordonne que le français soit le seul en usage dans l'école. En France, la notion de civilisation, conçue comme s'opposant à la "barbarie" s'identifie à l'idée de nation

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

et a en même temps une portée universaliste: elle indique un art de vivre en société, marque de son empreinte les activités humaines, elle est "au service de l'humanité".[1] Cette coïncidence d'idées a été reprise par la Turquie, qui associe "nation turque" à "civilisation". Cette politique n'est peut-être pas étrangère à l'indifférence de l'Occident, et notamment de la France, dans le drame des Kurdes de Turquie.

L'étude des Bretons illustre bien les effets du déni culturel et plus particulièrement le déni de langue. Les écrits de Pierre Jakez Hélias (1975, 1990) sont édifiants à ce sujet. Ce qui suit est tiré d'une enquête réalisée par *Klaoda an Du* (1991). L'auteur de l'enquête relève des extraits de ces discours "de type colonial" qui exaltent le génie français et qui expriment une "condescendance méprisante pour nos petits Bretons". L'enquête décrit les méthodes utilisées par les enseignants pour imposer et apprendre le français. L'interdiction absolue de prononcer un mot en breton était généralisée. Les enfants sont réduits au silence.

> *"C'est la moquerie qui est souvent utilisée. Parfois la vexation, la honte. L'instituteur fait rire la classe, aux dépens de l'enfant qui a subtilisé le mot breton connu au mot français qui lui a fait défaut". (p.35)*

Une des stratégies utilisées pour interdire le breton consistait à suspendre un objet au cou de l'enfant qui avait été surpris disant un mot en breton. Il le gardait tant qu'il n'avait pas dénoncé un camarade. Le dernier qui portait le "symbole" à la fin des leçons était puni. Le symbole était parfois un sabot, stigmate de la culture bretonne.

> *"C'est ma soeur qui a eu le premier sabot au cou. Elle était en colère... C'est mon père sabotier qui l'avait fait. Elle n'a jamais oublié". (p.44)*

Le breton était la seule langue utilisée à la maison. L'interdiction prévalait uniquement dans les milieux scolaires (cours

[1] Ladmiral et Lipiansky, 1989.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

de récréation comprises). Mais le milieu familial était marqué par cet interdit.

> *"Les enfants ici ne voulaient pas entendre parler breton. Surtout ma fille. Si bien que nous nous sommes mis à parler français entre nous. Mais nous parlons breton avec les Anciens. "(p. 71)*

L'auteur de l'enquête souligne que le breton à l'école était associé, aux yeux de l'enfant, à un objet ayant une connotation négative, dévalorisante. "Ils ont eu honte d'eux-mêmes et des leurs, seulement parce qu'ils ne parlaient pas français." (p. 51) En Suisse, une amie bretonne m'a dit se sentir solidaire et proche des Kurdes, à cause de l'interdit qui les frappent. Elle s'identifie à eux de par son vécu personnel:

> *"Mon père, en commençant l'école, ne savait pas s'exprimer en français. Il s'est entendu dire: "Depuis aujourd'hui, tu vas parler français et oublier le breton, c'est la langue des poules". Il n'a jamais oublié, il n'a jamais voulu nous parler en breton. Il a gardé la honte de sa langue."*

La France est revenue sur l'interdiction du breton à l'école, grâce aux actions menées par des historiens, des enseignants, par différents spécialistes bretonnants, notamment Pierre Jakez Helias. Grâce aussi à la résistance de la population bretonne elle-même. En 1951, la "loi Deixonne" permet aux candidats au bac d'obtenir une mention en subissant une épreuve facultative de breton, d'occitan, de basque ou de catalan. En 1982, le breton entre officiellement à l'école, avec la "circulaire Savary" du 21 juin. Cependant, cette circulaire est restée lettre morte sur bien des points. L'absence de moyens accordés est encore une façon de limiter le développement d'une culture.

Le déni culturel en Turquie

De tous les Etats qui dominent le Kurdistan, c'est en Turquie que l'oppression culturelle est la plus méthodique. Chaliand (1992) signale que "la politique officielle de la

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Turquie, depuis 1924 jusqu'à ces dernières années, est celle de la négation de l'existence d'une minorité kurde". A cela s'ajoute une répression brutale qui prend de plus en plus la forme d'un génocide. Bien que la Turquie se soit inspirée des modèles occidentaux et jouisse plutôt d'une réputation d'Etat moderne, laïc, réformateur, plusieurs moyens ont été mis en oeuvre pour tenter de détruire la culture kurde, sans parler de l'élimination physique.

Dès l'avènement de la République turque, en 1923, des mesures ont été prises parallèlement aux réformes adoptées pour occidentaliser le pays. Les monuments, les édifices rappelant le passé des Kurdes ou des Arméniens furent détruits, de même que les écrits dans ces langues, puis le mot kurde lui-même fut banni par décret des textes officiels. Parler, écrire en kurde fut interdit.

L'école fut l'instrument principal dans ce processus d'acculturation forcée. La mesure la plus surprenante fut la création d'une version "officielle" déformant la réalité et privilégiant la position et le rôle des Turcs dans l'histoire. Encore aujourd'hui l'enseignement à l'école est basé sur cette doctrine.

Du point de vue politique, les Kurdes en tant que tels n'ont aucun droit. Ils peuvent atteindre les mêmes fonctions que les Turcs, mais à condition de renier leur identité, de "devenir turcs".

Les déplacements forcés de population, dès les années vingt, avaient pour but non seulement d'écraser les révoltes, mais aussi d'accélérer le processus d'assimilation. En retour, des populations turques ont été installées dans des régions fertiles du Kurdistan. Ces mesures sont encore utilisées actuellement. La sédentarisation forcée des nomades ou des semi-nomades fut aussi un instrument puissant de déstabilisation, voire de destruction d'une société et de ses valeurs. Aujourd'hui, il est fréquent que l'armée interdise à des bergers kurdes de faire paître leurs troupeaux dans les pâturages ou à des paysans de cultiver leurs terres. Quand la misère contraint les gens à l'exode dans les villes, quand on les empêche de mener leurs activités, on contribue à détruire tout un tissu de relations, la transmission des valeurs devient difficile, voire impossible, et la culture se trouve menacée.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Etats et reconnaissance de la diversité culturelle

La constitution d'un Etat est-elle donc la seule alternative pour qu'un peuple, une minorité, puisse jouir de ses droits culturels? N'y a-t-il pas une solution à l'intérieur même de l'Etat? Les quelques exemples suivants donnent un élément de réponse. Par ce qui précède, on peut déjà constater que le respect des droits culturels à l'intérieur d'un Etat dépend du type de pouvoir et du régime en place.

Le cas de la Suisse, avec son fédéralisme et ses quatre langues officielles est cité par les minorités culturelles qui revendiquent leur autonomie. Il est fréquent d'entendre des Kurdes s'étonner, s'émerveiller même, du droit de s'exprimer librement dans sa propre langue, de l'écrire, de l'étudier. Il est vrai cependant qu'en Suisse l'existence du romanche est menacée.

Le cas de l'Espagne prouve que le statut des communautés linguistiques peut changer avec le régime qui existe à l'intérieur d'un Etat. Dans ce pays, sous le régime franquiste, toute langue différente du castillan (devenu langue nationale) était interdite. Après la chute de Franco, avec la démocratisation et suite à différentes revendications, les langues régionales ont été peu à peu reconnues officiellement. Aujourd'hui, le catalan, le basque et d'autres langues régionales sont enseignées dans les écoles. A Majorque, par exemple, les élèves reçoivent dès le jardin d'enfants un enseignement en majorquais. A noter que les intéressés eux-mêmes continuent parfois à valoriser la langue dominante.

Le troisième exemple choisi se situe en Afrique. Dans sa politique linguistique, le Mali entend promouvoir les langues nationales et a mené dans ce sens une campagne d'alphabétisation dès 1967. Un alphabet a été mis au point pour la transcription de toutes les langues nationales (sept actuellement), introduites à titre expérimental dès l'année 1979, suite au constat d'un taux élevé d'échecs scolaires. L'expérience a débuté avec quatre écoles. En 1989, ces écoles expérimentales étaient au nombre de 88, en milieu soit urbain, soit rural. Parmi les objectifs de l'expérimentation de Bamako, retenons celui de "favoriser une acquisition rapide des mécanismes de la lecture, de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

l'écriture et du calcul, de favoriser une plus grande intégration de l'école au milieu", et "la revalorisation des langues nationales, afin qu'elles soient des instruments efficaces de développement pour le pays". Les résultats de l'innovation sont intéressants et montrent que les échecs sont moins nombreux chez les élèves fréquentant les écoles en langues nationales. Cette expérience fait partie du programme expérimental mondial d'alphabétisation (PEMA) financé par l'UNESCO.

Les quelques exemples ci-dessus, où la diversité linguistique est reconnue, diffèrent du modèle éducatif centralisateur et se situent à l'opposé du système de scolarisation turc.

Quelques constantes

On peut constater que le déni culturel sert utilement les rapports dominants-dominés dans le monde. Cette mesure, prise par un pouvoir étatique contre des peuples ou des minorités ethniques, est accompagnée le plus souvent d'oppression politique, économique et apparaît comme une stratégie à long terme visant à soumettre, voire à anéantir les peuples.

Le déni culturel entraîne une réaction des peuples ou des communautés concernés se traduisant par une résistance, laquelle peut déboucher sur une lutte armée et la répression de la part du pouvoir se fait alors plus brutale. Mais la soumission n'empêche pas le déni culturel de se poursuivre.

Le déni est accentué avec l'apparition de l'Etat-nation centralisateur. On a reconnu après des années que cette politique n'est pas payante. En effet, là où ils existent, la reconnaissance de la diversité linguistique, les droits culturels, n'ont pas entraîné de déstabilisation des Etats concernés.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

PREMIÈRE PARTIE

LA SOCIÉTÉ KURDE
SA CULTURE

Aperçu historique

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 1

L'ORIGINE DES KURDES

Sources d'informations

Les études sur les Kurdes publiées jusqu'au début de ce siècle ont été peu traduites et rarement rééditées. Il est intéressant de constater le nombre important de recherches effectuées dans le passé, avant que le Kurdistan ne tombe dans l'oubli, et qu'une version fantaisiste des historiens turcs soit mise à l'honneur. Au XIXème siècle les Européens, Allemands, Britanniques et Français notamment, ont manifesté un intérêt évident pour le peuple kurde, pour ce pays qu'ils nommaient encore *Kurdistan*. L'ouvrage de Binder (1887), complété par une carte remarquable, en est un exemple. En URSS, une place de choix a été faite également pour les recherches sur l'histoire et la langue kurdes. Pour ce bref aperçu, je me réfère à des auteurs dont on peut lire des textes dans l'Encyclopédie de l'Islam (1986): Bois, Mackenzie, Minorsky. L'étude sociologique et historique de l'auteur russe Basile Nikitine (1956) a constitué une importante source de références. Les ouvrages publiés depuis les années 80, et plus particulièrement depuis la guerre du Golfe, mettent surtout l'accent sur la situation politique. Concernant la période plus récente, et plus particulièrement le Kurdistan sous domination turque, j'ai consulté notamment le texte de Kendal dans l'ouvrage collectif dirigé par Chaliand (1978, épuisé), *Les Kurdes et le Kurdistan;* celui de Kutschera, *Le Mouvement national kurde* (1979) et différents textes de l'historien Vanly. Les contributions de Blau et de Peresh qui ont

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

bien voulu vérifier les chapitres sur la langue, la littérature et la religion ont été précieuses.

Le Kurdistan est "un paradis pour l'archéologue" nous dit Nikitine, lequel espérait que des recherches plus poussées soient entreprises pour combler les lacunes de l'histoire. Des lacunes chronologiques persistent en effet jusqu'aux sources musulmanes qui font connaître les tribus kurdes. Définir avec certitude l'origine d'un peuple n'est pas toujours aisé, souvent les versions varient. Les écrits sur l'ancien Iran, sur les dynasties des *Achéménides*, puis des *Sassanides*, permettent d'avoir une idée de la structure des premières sociétés kurdes. C'est en effet de cette région, berceau de cultures remontant à la nuit des temps, que les Kurdes sont issus. Les recherches sur Zarathushtra et le mazdéisme constituent une autre source de recherche.

Les différentes versions

L'explication la plus fréquemment présentée, et peut-être la plus plausible, admet que les Kurdes sont les descendants des *Mèdes*, eux-mêmes étant une branche du peuple aryen, présents vers le deuxième millénaire av. J.C. Arrivés de l'Ouest de la Sibérie, des peuples se mélangèrent à ceux vivant déjà dans la région et se sont divisés en trois grandes branches au cours des siècles, une partie arrivant jusqu'à l'ouest de l'Europe, une autre partant vers l'Inde et la troisième demeurant dans le Moyen Orient actuel. D'où leur appellation d'Indo-Européens. Ceux qui s'installèrent sur le plateau iranien des bords des monts Zagros jusqu'à l'actuel Afghanistan étaient les Aryens (le mot "*Iran*" signifie *"pays des Arya"*). Ils se sédentarisèrent peu à peu en se mélangeant aux peuples en place. Ces tribus avaient une langue commune et se distinguaient sur le plan technique: elles utilisaient les chars de guerre et avaient domestiqué le cheval. Elles avaient aussi leur vie sociale et religieuse particulière. (Varenne, 1988) D'autres versions établissent l'existence d'une vague antérieure de tribus indo-européennes. Parmi ces populations de l'Iran ancien figurent les ancêtres des Kurdes.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans sa "Retraite des Dix-Mille", en 401-400 av. J.C. Xénophon parle des *Kardoukhoï* affrontés dans les montagnes. Il a été admis généralement que les Kardoukhoï, montagnards habitant le même pays, seraient les ancêtres des Kurdes. Mais selon certains orientalistes (Hartmann, Weissbach, puis Lehmann-Haupt, cités par Nikitine), les Kardoukhoï seraient plutôt les ancêtres des Géorgiens-Kartvéliens.

La thèse de l'origine chaldéenne des Kurdes, selon Michaélis et Schlötzer (fin du XVIIIème siècle) qui se basaient sur la tradition scientifique médiévale, a été définitivement réfutée.

Au XIXème siècle, la découverte de monuments d'anciennes civilisations, dont une partie sur le territoire du Kurdistan, des renseignements concrets sur l'histoire kurde, les dialectes et les tribus, sur les croyances pré-islamiques kurdes, firent que le problème de l'origine des Kurdes fut de nouveau posé. Grâce à la linguistique comparée, les rapports de la langue kurde avec le persan moderne et le zend, langue-mère commune, furent établis. Les linguistes de l'époque, E. Rödiger et A.F. Pott soutinrent l'hypothèse du caractère iranien de la langue kurde qui fut ainsi affirmé scientifiquement. C'est la version reconnue actuellement. La thèse de l'auteur russe *Vladimir Minorsky*, - présentée en 1938 - apporte des éléments nouveaux sur l'origine des Kurdes. Minorsky ne se limite pas à chercher les ancêtres des Kurdes parmi les peuples dont le nom est proche: Kardoukh, Kartvels, Khaldes, etc. mais il souligne l'importance de s'appuyer également sur des faits historiques et géographiques, sur la langue et le mode de vie. Il analyse la région au sud du lac d'Ourmiah, où l'on signale le pays *Parsua*, (844 av. J.C.) reconnu comme ancienne étape des Perses, et au sud-est de Parsua les Mèdes (Mataï, Mada), mentionnés depuis 836, qui deviennent peu à peu les maîtres de la région.

Les Mèdes écrasèrent d'abord les chefs scythes, qui furent les "maîtres de l'Asie entre 642 et 615 av. J.C." puis les Assyriens, en 612 av. J.C. C'est la fameuse chute de Ninive qui favorisa l'expansion des tribus iraniennes vers l'Ouest, au sud du lac de Van.

Minorsky parle aussi de l'existence des *Mardes*, avec la présence des *Kyrtioï* (Xenophon, *la retraite des Dix-mille*) en 401

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

av. J.C. L'auteur conclut qu'il s'agissait de tribus médiques apparentées. Vanly (1988), explique qu'avant l'arrivée des tribus indo-européennes, des populations autochtones vivaient de façon clairsemée dans une zone très étendue, de l'Orient en Europe; il s'agissait des populations japhétiques, dont la langue était indépendante de l'indo-européen et du turc-ouralo-altaïque. Vanly considère qu'il y eut donc un mélange d'ethnies. Cette version de l'origine des Kurdes, effectivement plus vraisemblable, permet de signaler en passant que la "race aryenne", comme les autres, fut bien vite d'une pureté toute relative!

Le mot kurde apparaît à l'époque où l'on cesse de signaler les Mèdes.Vanly souligne que la société kurde était alors extrêmement bien structurée, comprenant des villes prospères, une paysannerie organisée, une aristocratie vivant dans des châteaux forts et de nombreuses tribus semi-nomades. Ghirsman, (1963) écrit:

> "La victoire des Mèdes sur l'Assyrie, l'extension des frontières de leur Etat jusqu'au coeur de l'Asie mineure, font affluer les richesses dans le pays, auparavant assez pauvre. Le luxe de l'aristocratie mède n'a rien d'étonnant. Il expliquerait la formation d'orfèvres nationaux dont la réputation fut si grande que Darius leur confia l'ensemble de son nouveau palais à Suse. (...) Si l'on supposait qu'en Médie, les artisans travaillaient le fer, le bronze, la poterie, si les tissages mèdes étaient renommés on n'avait, jusqu'à présent, aucune donnée précise sur l'art mède. Les oeuvres de ces artisans, toutefois, devaient avoir un large rayonnement dépassant les frontières du pays." (p. 90).

La version populaire des Kurdes

Les Kurdes, même s'ils ignorent leur histoire, connaissent la légende de *Newroz* (ou *Nawroz*) qui a son origine en 612 av. J.C. (date de la chute de Ninive):

Le tyran *Zohhâk* (certains disent Dahuk) souffrait d'un mal bizarre: il avait sur ses épaules deux excroissances en forme de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

serpent, qui le faisaient énormément souffrir. Satan (ou un médecin déguisé en Satan) conseilla d'appliquer chaque jour la cervelle de deux adolescents pour obtenir la guérison. Le Vizir préposé à ces exécutions eut pitié des victimes. Un seul adolescent était immolé, et l'autre était remplacé par un mouton. Les jeunes gens sauvés s'enfuirent dans la montagne (ils seraient les ancêtres des Kurdes). Finalement intervint le forgeron Kawa, dont les neuf fils avaient été immolés. Il ôta son tablier, le mit sur un bâton pour en faire un étendard et partit pour attaquer le tyran. Selon certaines versions il vainquit seul, selon d'autres, il prit avec lui les adolescents réfugiés dans les montagnes. Toujours est-il qu'il tua le tyran et alluma son tablier pour signaler sa victoire. Les Kurdes considèrent Kawa comme le père des Kurdes. Depuis lors, chaque année, le 21 mars, des feux s'allument sur les montagnes du Kurdistan. Pour les Kurdes, Newroz est le symbole de la résistance contre l'oppresseur. Cette fête est célébrée également par les Persans, pour qui elle représente le renouveau. (Newroj signifie nouveau jour).[1]

[1] En Europe, la fête de Newroz est célébrée chaque année par des milliers de Kurdes réunis dans différentes villes. La Turquie, ne parvenant pas à la supprimer malgré des interventions brutales, a déclaré Newroz fête officielle turque, en 1994. Ce qui a entraîné la population kurde à la boycotter.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 2

STRUCTURE DE LA SOCIETE KURDE

La vie dans la tribu

La société kurde est organisée en tribus depuis l'époque des premiers Indo-Européens. Minorsky a établi une classification des tribus kurdes, en se référant à l'oeuvre du prince de Bitlis le *Cheref Nâmeh* (ou *Sharaf nâma*) publié en 1596. Premier livre d'histoire kurde écrit en persan, il occupe une place exceptionnelle parmi les sources de l'histoire kurde.

Certaines pratiques de la société tribale peuvent être observées aujourd'hui encore dans la population kurde. Les descriptions des récits de l'Ancien Testament, dans la Bible, pourraient concerner les tribus kurdes et ce n'est pas un hasard si certains journalistes ou voyageurs, décrivant la vie quotidienne dans certains villages du Kurdistan aujourd'hui, parlent d'"images bibliques".

La tribu est un proto-Etat et assure les fonctions de production et de gestion, l'ordre interne et la sécurité extérieure. Une tribu est formée généralement de plusieurs clans réunis, mais elle peut aussi n'être qu'un clan très étendu et la distinction n'est pas évidente à faire. Nikitine (op.cit.) en a fait une description minutieuse. La tribu *"Moukrî" (Mûhrî)* par exemple, au sud-est du Kurdistan, s'étendit considérablement au cours des années. Au XVIème siècle, son territoire comprenait Mossoul, Erbil, et jusqu'à Maragha, à l'est du lac d'Ourmiah. Un des chefs moukrî, Boudâk Khân, s'acquit une grande renommée pour sa justice, à la fin du XVIIIème siècle. D'autres

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

chefs de cette tribu eurent des charges importantes à la cour du Shah de Perse. La tribu *"Rouzégui"* des princes de Bitlis comptait, elle, 24 clans. Les princes de Bitlis possédaient un château féodal et une armée de 20 à 25.000 cavaliers.

Je retiens ce récit de Nikitine concernant deux tribus du Kurdistan central, celle de *Chemdînân* et celle de *Guirdî:*

> " Dans l'histoire de Guza kelâwân ("Noyer aux chapeaux"), un bien vieil arbre à la frontière entre les tribus de Guirdî et de Chemdînan, au village de Benawouk, la rivalité des chefs kurdes se présente sous un jour moins inoffensif. Hassan bek de Chemdînân et Selim bek de Guirdî ne s'entendaient pas du tout à cause des villages de Rouyân, Benawouk et Besousîn. Le premier, très autoritaire, adresse, malgré les conseils de modération de son secrétaire, une lettre violente à son rival: "Selimouk, (forme péjorative) mangeur de glands, ne tends pas le bras à mes villages, sinon je ruinerai tous les Guirdî, etc..." La réponse de Selim fut qu "il vaut mieux mourir avec honneur que vivre dans l'ignominie. Tant qu'il restera chez les Guirdî une seule jeune fille, je ne renoncerai pas à mes villages, etc. "Avec 300 braves, une demi-heure avant l'aube, il attaqua Benawouk, ouvrit le feu, puis poignards aux mains, se jeta sur l'ennemi et le mit en fuite d'une façon si brusque que les chapeaux furent abandonnés accrochés aux branches du noyer. (...) La paix fut finalement conclue sur l'intervention des cheiks et des oulemâ. Awliyan et Beguirdî restèrent au mîr de Chemdinân; Rouyan, Benawouk et Besousin à celui de Guirdî. (...) Et le vieux noyer porte désormais son nom..."(op.cit. p.131)

Les tribus vivaient en effet des conflits permanents entre elles. La moindre offense ou provocation appelait riposte. La réputation de la tribu dépend beaucoup de la personnalité de ses chefs, certains d'entre eux étant réputés pour leur sens de la justice, leur intégrité, leur savoir, d'autres utilisant systématiquement la force pour agrandir leur territoire et assouvir leur désir de conquête. La tribu des Barzan par exemple, a connu

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

des chefs qui inculquaient à leurs membres un mode de vie basé non pas sur la soif de conquête et le luxe, mais sur une éthique particulière, sur un partage des biens. Membres de l'ordre soufi des naquesbendis, eux-mêmes montraient l'exemple en menant une vie simple, sans aucun luxe et même dans la pauvreté. Parmi eux, citons le cheikh Abdulsalam, à la fois chef spirituel et politique, qui fut pendu par les Turcs en 1914. L'image qu'on a de la tribu des Barzan à travers les dirigeants bien connus Mustafa Barzani et son fils Massoud qui lui a succédé, ne reflète pas la tradition de l'ordre soufi qui prévalait chez les Barzani. Uniquement chefs politiques et non spirituels, ces deux dirigeants ont privilégié leur intérêt personnel et ont utilisé leur fonction dans ce but: Ils ont favorisé le maintien du pouvoir des aghas sous leur emprise, au lieu d'oeuvrer pour le bien des paysans opprimés par ces aghas. Dans l'histoire kurde, les "féodaux" se mettaient au service du pouvoir central et aujourd'hui encore, certains d'entre eux collaborent avec les autorités turques, iraniennes ou irakiennes en échange de privilèges, et passent aux yeux du mouvement national kurde pour des mercenaires.

La transmission du pouvoir

L'*agha,* ou *aga,* appelé aussi *beg* ou *mîr, emîr* dans la culture arabe (termes synonymes de *prince* ou *roi)* souvent un chef de tribu, peut aussi être un chef guerrier qui a pris le pouvoir par la force. Mais en général, à la mort du chef, le fils aîné ou l'aîné de ses plus proches parents devient son successeur.

Les choses n'ont guère changé aujourd'hui, notamment au Kurdistan sud. Un exemple est celui du *Parti démocratique du Kurdistan d'Irak, PDKI,* fondé en 1946 par *Mustafa Barzani,* chef de la grande tribu des Barzan. A sa mort, l'un de ses fils choisi par lui, Massoud, reprit la tête du parti. Malgré tous les changements opérés, ce parti fonctionne, à maints égards, comme une tribu. Par exemple, lors des élections du Parlement kurde, en avril 1992, aucun Kurde appartenant à la tribu de Barzani n'aurait pu voter pour les candidats d'un autre mouvement. Ne pas voter pour son chef équivalait à une trahison.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Aujourd'hui encore, on agit souvent comme membre de telle tribu plus que par choix personnel, comme le précise Kendal (op.cit.):

> "...dans le système des valeurs de l'organisation tribale, le "moi" est quasi inexistant: c'est le "nous" (la tribu) qui prédomine. L'individu se rapporte au référentiel de sa tribu, il ne se détermine qu'en fonction d'elle." (p.41)

Un pouvoir incontesté qu'on trouve également chez d'autres peuples dits "primitifs" est celui des *Anciens*. Situé au-dessus des chefs de tribus, on l'appelait aussi *Conseil des Sages* ou des *Barbes blanches*. "Il se réunit presque chaque soir dans la tente du chef pour débattre des questions d'intérêt général ainsi que de toutes les affaires qui ont pu surgir dans la vie de la tribu", précise Nikitine. Quand les Anciens s'expriment ou s'opposent à une décision, le chef est tenu de les écouter, au risque de perdre le respect des membres de la tribu.

Les chefs féodaux regroupaient parfois autour d'eux les sujets les plus pauvres, n'appartenant à aucune tribu, des paysans qui se soumettaient à eux pour avoir une reconnaissance sociale. Ils devaient donner une grande partie de leurs récoltes à l'agha. Il s'agissait parfois aussi de guerriers provenant d'une tribu dissoute. Nikitine (op.cit.) explique pourquoi il est essentiel d'appartenir à une tribu:

> "ce qu'on craint le plus, c'est d'être chassé de sa tribu car il est normal que pour ces hommes qui ne sont forts qu'en tant qu'ils appartiennent à leur groupement, le bannissement équivaille à la perte de tous les droits." (p.133).

La structure féodale de la société kurde a contribué à maintenir cohésion et valeurs culturelles. Dans les villages et les hameaux, en montagne comme en plaine, les fêtes, les travaux des champs, les événements au fil des saisons sont liés à la vie de la tribu et organisés en étroite cohésion. On peut le vérifier autant dans les descriptions des historiens que dans les récits des habitants. Mais cette structure a aussi figé la société kurde

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

dans sa dynamique jusqu'à l'aube du XXème siècle. Elle a empêché les Kurdes de faire leur place dans l'histoire et de réunir leurs forces face aux puissances occupantes puis face à l'Occident qui lorgnait de plus en plus sur l'empire ottoman.

Si la société décrite par Nikitine est aujourd'hui pratiquement révolue, les mentalités et le mode de pensée sont restés la plupart du temps les mêmes, marqués par le tribalisme. Et les coutumes occidentales adoptées ne sont souvent qu'une façade.

Les nomades

Nombre d'idées préconçues circulent sur les Kurdes en général et sur les nomades en particulier. On décrit souvent les Kurdes comme un "peuple de nomades". Binder, dans sa description de la vie au Kurdistan à la fin du XIXème siècle, précisait que la société kurde était composée de nomades et de sédentaires:

> "Les habitants du village sont doux et travailleurs; leurs champs paraissent les occuper beaucoup.(...) Une partie des habitants demeure sous les tentes, l'autre dans des maisons en pierres". (p. 162)

Kendal relève ces préjugés:

> "Certaines villes kurdes comme Bitlis, Djazireh et Hakkari, capitales des plus puissants Etats kurdes, étaient d'importants centres intellectuels où poètes, musiciens et savants trouvaient protection et encouragement. (...)
> Cela ébranle sérieusement l'image d'Epinal du Kurde nomade et sauvage, vivant de brigandage et de pillage, véhiculée depuis Marco Polo par certains voyageurs et missionnaires européens". (op.cit. p. 39)

L'image stéréotypée du nomade "sauvage" ou "ignorant" a été intériorisée par certains Kurdes eux-mêmes qui insistent sur la sédentarisation des nomades comme s'il s'agissait d'un progrès uniquement, alors que c'est aussi un appauvrissement. On

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ignore souvent que les nomades ont été les garants d'un patrimoine oral abondant. Par ailleurs, les poètes, écrivains, et érudits des siècles passés qui constituent tout un pan de la société kurde demeurent une réalité méconnue.

L'image dévalorisante ou mythique n'est pas appliquée seulement aux nomades kurdes. Perregaux (1987) remarque que les écrivains-voyageurs ont souvent vu les nomades "à travers le prisme des valeurs occidentales de l'époque". L'auteur relève un point commun à tous les nomades: leur très grand sens de l'hospitalité.

Une très grande partie des tribus nomades - ou semi-nomades - vivaient de l'élevage des moutons en changeant de pâturages avec les saisons. Seuls quelques milliers subsistent aujourd'hui. Il arrivait que des Kurdes sédentaires parmi les plus pauvres se fassent engager comme bergers chez les nomades. Ce fut le cas de *Ereb Semo* originaire de la région de Kars. Son destin particulier (il fut scolarisé par une institutrice russe qui le prit en affection) lui permit d'écrire le récit de sa vie. On a là un témoignage unique sur la société kurde du début du siècle. Voici un extrait de ce récit autobiographique.

> "Nous nous embauchâmes comme bergers au village de Karakala, y arrivâmes déjà en février, et dès que l'herbe apparut dans les vallées nous réunîmes le bétail et le menâmes dans les dolga.
> D'après les coutumes locales, après l'arrivée dans les dolga et les premières naissances, chaque Kurde riche égorge un mouton, organise un repas et invite ses voisins et les bergers. Le patron et la patronne régalent avec empressement les invités. Après le repas qu'on sert toujours à l'air libre, on enlève les tables et la jeunesse chante des chansons populaires et danse avec les bergers.
> (...)
> Dès que les agneaux ont grandi et sont devenus forts et que la neige a commencé à fondre davantage dans les montagnes, l'*obâbâchi* fixe le jour du baro-dan, celui du départ des dolga vers les alpages. (...) Les jeunes filles, revêtues de robes voyantes et riches, s'ornaient la tête de fraîches fleurs champêtres et se mettaient dans les

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> narines des *karafil*, des plaques rondes d'or, grandes comme des pièces de cinq roubles, avec un petit anneau d'or servant de boucle. A cette fin, les Kurdes riches perforent la narine de leurs filles encore toutes petites. (...) Enfin, l'heure solennelle sonna. Tout était prêt, l'*obâbâchi* donna le signal de départ. A la tête du baro-dan s'était mis le berger principal, vêtu de son meilleur costume de berger, flûte à la main. Il jouait le rôle de commandant " (p.65-66)

Si la coutume consistant à percer le nez des filles pour l'orner d'un anneau était signe de distinction, réservé aux personnes d'un certain rang, Binder, empreint de sa vision d'Occidental, n'y voyait, lui, aucune esthétique:

> "... les femmes ont la fâcheuse habitude de se mettre à la narine gauche un bouton ou un anneau garni d'une pierre précieuse, généralement une turquoise, qui les dépare complètement." (op. cit. p.162)

L'hospitalité

Cette pratique culturelle figure chez les Kurdes parmi les valeurs les plus anciennes et sacrées. Les chefs de tribus rivalisaient à qui recevait le mieux les hôtes, leur table était toujours bien garnie ... et certains en arrivaient à se ruiner! Encore aujourd'hui, il arrive que l'on compare entre clans, entre familles, qui a la réputation d'être le plus accueillant. Les relations des Turcs ottomans avec les Occidentaux, français et britanniques, ont terni parfois ce sens de l'hospitalité: plusieurs auteurs relèvent que les Kurdes étaient méfiants face à ces étrangers, peut-être alliés de l'occupant. Ainsi Nikitine:

> "Millingen cite quelques exemples d'assassinats perpétrés par les Kurdes dont celui du savant allemand Schultz en 1830 est particulièrement à déplorer. (...) Nous n'avons pas voulu passer sous silence les opinions défavorables aux Kurdes, comme celle de Millingen. Il ne

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

s'agit pas pour nous d'idéaliser le Kurde, mais de le comprendre. Toutefois, il ne faut pas oublier que Millingen était au service turc et que les Kurdes se conduisaient à son égard avec la méfiance qu'ils éprouvent vis à vis des autorités ottomanes." (op.cit. p.72)

La Turquie moderne a tenté plus tard de mettre un terme à ces pratiques qui contribuaient à resserrer les liens entre les humains, les Kurdes et les autres.

Le statut de la femme

La liberté dont jouit la femme dans la société kurde est un des aspects les plus méconnus en Occident où l'on a tendance à se considérer pionniers en ce domaine. Liberté dans ses mouvements, liberté de s'adresser aux hommes, de dire son opinion et d'exercer son autorité. Ce sont les femmes qui, par exemple, étaient chargées des relations avec les hôtes étrangers, ce sont elles qui, encore aujourd'hui, s'entretiennent prioritairement avec l'étranger de passage. Les femmes kurdes participent toujours aux fêtes en public, les danses populaires sont mixtes, contrairement aux règles de l'islam. Ce statut n'est pas dû, comme le croient certains, à l'influence occidentale, il date d'avant l'islamisation qui a amené des changements dans le comportement à l'égard des femmes. Sous cette influence, alors que la monogamie est de règle chez les Kurdes, des notables ou riches chefs féodaux kurdes ont pris parfois deux épouses. Cette pratique, restée rare, a été adoptée aussi pour assurer une nombreuse descendance. Elle se rencontre parfois aujourd'hui.

Nikitine consacre plusieurs pages à ce sujet, se référant à d'autres chercheurs ou voyageurs. Il cite ici Minorsky, puis Soane:

"... à cet égard, les Kurdes sont probablement parmi les plus libéraux parmi les Musulmans.Certes, tous les durs travaux domestiques sont faits par les femmes.(...) Toutes d'ailleurs, quel que soit leur aspect extérieur, montent très bien à cheval et ne craignent pas de défier les hommes. (...)"

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> Les femmes, comme on l'a déjà dit, ne se voilent pas le visage. Dans la foule, elles se mêlent aux hommes, et dans une conversation commune, ont toujours leur mot à dire. "Bien souvent dans les villages, rapporte Soane, la maîtresse de maison me recevait en l'absence de son mari, restait assise et s'entretenait avec moi..." (op.cit. p.97)

Lors de ses voyages, l'écrivain Nicolas Bouvier a observé lui aussi cette liberté d'attitude de la femme kurde, particulièrement chez les nomades, où la femme monte à cheval comme les hommes et "vous regarde droit dans les yeux".

Cette liberté n'empêche pas que dans les relations intimes, la fidélité soit une règle absolue. La confiance de part et d'autre va de soi et l'infidélité est sévèrement condamnée. Venant de la femme, elle peut entraîner le meurtre (une question d'honneur). Certes, ces règles ont été appliquées diversement selon les influences diverses et les contacts avec d'autres milieux, notamment dans les grandes villes. Mais la fidélité de façon générale fait partie des valeurs auxquelles les Kurdes sont très attachés. Dans le divorce, admis mais rarement réalisé, la femme a son mot à dire. Elle a aussi le droit de refuser un époux que son père veut lui imposer, mais les pressions souvent trop fortes l'obligent à céder. Il n'est pas rare que les amoureux attendrissent leur entourage et obtiennent gain de cause, comme en témoignent les récits de la littérature. Les amoureux suscitent beaucoup de compréhension et de tolérance de la part des aînés.

Le *kalym*, dot réclamée pour la jeune fille, est encore exigé et source d'histoires malheureuses car il peut être très élevé. A l'origine, le kalym assurait à la jeune fille une sécurité matérielle. Constitué notamment de pièces de bétail, il lui appartenait. Lorsque l'amoureux n'était pas d'un milieu assez aisé, la jeune fille se révoltait contre cette pratique. Semo (op.cit.) le décrit dans un texte qui montre aussi la liberté de sentiments des filles kurdes:

> "Je vécus ainsi chez mon oncle, un mois environ, aidant ma cousine Karé en ses travaux de ménage. (...) Nous tombâmes profondément amoureux l'un de l'autre. Elle

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> me priait tendrement de l'épouser ou de l'enlever au cas où son père ne consentirait pas à notre mariage. La maudite question "Où prendrai-je le kalym" se dressait devant nous comme la plus haute cime de l'Ararat. N'étais-je pas le dernier des miséreux? (...) Karé a même composé une chanson pour maudire ceux qui ont établi l'usage honteux d'acheter les femmes." (p.123)

Autre signe de l'influence féminine: dans les cas de conflits, si une femme s'interposait en jetant un foulard noir entre les deux adversaires, la paix devait être conclue et des sages donnaient leur avis pour trouver une solution. On en a un exemple dans une scène du film *Mem û Zîn*, du réalisateur Umit Elçi.

Les qualités personnelles, comme le courage, l'intégrité, la générosité, sont évaluées quel que soit le sexe. Il est courant que l'on indique l'identité d'un Kurde en se référant à sa mère ou à sa grand-mère, si celle-ci est mieux connue que le mari, si elle est renommée pour sa beauté ou son intelligence, et cela encore aujourd'hui. Qui est un tel? C'est Zinar, fils de Ibrahim, qui est le fils de Berivan: *Zinarê Brahima, Brahîmê Berivanê.*

Enfin, les chefs de tribus étaient parfois des femmes. Nikitine (op.cit.) donne également des exemples dans ce sens:

> "La femme a incontestablement, chez les Kurdes, son individualité. On peut citer de nombreux exemples de femmes se mettant à la tête des tribus qui se soumettaient entièrement à elles. On sait, par exemple, que lors de l'occupation définitive de Hakkiari par les Turcs, ce district était gouverné par une femme..." (p.99)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 3

LA RELIGION

Le Kurdistan est le haut lieu des religions de l'Antiquité. A Cizre les habitants rappellent aux touristes que sur leur montagne de Cudi (Djoudi) s'est échouée l'arche de Noé, comme l'indique le Coran. D'autres la situent sur le mont Ararat, selon la version de la Bible.
Si la grande majorité des Kurdes sont musulmans sunnites, il existe une importante minorité chiite et une communauté alevie. Un petit nombre de Kurdes sont chrétiens. Les Kurdes yézidis (ou ézidis) ont une religion particulière.
L'islam a joué un rôle important dans l'histoire des Kurdes, il a marqué leur mode de vie et leur culture. Comme l'ont fait d'autres peuples, les Kurdes ont adapté l'islam à leurs anciennes croyances. Certaines pratiques actuelles nous renseignent sur leur passé. Elles sont des vestiges de la religion mazdéenne dont certains Kurdes ont oublié le nom.

Zarathushtra ou Zoroastre - Le mazdéisme

Beaucoup de Kurdes signalent que dans le passé, "ils étaient zerdouches" tout en méconnaissant le fondement de cette religion. Dans les écrits sur le prophète Zarathushtra et le mazdéisme on retrouve en effet des particularités présentes encore aujourd'hui dans les croyances ou les coutumes de certains Kurdes.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

La religion de Zarathushtra (on dit aussi Zoroastre) qui fut religion officielle chez les Sassanides, est issue du mazdéisme (du nom du dieu Ahura Mazda). Une partie du livre sacré du zoroastrisme, L'Avesta, est l'œuvre de Zarathushtra et aide à comprendre sa doctrine. Les auteurs se réfèrent donc à cette oeuvre ainsi qu'aux écrits des auteurs grecs qui l'ont signalée.

Le contexte social dans lequel naquit et vécut Zarathushtra nous replonge vers l'origine des Kurdes: les peuples indo-européens qui se nommaient eux-mêmes Aryens (Arya) s'étaient installés sur le plateau iranien entre les monts Zagros et l'actuel Afghanistan depuis environ un millénaire avant l'époque probable de la naissance de Zarathushtra. Ils se mélangèrent à d'autres peuples tout en se sédentarisant et ils développèrent leur propre organisation sociale.

Chez les Aryens, trois ethnies sédentarisées sont à la base de l'ancien Iran: les *Mèdes,* les *Perses* et les *Bactriens.* Zarathushtra, issu d'une famille sacerdotale, naquit probablement à Bactres, au nord-est de l'Iran. La religion était alors polythéiste et des sacrifices d'animaux étaient offerts aux dieux, parmi lesquels *Ahura Mazda,* qui donna son nom à la religion mazdéenne.

Zarathushtra n'a pas créé une nouvelle religion comme on le croit parfois. Mais il a opéré dans la religion mazdéenne une véritable révolution, affirme Du Breuil (1982). Il utilisa les noms du polythéisme aryen pour désigner les qualités du dieu désormais unique, *Ahura Mazda.* Autour de ce dernier, sept Saints immortels établissent une correspondance entre le Ciel et la terre. Parmi eux, *Asha* (*Arta* en pehlevi), veille sur le feu et l'ordre cosmique, comme il résume le Bien suprême. Différents auteurs rappellent que le feu était le protecteur de la tribu endormie et que la jeune épousée devait lui être présentée, afin qu'il l'acceptât. Basile Nikitine signale cette pratique dans ses écrits.

Zarathushtra instaura donc une religion monothéiste. Les meurtres d'animaux ne sont pas acceptés par le dieu unique comme expiation. L'homme doit prouver sa foi par ses actes. La suppression des sacrifices d'animaux fut le changement le plus difficile à obtenir mais il finit par s'imposer: à l'époque sassanide, il était interdit d'immoler le bétail et de consommer

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

de la viande de boeuf et de mouton. Zarathushtra a remplacé le culte des idoles par une éthique du bien et du mal qui a dû marquer profondément les peuples de son époque en Orient.

Ethique universelle basée sur une trilogie: bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions, qui est l'unique sacrifice accepté désormais par Ahura Mazda. Les hommes peuvent choisir librement entre le bien et le mal, entre "la lumière et le mensonge". Ahriman est l'esprit qui représente tout ce qu'on qualifie de mauvais, le plus redouté des péchés étant la tromperie. L'importance attachée à la parole donnée semble être chez les Kurdes une valeur très ancienne, qui trouve peut-être là son origine.

La doctrine de Zarathushtra transforma progressivement les croyances médo-perses. Selon Du Breuil (1982) "la conduite de Cyrus et de Darius fut en de nombreux points fidèle à la volonté zoroastrienne de transfiguration du monde par des moeurs élevées et par le biais d'une morale d'empire. Les Grands Rois ont généralement professé des actes d'une noblesse identique à celle attendue des bons rois dans les Gâthâs."

Dès les conquêtes arabes, le zoroastrisme disparut peu à peu ou subit divers changements, tandis qu'une répression intense débutait afin d'islamiser les populations. Mais les communautés zoroastriennes attachées au culte de la Nature se conservèrent surtout dans les provinces agraires éloignées des grands centres musulmans. Aujourd'hui, des Kurdes, notamment dans la partie irakienne du pays, portent dans leur comportement et leurs convictions la marque de ces religions anciennes. Du point de vue des pratiques elles-mêmes, il reste une faible communauté pratiquante en Iran et celle, plus importante, des Parsis en Inde.

Les Yézidis ou Ezidis

Les femmes yézidies ont coutume de s'habiller de blanc. On les rencontre parfois dans quelque bourg du sud-est, mais leur communauté reste mal connue. Quand on demande à un Kurde musulman: "Qu'est-ce que les Yézidis?" il répond en général:

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"Ce sont des Kurdes qui prient le diable" ou "qui adorent le feu". D'autres les appellent Zerdouches. Selon eux, "ce nom vient d'un prophète qui adorait le feu". Certains enfin affirment que les Yézidis sont chrétiens. Ces propos contradictoires sont dus au fait que l'origine de la religion yézidie n'est pas clairement définie. Par ailleurs, celle-ci semble avoir intégré des éléments de diverses religions du Moyen Orient et notamment de la doctrine qui fut enseignée par le prophète Zoroastre ou Zarathoushtra. Au-delà de toutes les recherches existantes, il est important d'entendre les intéressés eux-mêmes. Lorsqu'on peut obtenir leur propre version par des contacts directs, on s'aperçoit qu'elle est bien différente des interprétations de l'extérieur. Les Yezidis considèrent qu'ils sont issus d'une association de la religion de Nabu (religion de Babylone) et de Mithra, le dieu indo-iranien antérieur à Zarathoushtra. Ils existaient donc avant l'apparition du zoroastrisme avec lequel ils reconnaissent un grand nombre de points communs. Selon eux, le sens de leur nom est dérivé de *Ezdan*, qui signifie en ancien perse et en kurde: *Dieu. Ezidi* signifie "celui qui m'a créé". Une thèse a été publiée en 1992 à l'université California de Los Angeles par un Yezidi, Jasim Ilyas Mourad.

Certains traits des Yézidis semblent relever en effet d'un vieux fond babylonien, tels l'ange du soleil *Cheikh Sem* et l'ange de la lune *Cheik Sin*, vénérés par les Yézidis et qui s'apparentent à de vieilles divinités babyloniennes. D'autres font penser au christianisme, comme la vénération de Jésus (Isa). Quant à la ressemblance avec les pratiques zoroastriennes, elle est plus nette chez les Yézidis que chez les autres Kurdes et apparaît dans divers éléments: la vénération du feu tout d'abord, pour lequel ils ont un respect absolu, (et qui leur a valu à tort la réputation d'adorateurs du feu"), puis le soleil qui reflète la lumière divine et les astres en général. La terre (aerd), l'eau (av), l'air (ba) et le feu (agyr), sont autant d'éléments sacrés à leurs yeux.

Les villes de *Yazd* (ou *Yezd*) et de Yezdikest pourraient avoir un lien avec le terme yezidi. Chantre (1887) écrivait: "Les habitants de ces villes sont actuellement encore des guèbres, adorateurs du feu et du soleil, sectateurs de Zoroastre, et leurs opinions religieuses s'accordent sur les points essentiels avec

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

celles des Yézidis". Je n'ai pas pu vérifier si cette affirmation était valable encore aujourd'hui.

Par ignorance ou délibérément, les croyances des Yezidis ont été souvent mal interprétées. Ainsi, la réputation faite aux Yezidis de "vénérer le diable" est erronée. Au contraire, le mot lui-même est tabou chez eux pour qui le diable n'existe pas. L'ange-paon *Tawuz-Melek* est à l'origine de cette erreur: les sept anges auxquels Dieu, chez les Yézidis, laisse la destinée du monde, font penser aux sept "Saints Immortels" de Zarathushtra. Le plus puissant d'entre eux, *Tawus-e Melek*, l'ange-paon, est propre à la croyance yézidie. A leurs yeux il représente le chef des anges pour avoir obéi et pour avoir refusé de prier une autre force que Dieu. Cette interprétation contredit celle des trois religions judaïques qui voient cet ange comme désobéissant et rejeté de Dieu. Elles l'ont associé à un esprit du mal, ce qui a justifié une répression féroce contre les Kurdes yézidis. Un habitant de Cizre me disait, en été 1992:

> *"Les Yézidis ont été beaucoup persécutés, même par nous les Kurdes, parce qu'ils ne sont pas musulmans et parce qu'on dit qu'ils prient le diable. Mais aujourd'hui, nous les admirons. Ce sont des gens très bons, très pacifiques. Ils disent qu'il faut avoir de bonnes pensées. Ce sont eux qui ont conservé nos valeurs et si tu veux voir de vrais Kurdes, il faut rendre visite aux Yézidis."*

L'importance attachée aux nombreux principes moraux - notamment l'honnêteté, l'indulgence et la tolérance à l'égard des autres croyances - est relevée par tous les auteurs. L'homme considéré par certains, à tort, comme le fondateur du Yézidisme, est un Arabe musulman du XIème siècle, le mystique soufi *Cheik Adi*, venu de Syrie.

Aujourd'hui, une majorité des Yézidis de Turquie ont émigré vers l'Allemagne, fuyant la répression. Le pouvoir central d'Ankara incite les aghas kurdes à les persécuter. Certains vivent encore dans les environs de Cizre, les autres plus au sud, surtout à Dohuk et Mossoul. Dans une vallée au sud de Dohuk se trouve le lieu de pélerinage de *Lales*, avec le temple sacré de Cheikh Adi, représentant de Tawuz-Melek. Les Yezidis s'y

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

rassemblent au moins une fois par année, en octobre. C'est le lieu où Dieu a débarqué avec ses sept anges.

Actuellement, selon les Yézidis, un million d'entre eux vivent dans le monde. Les chiffres provenant de sources extérieures varient de façon très importante et paraissent parfois fantaisistes. Selon la *Société pour les peuples menacés*, 300'000 Yézidis vivent au Kurdistan sud, 5000 au Kurdistan est (Iran), 5000 au Kurdistan nord (Turquie) et environ 110'000 séjournent en Europe (chiffres datant de 1993).

On peut constater que nombre de pratiques de la population kurde musulmane ne doivent rien à l'islam: respect du feu, sentiment de symbiose avec la nature, rôle protecteur du serpent, etc. La communauté yézidie quant à elle, riche d'une culture ancienne et d'une éthique de vie particulière, après avoir subi l'évacuation de ses villages, est menacée aujourd'hui par la politique d'arabisation de la part de Bagdad.

L'Islam

Lors des invasions arabes, l'islam fut imposé aux Kurdes. Les Turcs l'adoptèrent à leur tour puis les Ottomans le propagèrent dans leur empire vers l'ouest. Ils tentèrent de convertir les Yézidis en recourant aux massacres pour parvenir à leurs fins. Nikitine souligne au sujet des Kurdes: "...dès que ceux-ci sortaient de leur cadre tribal et s'associaient à la vie de la cité ou de l'Etat, ce qui frappe surtout, c'est l'emprise de l'islam". Il dit aussi que le peuple kurde,

> "sous le dehors de sa foi musulmane, a su conserver ou créer des valeurs spirituelles propres qui ne laissent aucun doute sur son individualité bien distincte. Dans ce domaine du moins, il réussit à s'assurer une place qui lui appartient en propre." (p. 254).

Ces deux types de propos résument la situation des Kurdes face à la religion: Au début, l'islam fut surtout le fait des nobles, les princes, les émirs, les chefs tribaux et les chefs religieux qui se situent au haut de l'échelle sociale. La culture isla-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

mique a favorisé l'érudition de cette couche de la société. De nombreux dirigeants et personnalités kurdes ont fait construire des mosquées, ont fondé des medresseh (séminaires, écoles du coran) et pratiquaient l'islam avec ferveur, laissant souvent leurs richesses à des oeuvres de piété.
Les masses populaires elles, analphabètes, n'avaient pas accès aux doctrines religieuses et aux livres sacrés. Elles suivaient plus ou moins les règles et l'islam s'est ainsi imposé peu à peu.

Dans la religion islamique la conscience religieuse prime sur la conscience nationale. On parle de la grande nation islamique, *l'umma*, sans distinction des nationalités. Les Turcs ont utilisé cet argument pour diviser les Kurdes, pour tenter d'éviter les révoltes. C'est au nom de l'islam que des chefs de tribus kurdes attaquèrent des chrétiens ou acceptèrent d'épauler les Turcs contre les Arméniens. Nombre de poètes et d'écrivains kurdes ont préféré écrire en arabe. Nikitine le résume ainsi:

> "L'islam universaliste est au-dessus de toute notion de race. Il n'en impose pas moins une seule langue, l'arabe, liturgique aussi bien que celle de tous les actes publics, comme le Coran est à la fois un livre sacré et un code." (p.177)

Mais à ce constat il convient d'ajouter une autre réflexion: c'est que la propagation de l'islam a été le moyen (souvent le seul) par lequel les Kurdes sont devenus des gens lettrés, et ont eu l'occasion d'écrire en kurde.

L'appartenance à l'ordre soufi des Naqesbendi (qui a des points communs avec les croyances décrites ci-dessus) a permis à une grande partie des Kurdes, notamment ceux de Barzan, de pratiquer l'islam en maintenant leur identité propre. En effet, le soufisme contient des principes moraux, une philosophie proches des valeurs défendues dans la société kurde. Il s'agit de convictions intérieures et non de dogmatisme. Les Kurdes soufis ont d'ailleurs été accusés souvent de faire partie des "infidèles".

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les Alevis

Il s'agit d'une branche des musulmans créée à partir du schisme, après l'assassinat de Ali, le quatrième Calife. Les Alevis (ou Alaouites) ne fréquentent pas la mosquée (Ali a été assassiné dans la mosquée). Ils ne pratiquent pas non plus le ramadan. Mais ils ont leurs fêtes propres. La région de Dersim (Tunceli), la région de Maras notamment, sont habitées par des Kurdes alevis. Il y a eu dans le passé conflits entre Sunnites et Alevis. Le pouvoir turc a surtout utilisé cet argument pour réprimer et pour mettre certains massacres sur le compte de conflits de religion.

Les communautés chrétiennes existant au Kurdistan, notamment les Nestoriens, les Assyro-Chaldéens, les Syriaques jouissaient du soutien des églises d'Occident. Comme les Arméniens, mais plus méconnues, elles ont été particulièrement persécutées et leur nombre a considérablement diminué.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 4

LA LANGUE

L'origine

En regard de la version officielle turque qui affirme, rappelons-le, que les Kurdes sont des Turcs qui auraient oublié leur langue, il est intéressant de prendre connaissance de quelques conclusions des spécialistes qui ont étudié la question de façon sérieuse et scientifique.

La langue kurde est classée dans les langues indo-européennes, plus précisément dans une branche du groupe occidental des langues iraniennes. La famille des langues iraniennes regroupe plusieurs langues modernes: *ossète, kurde, persan, balouchi, pashtou, tadjik* - qui présentent une affinité entre elles, tout en étant différentes.

Minorsky (in: Nikitine, op. cit.) présente une hypothèse de l'interprétation du mot *kurmandj* que les Kurdes se donnent à eux-mêmes: "En retranchant le suffixe *dj* il voit dans le composé qui reste le premier élément *Kur(d)* et le second, *mân*, qui doit avoir rapport à la Médie ou aux Mannéens." Il conclut qu'il est très probable "que la nation kurde s'est formée de l'amalgame des deux tribus congénères, les Mardoï et les Kyrtioï qui parlaient des dialectes médiques très rapprochés. D'autre part, il est certain que dans leur expansion vers l'Ouest, les Kurdes se sont incorporés plusieurs éléments indigènes."

Mackenzie (1986) quant à lui ne se rallie pas à la combinaison de ces termes pour expliquer le terme de kurmandji. Il admet un trait conservateur au kurde qui permet d'identifier les

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

groupes dialectaux de cette langue, à partir de traits lexicaux montrant que "le proto-kurde a été un proche voisin du persan".

L'historien Vanly (1988) rappelle la présence de populations japhétiques qui ont habité le Moyen-Orient et l'Europe avant les Indo-Européens. Leurs langues ont depuis longtemps disparu, sauf dans certaines régions du Caucase, où survivent le géorgien, le tchérkesse, l'oubykh, le laze, certaines sauvées de l'oubli par Georges Dumézil. Le basque serait dérivé aussi de ces idiomes japhétiques. Vanly nous dit que "leurs langues constituaient un groupe indépendant, sans rapport avec aucun autre (ni indo-européen, sémitique, ni turco-ouralo-altaïque) ... "de tous les japhétiques, ceux du Kurdistan pré-kurde (pré-iranien) sont les mieux connus, grâce aux découvertes des archéologues." Le parler japhétique "ne disparaîtra pas sans avoir laisser dans l'iranien archaïque et les langues qui en sont dérivées, dont le persan et le kurde, un substrat plus important que Minorsky ne semble le penser." Et de conclure:

> "Les Kurdes peuvent donc se réclamer d'une double ascendance et d'un double héritage. D'une part, les Médo-Scythes indo-européens, porteurs notamment de la langue, mais pas toute faite, et de l'autre, plus haut dans le temps, les autochtones japhéto-caucasiens, aryanisés linguistiquement, c'est à dire kurdisés, qui avaient largement contribué à la naissance de la civilisation". (p.50-53)

Lacunes en Occident

Lorsqu'on étudie l'origine des Kurdes et de la langue kurde, on constate que dans les ouvrages traitant des Indo-Européens et des langues indo-européennes, le mot kurde brille le plus souvent par son absence! On est frappé non seulement par le peu d'intérêt que suscite cette langue chez les linguistes et les historiens concernés, mais aussi par les lacunes qui persistent au sujet notamment des Kurdes de Turquie. Comme si l'inexistence officielle des Kurdes depuis le traité de Lausanne avait influencé jusqu'aux chercheurs. Cela est regrettable, car la

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

construction de la langue kurde constitue un sujet d'étude intéressant, de même que la culture kurde représente une source d'information utile pour qui s'intéresse au domaine indo-européen. Les archéologues parlent bel et bien des Scythes, des Mèdes; pourquoi les historiens et les linguistes ne s'intéressent-ils pas plus à leurs descendants, présents aujourd'hui encore sur le même territoire?

Georges Dumézil, dans son oeuvre monumentale sur l'étude des peuples indo-européens et sur l'hypothèse de l'idéologie des trois fonctions (agriculteurs, guerriers, prêtres) chez ces peuples, ne traite pas de la langue kurde. Sauf erreur, il ne la mentionne pas. N'ayant bien entendu pas lu toute son oeuvre, je n'affirmerai rien de façon catégorique. L'attention de Dumézil s'est fixée sur les langues trans-caucasiennes et sur des idiomes désormais disparus. Dumézil maîtrisait une vingtaine de langues, grec, gallois, latin, sanskrit, ossète, persan, suédois, russe, turc, oubykh, des dialectes tcherkesses,... pourquoi pas le kurde? Claude Hagège, dans un article publié à l'occasion de sa mort (Le Monde, 14.10.1986) écrit: "... la passion des langues l'habitait autant que celle des peuples et de leurs grands mythes fondateurs, l'une ne se séparait pas de l'autre pour un esprit de cette envergure." Une réponse se trouve peut-être dans le fait suivant: Georges Dumézil a été professeur des religions à l'université d'Istanboul de 1924 à 1931. Il lui aurait été certes difficile de se pencher sur la langue kurde et de maintenir des contacts avec la Turquie à un tel moment de l'histoire de la République. Savait-il, alors, que dans le Kurdistan turc le pouvoir central d'Ankara tentait de détruire cette langue?

Colin Renfrew est l'auteur d'un ouvrage assez controversé "*L'énigme indo-européenne*" (1987, 1990). Il cite les Mèdes et les Scythes à différents endroits. Son ouvrage remet en question la thèse de Dumézil de "l'idéologie des trois fonctions", plus particulièrement l'hypothèse que les peuples indo-européens, organisés en trois classes sociales distinctes: prêtres, guerriers et paysans, aient été les premiers à transmettre cette forme de société. Le livre de Colin Renfrew contient le mot kurde une seule fois. Au chapitre 3, intitulé *Langues perdues et écritures*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

oubliées: les langues indo-européennes anciennes et nouvelles, à la page 65, l'auteur indique dans un tableau le mot "kurde" appartenant à la branche du moyen iranien. Une note en fin de volume confirme également que Renfrew était lui aussi mal informé en citant le kurde dans "les langues perdues" et non dans les langues iraniennes modernes.

> "Les langues iraniennes *modernes* comprennent également le baloutchi, le tati, le taleshi, le gilani, le mazandérani, le gorani, le zaza, le pachto (nous notons aussi pasto), le yaghnobi, le mamjani, le yidgha, le parachi, l'ormuri et le pamir."

L'ouvrage de Benveniste (1969), "*Le vocabulaire des institutions indo-européennes*", situe la langue kurde dans l'iranien moderne "le persan, le kurde, le pasto, l'ossète, etc."

André Martinet signale la langue kurde de façon plus précise dans son livre "*Des steppes aux océans, l'indo-européen et les "Indo-Européens"*. Le mot kurde figure sur des cartes et dans le passage suivant:

> "Aujourd'hui, les langues iraniennes sont essentiellement, outre le persan, langue officielle de l'Iran, le kurde, parlé en Iran, en Irak et en Turquie, le pasto qui est, en Afganistan, en compétition avec le persan et déborde sur le Pakistan. Isolé dans le Caucase, se trouve l'ossète qui est peut-être ce qui demeure la langue des anciens Scythes." (p.69)

J'ai lu avec intérêt l'ouvrage de Claude Hagège, *Le souffle de la langue, voies et destins des parlers d'Europe (1992)*. Alors que les langues parlées en Europe, en Caucasie et en Turquie sont minutieusement répertoriées, à aucun endroit l'auteur ne signale l'existence de la langue kurde. Selon la carte figurant en fin d'ouvrage aucune langue indo-européenne ne se trouve en Turquie. M. Hagège a répondu à ma question en précisant qu'il n'a répertorié que les langues européennes, dont la partie européenne de la Turquie. Il n'a pas répondu au sujet de l'absence de la langue kurde sur la carte. En Russie, il considère que le kurde n'est pas une langue officielle.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Une omission étonnante figure dans *Encyclopedia Universalis*, comme je l'ai signalé dans l'introduction de cet ouvrage. L'article sur la linguistique est complété d'un tableau présentant une classification exhaustive des langues. Dans la catégorie des langues indo-européennes, aux côtés du perse, de l'afghan et des quelques idiomes plus rares figure le kurde. La présence de cette langue est relevée en Irak, en Iran, en Syrie mais elle n'est pas signalée en Turquie. Or c'est dans ce pays que le kurde est parlé par le plus grand nombre de personnes, même si on tient compte de ceux qui l'ont oublié. D'où provient une telle lacune? S'agit-il d'ignorance ou d'influence des sources officielles turques? Il est regrettable que Encyclopedia Universalis adopte la version officielle turque (la langue nationale des Turcs est le turc...) d'autant plus que l'intérêt des chercheurs (y compris des Turcs) pour le kurde était réel et productif avant l'avénement de la République kémaliste. Un simple survol des recherches antérieures permet aussi de réaliser combien est regrettable la non prise en compte de la langue kurde et combien est aberrant le fait de nier l'existence de cette langue en Turquie.

Recherches antérieures

Au XVIIème siècle, le voyageur turc Evliya Celebi fit plusieurs voyages au Kurdistan et prit une quantité considérable de notes. Ce qui lui permit d'écrire, vers 1685, son *"Livre des voyages"*, le *Seyahatname*, qui comprend dix volumes. Les informations concernant la langue kurde y sont nombreuses, ce qui explique en partie le peu de cas que la Turquie a fait de son oeuvre. En effet, les Turcs sous l'empire ottoman reconnaissaient bel et bien l'existence des Kurdes. Van Bruinessen (1988) a écrit un long article sur Celebi, publié dans la revue Studia Kurdica. Les propos du voyageur montrent qu'il considérait la langue kurde comme très ancienne. Il cite la légende d'un auteur qu'il appelle Migdisi se rapportant à l'époque du déluge et de l'Arche de Noé qui échoua sur le Mont Cudi:

> "Quand, à l'époque du déluge, le prophète Noé, l'homme de barre, échoua son navire sur le Mont Cudi et fut ainsi

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> sauvé, tout son peuple descendit du vaisseau et se prosterna face contre la terre ambrée, remerciant Dieu (...) Et c'est ainsi que cette terre se repeupla après le déluge; cela se passait 4490 ans avant la naissance du Prophète. La première ville habitée au monde fut Cudi, ville bâtie par Noé sur le Mont Cudi (...) Cela devint une grande cité, au temps de Noé, avec une population nombreuse. Elle était gouvernée par un certain Melik Kurdim, de la tribu de Noé.
> Lorsque ce Melik Kurdim eut atteint l'âge de 600 ans sur ce Mont Cudi, et que les enfants de ses enfants se furent répandus (sur la terre), il inventa une langue à lui, différente de l'hébreu. Ce n'est ni de l'hébreu, ni du persan, ni du dari. Les gens l'appellent la langue de Kurdim. En d'autres termes, la langue kurde qui est maintenant utilisée au Kurdistan dérive de Melik Kurdim, qui était de la tribu de Noé." (fragment I, p.16)

Van Bruinessen commente ainsi ce fragment d'Evliya Celebi :

> "Evliya semblait admettre que le kurde était l'une des premières langues, et peut-être, la toute première à exister.
> Avec sa datation de l'époque du déluge et de l'âge de Melik Kurdim, il fait remonter les origines de la langue à plus de 3000 ans avant l'ère chétienne. Cela contraste plutôt fortement avec la conception turque officielle sur la langue kurde, qui est à peine moins mythique que les récits d'Evliya." (p.17)

Bien que ne parlant pas le kurde lui-même, Evliya avait noté les différences entre les dialectes parlés au Kurdistan. Le voyageur turc notait phonétiquement en caractères latins les mots et les expressions qu'il entendait. Dans le fragment II de son livre figure une liste de vocabulaire recueillie ainsi dans la population. Cette liste a été publiée par J. von Hammer en 1814. Bruinessen commente:

> "On peut voir que les termes de cette première partie de la liste d'Evliya ressemblent de près à ceux de la liste

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> plus tardive des termes kurmancî. (...) Le dialecte de soran montre ainsi une grande similarité avec les dialectes qui furent parlés beaucoup plus tard dans la même zone du Kurdistan occidental (Diyarbakir, Bitlis, Siirt). Il est remarquable de constater à quel point ce dialecte a été stable. Non seulement tous les mots d'Evliya sont encore utilisés aujourd'hui, mais leur prononciation est restée pratiquement la même." (p.27)

Concernant les autres recherches, la première étude sur la langue kurde en Europe date de 1787. Elle est l'œuvre de *Maurizio Garzoni,* un religieux dominicain qui a publié à Rome une *"Grammatica e vocabolario della lingua kurda"*. Garzoni a vécu près de 20 ans à Amadiya, au Kurdistan d'Irak.

Joyce Blau (1989) a collaboré à l'établissement d'une impressionnante bibliographie des publications sur les Kurdes et le Kurdistan, dont les auteurs sont des Kurdes ou des étrangers. L'ensemble de dix années d'analyse bibliographique critique est réunie dans un volume hors série de la collection *Abstracta Iranica* (145 p.). On y trouve plusieurs centaines de titres, tirés des numéros précédents de la revue. Plus de 50 recherches linguistiques sont citées, la plupart étant publiées à Bagdad ou en ex-URSS.

- *Ewirehmanî Haci Marif* a publié une quinzaine de titres, notamment en 1986 une étude sur "l'écriture kurde en caractères arabes". Il est qualifié de meilleur linguiste en Irak.

- La grammaire kurde kurmancî, de l'émir *Celadet Bedir Khan* et *Roger Lescot* (1970) a été traduite en allemand et publiée en 1986 à Bonn.

- "Le kurde sans peine", méthode pratique pour apprendre le kurde (1989, 1ère éd. 1965). L'auteur, *Kamuran A. Bedir Khan,* frère du précédent, a enseigné la langue et la civilisation kurde à l'Ecole nationale des langues et des civilisations orientales vivantes, de 1946 à 1970, à Paris.

Le kurde septentrional est enseigné à l'Institut national de langues et civilisations orientales à Paris depuis 1948, puis des cours de kurde sorani ont débuté en 1973. Enfin, ces dernières années, plusieurs grammaires kurde-turc ont été publiées en Turquie.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Des études diverses ont été faites en ex-URSS, et les recherches des Kurdes eux-mêmes sont nombreuses en plus des ouvrages de celles et ceux qui se sont spécialisés sur le problème kurde.

Il faut souligner enfin l'effort réalisé en Suède, le seul pays au monde où les Kurdes voient leur nationalité reconnue. Dans ce pays, qu'ils portent un passeport turc, irakien, iranien ou syrien, dès qu'ils se déclarent kurdes, ils sont reconnus comme tels. Cela implique la reconnaissance des droits réservés aux immigrés dans ce pays. Le plus important est certainement l'enseignement obligatoire de leur langue maternelle pour les enfants kurdes dans l'école suédoise. Le gouvernement suédois a établi une chaire dans les écoles normales de Stockholm pour former des enseignants.

La langue kurde selon les Etats

Aujourd'hui, en dehors du Kurdistan proprement dit, le kurde est parlé par des populations kurdophones vivant dans le Khorassan (nord-est de l'Iran), dans le Belouchistan iranien, et en Turquie, dans des îlots de l'Anatolie centrale, jusqu'aux environs d'Ankara et à Istanbul où vivent plus de deux millions de Kurdes. Dans l'ex-URSS, le kurde est parlé par les Kurdes dans 9 républiques, notamment en Arménie, en Azerbaïdjan et en Turkménie. On compte environ 100.000 Kurdes au Liban.

La situation géographique tourmentée de ce pays et le fait que les Kurdes n'aient jamais constitué un Etat unifié ont certainement rendu difficile l'unification de la langue kurde, constituée en plusieurs groupes dialectaux :

- *le kurmancî* (prononcer kourmandji) parlé par les Kurdes du nord du Kurdistan, (actuellement ex-URSS, Turquie, nord de la Syrie, au nord du Kurdistan d'Iran et dans le nord-ouest du Kurdistan d'Irak.)
- *le sorani*, parlé au Kurdistan iranien (central) et dans une partie du Kurdistan irakien,

La ligne de séparation géographique de ces deux parlers correspond à la ligne du Grand Zab,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

- *le zaza,* parlé dans différentes régions du Kurdistan, surtout dans le nord-ouest, souvent mêlé à d'autres dialectes. Signalons que le zaza est considéré comme un dialecte kurde par les Kurdes eux-mêmes, alors que selon des spécialistes il aurait une autre origine (iranienne),
- *le goranî,* parlé au Kurdistan d'Iran.

Les caractères utilisés pour écrire le kurde varient selon les Etats, de même que le sort réservé à cette langue.

En Irak, la situation a été plus libérale: le kurde y a même été reconnu langue officielle après la Première Guerre mondiale et l'enseignement autorisé. Le kurde soranî a été enseigné dans les écoles primaires du Kurdistan d'Irak. Il a fait l'objet d'une section de l'enseignement universitaire à Bagdad. L'alphabet kurde en caractères arabes a été établi à la fin des années vingt par Tewfiq Wahby. Dès 1958 le Kurdistan irakien a été le centre culturel kurde le plus important (Vanly, 1961).

En Syrie, la langue kurmancî s'est développée durant la période de l'entre-deux guerres. Un alphabet latin a été établi pour la langue kurde par des intellectuels kurdes et français, dont Celadet Bedir Khan et son frère Kamuran A. Bedir Khan, utilisé aussi en Turquie, dans la clandestinité. En 1932, cet alphabet est présenté dans différentes revues kurdes: *Hawar (L'Appel)* publiée à Damas, *Ronahî (la clarté),* publiée à Damas et *Roja Nû (le jour nouveau)* publiée à Beyrouth. Après la Seconde Guerre mondiale, qui correspond à la fin du mandat français, la répression a contraint les intellectuels kurdes à s'exiler ou à publier leurs productions à l'étranger.

En Iran, on utilise les caractères arabes. Les publications kurdes ont été interdites à la révolution islamique. La courte période de la République de Mahabad (1946) a permis un essor de la littérature. Puis une période de répression suivit, où le simple fait de posséder une publication en kurde était strictement interdit. Cependant, on n'arrive jamais au niveau de négation de la langue kurde et à l'interdiction de parler comme c'est le cas en Turquie. Depuis l'avènement du pouvoir islamique, en

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

1979, la répression contre les Kurdes n'a pas cessé, mais la langue et les publications kurdes sont peu à peu admises. Des oeuvres de la littérature kurde du XIXème siècle sont publiées, ainsi que des *diwân (recueils de poèmes)*, des recueils de proverbes, des dictionnaires kurde-persan. Des maisons d'édition sont même fondées, à *Mahabad* et à *Urumiye* (ou *Ourmiah*). La revue *Serwe (Vent du matin)* paraît, ainsi que la revue *Nûserî çiya (l'écrivain des montagnes)*, publiée par *Koçer* (*Mohsen Shahsevarî*) dès 1981. ("*koçer*" signifie nomade).

En *ex-URSS*, un alphabet latin mis au point en 1927 par l'Assyrien Maragulov et le Kurde Ereb Semo comprenant 37 lettres et adapté à la phonologie du kurde a été utilisé jusqu'à la veille de la Seconde Guerre Mondiale.

Ensuite, l'alphabet latin a été remplacé par un alphabet cyrillique auquel ont été ajoutés des signes et des lettres pour représenter les phonèmes particuliers au kurde. L'utilisation de la langue kurde a toujours été libre et les recherches dans ce domaine encouragées en URSS. "Les centres de kurdologie des instituts d'orientalisme de Leningrad, Moscou, Erevan, regroupent linguistes, folkloristes, musicologues, historiens, sociologues, et leurs travaux tiennent aujourd'hui une place importante dans le monde", écrit Blau (1989).

Puisque ce livre concerne le Kurdistan de Turquie, et puisque la version officielle turque conclut à une origine commune des deux langues, il faut préciser que la langue turque appartient, elle, au groupe linguistique ouralo-altaïque et n'a rien à voir avec les langues indo-européennes ou sémitiques. La langue turque a subi plusieurs évolutions. D'une part, il y a une différence nette entre la langue des premières tribus turques venues d'Asie centrale occuper le Proche Orient, la langue ottomane, et la langue turque, dite de l'époque de la "République".

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 5

LITTÉRATURE ORALE ET ÉCRITE

La littérature kurde, dans sa forme et dans son contenu, dépend de deux facteurs importants: d'une part de la place qui a été faite aux Kurdes dans l'organisation politique au Moyen Orient et d'autre part de leur mode de vie qui leur a permis de préserver leur culture. Le kurde n'ayant jamais été langue officielle d'Etat, seule une élite avait accès à l'écrit, d'où l'importance de l'expression orale, une des particularités de la culture kurde.

C'est grâce à des spécialistes intéressés à la langue kurde que les textes de la littérature orale ont pu être connus, conservés. Les iranisants Garzoni, Lerch, Socin, ont été les premiers à recueillir la littérature orale kurde (fin XIXème siècle). Jaba a publié à St Pétersbourg en 1860 un *"Recueil de notices et récits kourdes"*. Après la Première Guerre mondiale, des Russes comme Minorsky et Basile Nikitine ont contribué à faire connaître la littérature kurde.

En français, les textes sont rares. Les études du père Thomas Bois sur la littérature kurde ne sont accessibles que dans les bibliothèques. Dans l'Encyclopédie de l'Islam (1986), on peut lire notamment son article "Kurdes et Kurdistan: Folklore et littérature". Roger Lescot a traduit des *Textes kurdes, contes, proverbes et énigmes*. (Paris, 1940) et *Mamê Alan* (Beyrouth, 1942), l'épopée dont il sera question ci-dessous. Gérard Chaliand a également contribué à faire connaître la poésie kurde. Certains textes populaires ont été édités en Suède, à l'intention des cours pour les enfants kurdes. Joyce

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Blau a recueilli et traduit de nombreux contes, chants et poèmes. Plus récemment, Peresh a publié des contes recueillis dans la population. Leçons de sagesse, ils sont le reflet de la vie quotidienne et mettent en scène des animaux qui agissent comme des êtres humains.

Il faut distinguer entre la littérature populaire, connue et maîtrisée par l'ensemble des Kurdes, et la littérature orale des professionnels, transmise par les *çîrokbêj* (conteurs) ou par les *dengbêj* (chanteurs).

Littérature orale populaire

Connue de l'ensemble de la population kurde, elle est composée de différents types d'expression: les proverbes, les chants et les poésies, les contes, les épopées lyriques. Ce sont les nomades et les nomades sédentarisés qui aujourd'hui ont conservé le mieux la culture orale. Dans leurs campements, on se réunissait et on fêtait les événements liés aux saisons et à la vie des troupeaux.

Dans les contes, les proverbes on retrouve également ces particularismes, ces valeurs culturelles et spirituelles, ce qui fait l'identité d'un peuple. Nikitine parle de "l'histoire morale d'un peuple". Les traits de caractère des Kurdes apparaissent en effet dans leurs oeuvres populaires: farouches dans leur défense de l'honneur et pleins d'un humour qui s'exprime même face aux pires situations, souvent à l'égard d'eux-mêmes.

Les proverbes font partie des richesses du folklore kurde, comme les énigmes et les devinettes. Bois (1986) écrit à ce sujet:

> "Le Kurde aime émailler sa conversation de sentences rimées et rythmées qui dénotent un réel sens d'observation. Les proverbes fournissent ainsi un savoureux abrégé de sagesse pratique" (p. 483).

En effet, dans les entretiens et dans les conversations, tout naturellement, les Kurdes citent des proverbes. Parfois même de courts récits contenant un aspect moral, une mise en garde.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Pour illustrer ce qu'ils sont en train d'expliquer, pour exprimer leurs sentiments, avec un brin de philosophie souvent. Parmi les publications de proverbes kurdes, je retiens le petit ouvrage de *Huseyin Deniz* (1991) d'où sont tirés plusieurs des exemples ci-dessous:

Séparé de son troupeau, le mouton est la proie des loups ou la victime des voleurs.
- Peza ji kerîye cida bibe an diz dibe an ji gur dixwe.
(Pour dire l'importance de rester avec son clan, avec les siens)

Eh! la peau de l'âne est enlevée, il ne reste que la queue.
- Belê... Me ker gura, ma terî.
(Pour dire qu'on est près du but. Pas le moment d'abandonner!)

Une intelligence superficielle est un lourd fardeau
- Aqlê sivik barê girane

Sa propre terre est préférable aux bijoux des autres.
- Axa mala mero ji cewahirê xelkê çêtire
- (Axa mala mirovan zîhnetên xelqê çêtire)

Certaines interprétations peuvent jouer de vilains tours. Un étudiant kurde en Europe insistait pour recevoir un renseignement de son professeur. Il voulut souligner son comportement conciliant... et cita un proverbe qui mit le professeur en fureur.

"Pourquoi ne voulez-vous pas me dire ce mot? je vous demande gentiment. Avec des paroles douces, on peut même faire sortir le serpent de son trou"!

- Gotinên xwes mar ji qule dertxîne.
(Le serpent est un animal vénéré chez les Kurdes)

On peut relever aussi l'importance attachée aux sentiments:

Le cœur est un bijou de verre. S'il se casse, on ne peut pas le réparer.
- Dil sûseye ku biskê cebar nabe

Le monde est une fleur. Respire-la et donne la à tes amis.
- Dinya guleke, bêhn bike û bide hevalê xwe.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

La culture orale kurde est également riche de devinettes, jeux qui occupent les longues soireés d'hiver. Azad raconte ses souvenirs d'enfance.

> *"Quand on doit passer de longues soirées dans les pâturages, ou l'hiver, quelqu'un pose des devinettes, et on laisse chercher les enfants, les adultes aussi, un bon moment avant de donner la réponse. Ma grande sœur nous occupait ainsi durant les soirées."*

Celle-ci, par exemple, (une fille ne se rend pas au village accompagnée d'un inconnu). Qui est l'homme qui l'accompagne? Elle dit:

> *dîyawî xesîya dîyamine*
> *sa mère est la belle-mère de ma mère.*
> (Elle est donc avec son père)

Les contes, très variés, merveilleux ou satiriques, permettent d'oublier pour un moment les soucis de la vie et beaucoup sont remplis d'humour. Très souvent, ils mettent en scène les animaux présents au Kurdistan, dont le serpent, particulièrement considéré chez les Kurdes. Ces contes contiennent des leçons de morale. Ils valorisent la ruse, la bravoure, la générosité ou bien ils se moquent des hommes du pouvoir, des aghas, des mollahs (Bois, 1986).

Dans les *Contes du Kurdistan* recueillis par Peresh (1991) et publiés en français, on trouve par exemple ce serpent qui donne chaque jour une pièce d'or à un pauvre bûcheron dans la forêt. Lorsque le bûcheron se rend à La Mecque il se fait remplacer par son fils. Ce dernier tente de tuer le serpent pour prendre toutes les pièces d'or, mais l'animal n'est que blessé et c'est lui qui tue le jeune homme. A son retour, le paysan trouve le fils mort et un serpent à la queue coupée qui pleure sur ce désastre. Le bûcheron reconnaît le tort de son fils et propose de reprendre leur amitié passée, mais le serpent refuse:

> *"Tant que moi je verrai ma queue coupée et tant que toi tu te souviendras de ton fils, il ne pourra jamais y avoir de vraie amitié entre nous".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Et le récit se termine par:

> *"Souvenez-vous, avant de frapper, qu'il est des torts qu'on ne peut pardonner! "*

Plusieurs Kurdes qui n'étaient pas au courant de la publication de l'ouvrage cité ci-dessus connaissaient ce conte et l'avaient entendu raconter au Kurdistan.

Blau (1984) a choisi comme exemple de conte l'histoire du lion qui dévorait les moutons dans la région du Botan. L'émir promet une récompense à qui tuerait le lion. Un nomade (koçer) de la tribu des Garisi tue ce lion un peu par hasard, d'un seul coup de bâton. Croyant qu'il s'agit du chien de l'émir, il s'enfuit. Quand les choses s'éclaircissent, le nomade ne sait pas trop que demander en récompense. Il demande l'argent pour payer sa taxe annuelle à l'émir, et en est exempté pour toujours. Cela lui suffit. *(Sire, j'ai un fusil, j'ai des moutons, j'ai des provisions, je ne veux rien d'autre).* C'est l'émir qui lui impose pratiquement sa récompense. Et la leçon de l'histoire:

> "Cela prouve que le Kurde n'aime pas demander. Il ne se vante pas non plus de tout acte de courage qu'il pourrait accomplir. Pour les Kurdes, rien ne paraît impossible, tout est naturel". (p. 28-29)

Dans un tout autre genre, *Melayê Meshûr (*prononcer *Méchour)* est un héros populaire, objet de maints récits et pas seulement au Kurdistan. Personnage célèbre et légendaire autour duquel se sont construits quantité de récits cocasses ou moqueurs dont il est le héros. Chacune de ses histoires comprend un enseignement, son astuce remplace le savoir scientifique. Les voisins cherchent à le berner? il est plus habile qu'eux. Melayê Meshûr est connu avec les mêmes récits dans les milieux turcs sous le nom de *Nasrettin Hodja.* Dans les milieux iraniens, l'écrivain *Bîcan Esedîpûr* dans son livre intitulé *Molla Nesreddîn,* affirme que en Azerbaïdjan Melayê Meshûr correspond à *Mela Nesîruddînê Tûsî.* On dit qu'il a vécu aux environs du XII- XIIIème siècle. Les mots *Mela, Molla* et *Hodja,* ont d'ailleurs le même sens de personne érudite, savante. Voici un des récits sur Melayê Meshûr recueilli

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

auprès de Kurdes et figurant dans un album publié par Bozarslan (voir bibl.).

> Un jour, la femme de Melayê Meshûr veut faire la lessive. Elle envoie son mari emprunter une marmite à un voisin, pour faire bouillir l'eau. On la lui prête. Après un ou deux jours, Melayê Meshûr rapporte la marmite. Au fond se trouve une petite casserole.
> - Qu'est-ce-que c'est que cela? demande la femme du voisin?
> - Ta marmite a fait un petit, répond Melayê Meshûr.
> - Tu te moques de moi, tu sais bien que ce n'est pas possible.
> - Je t'assure, c'est bien un petit de ta marmite, ce n'est pas un autre.
> Etant donné que cela lui convient, la femme fait mine de croire à cette histoire absurde.
> - Ah! c'est bien, dit-elle toute contente.
> Un mois plus tard, Melayê Meshûr emprunte de nouveau la marmite. On la lui prête avec empressement. Mais cette fois, le temps passe et le voisin ne voit rien venir. Il se dit: - Que se passe-t-il? Je dois demander où est ma marmite. Et il envoie sa femme qui se rend chez Melayê Meshûr et lui demande où est sa marmite.
> - Ah! elle n'est plus là, elle est morte, répond Melayê Meshûr. Et il prononce la formule habituelle à l'annonce d'un décès.
> - Comment, elle est morte, c'est un objet, tu sais bien que ce n'est pas possible!
> - Je t'assure, elle est morte. Si ta marmite a été capable de faire un petit et de donner la vie, elle est aussi capable de mourir, lui répond Melayê Meshûr!

La poésie, les chants occupent une place essentielle dans la littérature orale. Chaliand (1980) dans l'introduction de son *Anthologie de la poésie populaire kurde* le souligne:

> "La poésie a toujours, à mes yeux, été investie d'une grande importance et tout particulièrement la poésie des commencements (...) Cosmogonie et épopées expriment

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> tout d'une société en ces moments d'aube historique où nommer les choses et les êtres et les exalter donne aux sociétés les valeurs à l'intérieur desquelles elles se définissent et se reconnaissent. A cet égard, la poésie populaire transmise oralement conserve l'écho de cette fraîcheur première et s'en tient à l'essentiel". (p.10)

A mainte occasion importante, heureuse ou douloureuse, le Kurde compose un poème. Pour dire sa souffrance lors d'un deuil et chanter les mérites du défunt, pour dire sa souffrance encore lorsqu'il ou elle ne rencontre pas de réponse à son amour. Pour dire sa joie, pour célébrer des amours heureuses. Pour chanter son attachement à la nature, etc.

Les Kurdes s'expriment ainsi sur les thèmes qui leur sont chers: la terre, la nature, leur sort tragique, l'importance des sentiments amoureux, de la fidélité. Et bien sûr, on rend hommage au courage des combattants, on relate les exploits guerriers.

J'avais cité parmi ces thèmes le sentiment national et le sentiment religieux, mais la remarque de certains Kurdes est à prendre en compte: selon eux, ces thèmes font partie plutôt de la littérature orale professionnelle et de la littérature écrite. *"Si on avait eu un sentiment national si développé dans la population, notre destin aurait peut-être été différent"* m'a dit l'un d'eux.

Les femmes sont très présentes dans la poésie kurde et souvent auteurs elles-mêmes. Chaliand (1980) dit ce qui lui paraît l'essentiel dans cette poésie:

> "Les traductions que l'on trouvera ici couvrent un large éventail de genres: poèmes épiques où les Kurdes, à mon avis, excellent à la fois par le sens descriptif, la force dramatique jointe à la rigueur verbale. Pas de longueurs, aucune redondance dans ces chants de guerre et de mort souvent créés et chantés par des femmes, mais un dépouillement tragique, un étonnant sens de la geste dans ce code strict du savoir vivre et du savoir mourir. Poèmes d'amour, très souvent oeuvres de femmes encore, qui réclament l'aimé et refusent le choix social imposé par

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

les traditions. (...) Le refus de soumission ne pouvant déboucher que sur le suicide ou la mort. L'humour, cependant, n'est pas absent de ces chansons allègres où l'on taquine le plaisir avant qu'il ne devienne grave. Ni la tendresse des berceuses; ni, par touches, ce sens aigu et comme allant de soi de la nature chez un peuple qui a non seulement vécu en symbiose avec ses montagnes mais leur doit d'avoir survécu jusqu'aujourd'hui." (préface, p.14-15)

De cet ouvrage de Chaliand qui malheureusement est épuisé, voici un poème dont l'auteur est une femme :

O CRUEL
O cruel, cruel, cruel,
Je suis un oiseau parmi les oiseaux noirs,
Je me suis perché sur les remparts de la malheureuse Diarbékir,
Mes ailes et mes plumes sont lasses,
Ma haute taille s'est voûtée,
Comment aurais-je la force de marcher demain ?
O cruel, cruel, cruel,
Ce matin, je n'ai pas eu la force d'avancer
Ni la force de fuir.
N'y a-t-il pas une âme charitable
Pour apporter, au soir, un mot de moi,
Au cavalier aux cheveux bouclés ?
Peut-être acceptera-t-il de m'enlever,
Oh! oui, qu'il me ravisse!
Ils sont nombreux ceux qui me désirent,
Les hommes qui sont venus demander ma main sont assis dans la maison de mon père.
Voyez comme ils sont nombreux.

O cruel, cruel, cruel,
Je suis un oiseau parmi les oiseaux rouges,
Je me suis perché sur les remparts de Diarbékir brûlée,
Ailes et plumes transies,
Et les os de mes ailes meurtris.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Demain, je n'aurai plus la force de m'envoler,
ni de marcher.
N'y a-t-il pas une âme charitable, pour apporter un mot
Au cavalier aux cheveux bouclés?
S'il veut m'enlever,
Qu'il m'enlève!
S'il ne le veut pas,
Nombreux sont ceux qui me désirent.
Les prétendants sont nombreux dans la maison de
mon père, qui demandent ma main.
Ils sont vingt-six! (p. 48)

Les chansons populaires sont composées sur les mêmes thèmes. Souvent les poésies sont chantées. Comme les berceuses ou les élégies composées et à chaque fois réinventées par les femmes. Blau (op.cit.) écrit à ce sujet:

> "Le Kurde chante toujours et partout et il danse souvent. Durant les fêtes familiales: les naissances, les circoncisions et surtout les mariages; lors des célébrations saisonnières: celles des pasteurs, lâchage des béliers, départs pour l'alpage, premiers agnelages; celles des cultivateurs, grande fête annuelle, Nuroj (note: Newroz) qui célèbre le renouveau de la nature au printemps... Toutes ces fêtes sont l'occasion de chansons et de danses (et d'agapes naturellement). (...) chansons devant le rouet, chansons de moissonneurs, épithalames qui accompagnent la jeune épousée dans sa nouvelle demeure, ou chansons funéraires qui accompagnent le défunt dans son "dernier voyage", berceuses, lori. Les chansons kurdes sont innombrables". (p.61)

Un des plus anciens exemples de chant populaire kurde a été transmis par le voyageur turc *Evliya Celebi* (prononcer *Tchelebi*) (1685) dans son *Seyahatname* (Grand livre des voyages). Il est rapporté par Martin Van Bruinessen (1988), dans la revue *Studia Kurdica*. Celebi avait noté une partie de cette chanson en kurde de Djezireh (cizrewî) qui était entonnée par les équipages des radeaux transportant la marchandise sur

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

les fleuves. On l'appelle le chant des bateliers. Il s'agit de la langue kurde du XVIIème siècle. Le voyageur l'ayant notée phonétiquement en caractères arabes, certains mots peuvent être un peu déformés. Ce qui est remarquable dans cet exemple, c'est qu'aujourd'hui encore, des Kurdes connaissent cette chanson du XVIIème siècle, sans l'avoir jamais vue écrite. La voici comme elle est retranscrite dans *Studia Kurdica* (1988):

Cûme Cizirê, kelek berdanê
Cûmê Xaburê, xîvet vedanê
Ayayaya ... oyoyo..
Eman murûwet 'ezîzim, bo çî kelendû?
(refrain)
Eman murûwet 'ezîzim, bo çî kelendû?
Sa murûwetî, sa murûwetî, biroyî, biroyî, biroyî,
... (premier vers répété)

Iro du roj e mekan dûr e, xûb xûb (bis)
Bejnîk zirav e, xal zahûr e, xûb xûb (bis)
(refrain)

îsev çî sev e, sevekî darî, xûb xûb
Cehfin te rês e, baran dibarê, xûb xûb
Ayayaya, oyoyo....
Eman murûwet 'ezîzim, bo çî kelendû?

Je donne ici la traduction des Kurdes et la version de Studia Kurdica entre ( ) quand elle est différente.

Je suis allé à Cizre, ils ont fait partir des radeaux
Je suis allé au Khabur, ils ont monté les tentes
ayaya...
Eh! mon aimé, (aie pitié) pourquoi ont-ils tout détruit?
(aie pitié de moi, ne sois pas si cruel, mon aimé, pourquoi m'as-tu fait cela?)

Voilà deux jours aujourd'hui que je suis parti de chez moi (qu'il est parti de la maison)
Il a une taille fine, et il a un grain de beauté.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Quelle nuit, cette nuit, quelle nuit obscure
Tes yeux sont noirs et la pluie tombe.
Eh! mon aimé, aie pitié, pourquoi ont-ils tout détruit?

L'amour et la nature sont présents dans presque toutes les chansons kurdes. Liés aux saisons. Ici, texte de Blau (1984):

> *Voici l'automne et je ne suis pas prête pour l'hiver.*
> *Les hauts sommets sont couverts de nuages*
> *Les basses plaines demandent à être arrosées par la pluie*
> *Que ne puis-je être la compagne de mon ami à la taille svelte*
> ....

Les jeunes hommes aussi s'expriment:

> *Ah! si je pouvais être le maître de cette maison, la maison de ma belle aux yeux noirs, aux boucles fines, la bonne ménagère!*
> *J'admire la grâce de ce vallon. Les peupliers et leurs rejets agitent leurs cimes, les troncs frémissent,*
> ...
> *(traduit par Roger Lescot)*

Semo (1991), dans son *Sivanê Kurd (Le berger kurde)* décrit aussi ces activités accompagnées de chansons. Des moments qu'on ne vit pratiquement plus au Kurdistan:

> "De temps à autre, les aide-bergers ramenaient leurs troupeaux plus près les uns des autres et jouaient avec entrain. Certains de ces jeux nous étaient familiers depuis l'enfance et d'autres, nous les inventions nous-mêmes. Ils consistaient surtout en danses et en chants. Par exemple, nous nous prenions les mains et nous nous mettions en rond; un des joueurs commençait le premier la chanson et les autres reprenaient en choeur une de nos mélodies préférées en marchant en rond".

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Il cite une chanson, dont voici un passage :

"Ei, ei, petit berger !
Doigts d'or.
De son chalumeau, il joue
Des airs qui ne sont pas ordinaires.
Ei, maman, le petit berger
Garde mal le troupeau
Ei, maman, le petit berger
Je l'aimerais volontiers
Donne-moi pour femme,
Maman, au petit berger,
Papa, au petit berger,
Je serai toujours heureuse
Avec lui
Je travaillerai chez vous
Pour la dot..." (p.81)

Au Kurdistan aujourd'hui encore, on peut entendre chanter les femmes dans les champs de coton, les bergers dans les pâturages, les hommes à leur travail. Parfois, au fond d'une boutique, tandis qu'on échange, traducteur à l'appui, des propos avec les Kurdes sur leur pays, l'interlocuteur se met à chanter en vous regardant de ses yeux rieurs. Une chanson lui est venue à l'esprit sur ce sujet et il répond de cette façon.

La littérature orale des professionnels

Elle a représenté la vie culturelle du peuple kurde pendant des siècles et a sa place encore aujourd'hui au Kurdistan. Mais les *çîrokbêj* (conteurs) et les *dengbêj* (chanteurs professionnels), ces bardes kurdes, se perdent peu à peu. Ils étaient formés dans des écoles dépendant de seigneurs féodaux et ces écoles ont pratiquement cessé d'exister. "Chaque fois que l'un d'eux meurt, il emporte avec lui une partie de l'héritage culturel des Kurdes", écrit Blau. Illettrés, ils ont une mémoire prodigieuse et peuvent captiver leur public en récitant ou en chantant (l'expression est souvent alternée) durant de longues heures des

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

récits en vers ou en prose. La mémoire de leurs oeuvres est encore vivante chez de nombreux Kurdes. Ainsi, le poème Kharabo, *(Kharabo, tu es vraiment méchant, tu ne te laisses pas toucher par mes paroles...).*

Les éditions Orfeus (Suède) ont publié en 1987 un très bel ouvrage de contes *(Cîrokên Kurdî)* recueillis par Roger Lescot. Le Kurde de la tribu des Hesanan qui a dicté ces récits a vécu près de Mardin. Le livre contient cinq contes, connus encore aujourd'hui dans les familles au Kurdistan. Mais pour combien de temps encore? Dans l'avant-propos, Lescot exprime le même souci que Blau:

> "Faute de chefs assez riches pour subvenir à leurs besoins, ou assez attachés au passé pour s'intéresser à eux, conteurs et chansonniers, çîrokbêj et dengbêj ne trouvent plus à s'employer dans la société actuelle. Les plus vieux disparaissent sans laisser de disciples; (...) chaque jour, un peu du répertoire légué par leurs devanciers s'efface de leur mémoire. Ils s'en iront à leur tour, emportant avec eux le dernier écho des gestes d'autrefois. Il était temps de fixer les vestiges d'une tradition qui cesse déjà de se transmettre". (p.5)

Il serait intéressant de comparer les thèmes des contes et des épopées kurdes avec d'autres récits orientaux, mais cela n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage. Ce qui est en tout cas particulier à ce peuple, c'est l'humour, la fierté, l'allégresse face au combat qui transparaissent dans les récits. Bouvier (1985) l'a souligné dans *L'Usage du Monde:*

> "...J'avais justement trouvé à la Bibliothèque un recueil de contes kurdes (recueilli par la mission Lescot dans la région de Diyarbakir) dont la fraîcheur me transportait: un moineau - kurde évidemment - réplique en gonflant ses plumes au grand Roi des Perses qui lui a manqué d'égards: "Je pisse sur la tombe de ton père;" des génies à oreilles d'âne, hauts comme une botte, sortent du sol en pleine nuit dans un grondement de tonnerre pour délivrer les plus étonnants messages. Et des combats

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

singuliers à faire pâlir Turpin et Lancelot! Chacun frappe à son tour, et le premier coup déchargé enterre jusqu'aux épaules l'adversaire qui se dégage, s'ébroue, et prend son élan pour rendre la pareille. Au cimeterre, à la massue, à l'épieu. Toute la contrée résonne; une main s'envole par-ci, un nez par-là, et le ressentiment - mais aussi le plaisir de se dépenser ainsi - grandissent en conséquence..." (p.163-164)

Sur la littérature orale des conteurs professionnels, je citerai encore des contes que Blau (1975) a recueillis au Kurdistan d'Irak. Enregistrés lors d'un séjour de l'auteur chez des Kurdes, ils ont été publiés en kurde et en français dans l'ouvrage *Le Kurde de Amâdiya et de Djabal Sindjar.*

Mam ê Alan

C'est l'œuvre la plus populaire de la littérature orale des Kurdes. Certains nomades sédentarisés la connaissent par coeur encore aujourd'hui. Cette épopée médiévale comptant près de 4000 vers existe en plusieurs versions. Elle a été recueillie et traduite dans les années trente par Lescot qui a combiné plusieurs variantes. Chaliand (....) a repris le texte de Lescot:
Voici le début de l'épopée:

La Cité d'Occident est immense et merveilleuse
Elle est sise sur sept montagnes
Elle compte trois cent soixante-six portes
De chaque porte dépendent trois cent soixante-six provinces
Chaque province comprend trois cent soixante-six cantons
Et tout le pays est tenu par Ali beg, Amar beg et Almas beg, les trois frères.
Ils possèdent des écuries pleines de juments du Nedjd, des trains de chameaux, des troupeaux de brebis. (p.79)
...

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Et la fin:

Un jour, un jardinier qui arrosait son jardin,

Trouva le meurtrier de Mam et de Zin, Bako le Mauvais, assoupi au pied d'un arbre,

Il pensa: "L'Emir ne l'a-t-il pas proscrit?

N'a-t-il pas promis de rassasier d'or et d'argent les yeux de qui le tuerait?"

Il saisit sa bêche et en asséna un coup sur le chef du misérable.

Lui fendant le crâne. Le sang coula. Le traître prit la fuite, cherchant à gagner son logis.

Le jardinier le poursuivit, jusqu'au cimetière.

Là, Bako passa entre la tombe de Zin et celle de Mamê Alân;

Une goutte de son sang tomba entre les deux mausolées.

On raconte qu'il en poussa un grand buisson, dont les racines déjoignirent les mains des amants

Le traître n'avait pas permis à ces infortunés de s'unir ici-bas, il les sépara jusque dans la tombe. (p.258)

....

Mamê Alan est une histoire d'amour et de guerre. Le héros est victime d'une trahison et meurt, sa bien aimée le suit dans la tombe. Cette épopée date probablement du XVème siècle. On dit quelquefois qu'il s'agit du "Roméo et Juliette" des Kurdes.

La littérature écrite

Si la culture orale l'emporte sur l'écrit, si de nombreux Kurdes ont publié en langues persane, arabe ou turque, les écrits en kurde sont néanmoins nombreux et très anciens. On y dénote fréquemment le sentiment national mêlé aux sentiments mystiques. Le roman, forme littéraire la moins fréquente, n'apparaît que depuis environ un siècle. Il faut préciser que les écrits n'étaient durant longtemps accessibles qu'à une élite lettrée. L'exil a permis à beaucoup de Kurdes de découvrir les oeuvres écrites de leurs poètes et écrivains.

Nikitine nous dit posséder un manuscrit du poète kurde *Ali Hariri*. C'est un *dîwan* (recueil de poèmes) qu'il fait dater du XIème siècle.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> "A partir de cette époque, et entre les XIIème et XVème siècles nous voyons se succéder une pléïade de poètes kurdes, cette floraison poétique coïncidant avec la période de l'épanouissement du féodalisme dont nous avons essayé de faire ressortir le rôle dans l'évolution de la nation kurde". (op.cit. p.281)

Melayê Djeziri (1407-1481) (en français Mala de Djezireh), l'auteur soufi le plus connu dans la société kurde, est admiré, vénéré. Tout en écrivant en kurde, il émaillait ses poèmes de mots en arabe, en persan et en turc, langues qu'il connaissait parfaitement. Le patriotisme est également présent dans ses écrits.

> *Je suis la rose de l'eden du Botan*
> *Je suis le flambeau du Kurdistan*
> *dans le domaine de l'éloquence je suis roi*
> *je chante l'amour*
> *le bénissant pour tous*
> *(...)*

Ses écrits étaient centrés sur l'amour mystique propre au soufisme kurde où l'amour de la femme est l'expression de l'amour divin. Son oeuvre est sans cesse rééditée et traduite en arabe, certains titres en français. Par exemple, dans les vers ci-dessous, il célèbre son existence totalement vouée à l'amour mystique, ce dont il est fier.

> *Minet ji xwedayi ku bi ebdê xwe melayî*
> *Iksîrê xemê îsqê ne bi dinar û derem da*

> Merci à Dieu qui a fait de son esclave Melê
> celui qui n'a pas sacrifié l'elixir de la souffrance d'amour
> à l'or et à l'argent

Mem û Zin

L'œuvre de la littérature kurde la plus connue autant des Kurdes que des étrangers est certainement la version littéraire de *Mam é Alan,* (présenté ci-dessus): écrite au XVIIème siècle

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

par le poète *Ahmedê Xanê* (1651-1706) qui a mis en vers classiques Mamê Alan en écrivant son célèbre *Mem û Zîn*. Il ajoute un sens patriotique et national au poème. En Turquie, cet ouvrage a circulé clandestinement et des familles en possédaient un exemplaire soigneusement caché. Actuellement, de nombreux Kurdes possèdent une édition de *Mem û Zîn* bilingue en turc-kurde, traduite du kurde par M.Emin Bozarslan.

Voici un extrait de Mem û Zin tiré de l'anthologie de Blau (1984). Le poète déplore l'utilisation des Kurdes par les occupants, et fait appel à un réveil national et à une union des Kurdes:

Réfléchis! du pays des Arabes à celui des Géorgiens
Les Kurdes se dressent comme des citadelles.

Ces Roums 1) et ces Persans s'en font des remparts
Les Kurdes les entourent des quatre côtés

Les deux camps ont fait du peuple kurde
Une cible pour la flèche du destin
....
Générosité, magnanimité, noblesse
Autorité, ardeur, courage,

Tout cela est la marque du peuple des Kurdes,
Ils s'appuient sur l'épée et sur la puissance du droit.

Autant ils tiennent au courage
Autant ils détestent les faveurs.
Leur fierté et leur noblesse

C'est pourquoi ils sont toujours divisés
Toujours en révolte, toujours en désaccord.

Si l'entente existait entre nous
Tous, nous nous soumettrions les uns aux autres.

Alors Roums [1], *Arabes, Persans, tous*
Nous serviraient comme des valets.
....

[1] Les "roums" : c'est ainsi qu'on appelait les Turcs.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Ahmedê Xanê (1650-1706) est né dans la région de *Hakkiari (Hakkari)*, fils d'une famille érudite. Après ses études, Ahmede Xanê a vécu à Djezireh (Cizre) où il a terminé l'épopée de Mem û Zîn. On appelait sa région natale "le plateau des poètes". Il est décédé à Bayazid (Dogubayazit). Si Ahmedê Xanê est connu surtout comme poète nationaliste, il était également un poète soufi. Nikitine nous dit de lui :

> "Il semble que Ahmedê Xanê prit délibérément pour son modèle Djelâl ed-Dîne Roumi, ce grand lyrique persan, dont l'oeuvre s'enracine, sans aucun doute, profondément dans le lyrisme populaire de l'Asie Mineure et s'alimente ainsi aux mêmes sources que celles qui donnèrent naissance aux meilleures manifestations du folklore lyrique kurde. Nous possédons des fragments de certaines oeuvres théoriques d'Ahmedê Xanê concernant notamment l'art poétique et, en particulier, le premier et unique dictionnaire des rimes et de la métrique de la poésie kurde.
> Son travail continuel sur la langue, sa vaste érudition, son incontestable culture poétique, ainsi que le caractère très intime et cordial de ses créations qui associaient étroitement la langue et les images de ses oeuvres aux modes d'expression populaires, c'est à tous ces traits qu'Ahmed Xanê doit d'avoir mérité la renommée du poète kurde le plus aimé..." (p.282)

Autre poète philosophe populaire du XVIème siècle, *Faqih Teyran*, ou *Faqiyê Teyran*. Ses poèmes sont entrés dans le folklore kurde. Son nom était en réalité Mehmed Feqi. "Teyran" est un surnom qu'il doit à sa réputation de connaître le langage des oiseaux. (en kurde *teyr* signifie oiseau). Il écrivait sous le pseudonyme de Min-Mihê. Son oeuvre comprend d'une part des poèmes très variés, proches du langage populaire, d'autre part des contes et des épopées nationales.

Un autre poète célèbre de cette époque est *Ali Tarmuqi* (1590-1653). Il faisait déjà partie de ceux qui disent leur attachement à la langue kurde, non officielle sous les empires

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

occupants, et qui luttent pour sa défense. Comme en témoigne ce poème, tiré de l'anthologie de Blau (1984):

LA CHANSON DE MA TERRE

Elles sont longues les routes des siècles
Elle est sans fin la vie des peuples.
J'ai trouvé des vestiges miraculeux
De ta langue si belle ô mon peuple,
En contemplant le bleu
De tes eaux et de ton ciel pur.

Tant d'orages tant de cris,
Tant de mots inconnus à nos oreilles.
La nuit était longue et l'horizon gris
Mais comme il est merveilleux le réveil

Souffle dans cette flûte
De ses rythmes doux tombent des perles
Plus belles que celles qui dorment dans la nuit des mers.
Sur les plateaux de cette terre
Mot kurde! toi seul n'est pas éphémère. (p.113)

Au XIXème siècle, on peut citer les poètes *Ahmad Bek Komasi* (1795-1876) qui a composé une élégie célèbre en kurde gorani. *Haji Qadir Koyi* (1817-1897), est un poète qualifié de révolutionnaire. Son oeuvre principale s'intitule *"Le livre de mon peuple"*. Son premier diwan vit le jour à Bagdad en 1925 et ses oeuvres ont été détruites par les Turcs

Les auteurs kurdes du XXème siècle

Après le partage du Kurdistan entre quatre Etats, la littérature écrite s'est développée de façon très inégale. Le roman n'est pas la forme littéraire qui convient le mieux aux Kurdes. Ceux-ci restent surtout des poètes.

Au Kurdistan d'Irak et d'Iran, les possibilités ont été meilleures pour la création poétique kurde. Un grand nombre d'auteurs ont vu leurs oeuvres publiées à Bagdad, où la liberté

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

a été la plus grande du point de vue culturel, et aussi à Téhéran. Je citerai des exemples parmi ceux qui ont été traduits en français:

Huseyn Arif (1926-) né à Sulaimaniya, est un des rares nouvellistes kurdes. Il a été rédacteur en chef de divers magazines littéraires et il est membre fondateur de l'*Union des Ecrivains kurdes d'Irak.*

Au Kurdistan d'Iran, signalons le poète *Hajar* (1921 - 1992), connu comme le chantre de la République de Mahabad en 1946. Hajar signifie le misérable, son vrai nom est *Abdul Rahman Charafkandi.* L'auteur Peresh, qui fut à ses côtés dans les années soixante, rappelle son sens de l'humour qui ne le quittait pas, même dans les pires moments de la guerre. Hejar était le frère de Charafkandi successeur de Ghassemlou et assassiné par les services iraniens.

Hêmin, (le pacifique) (1920-1985) de son vrai nom Muhammad Amin Chaykh ul-Islam, a publié plusieurs recueils de poésie. Il vient de Mahabad. Comme Hajar, il a été poète officiel de la République de Mahabad.

Goran (1904-1962) est qualifiépar certains de plus grand poète kurde moderne. Sa poésie est proche de la poésie orale kurde par le rythme syllabique. Célébrant la liberté, il a passé de fréquents séjours en prison à cause de ses écrits.

C'est en Turquie que le plus grand nombre d'ouvrages ont été détruits et que l'expression culturelle a été la plus muselée. Les écrivains et poètes kurdes ont écrit soit dans la clandestinité ou à l'étranger, soit en turc, comme *Yachar Kemal,* par exemple, dont les romans très connus ont été traduits dans plusieurs langues. Cet auteur a su admirablement décrire la vie des tribus, les déplacements des troupeaux, la répression des aghas, les paysans dans les plaines, la cueillette du coton... Les Kurdes, eux, déplorent qu'à aucun endroit il n'est spécifié que ces récits concernent les Kurdes. C'est là une condition absolue pour qui veut être édité librement en Turquie.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Celadet Bedir Khan et *Kamuran Ali Bedir Khan* sont les descendants du prince Bedir Khan, auteur de la célèbre révolte kurde du XIXème siècle. Ils ont surtout contribué à la renaissance du kurde septentrional (voir chapitre sur la langue kurde). Ils fondèrent la revue kurde Hawar, qui permit de répandre l'alphabet kurde en caractères latins.

Celadet Bedir Khan (1893-1951) a transmis une célèbre légende du folklore kurde. Elle raconte les amours malheureuses de Khadjê et de Siyaband. Pour un cerf blessé, la jeune fille perd son bien aimé qui tombe dans un rocher. Selon les versions, elle l'y suivra, ou restera inconsolable. Kamuran A. Bedir Khan (1895-1978), lui, a publié des poésies en kurde et en français. Il a enseigné la langue et la littérature kurdes à l'Institut National des Langues et Civilisations orientales à Paris.

Cigerxwîn (1903-1984) est né au sud de la Turquie actuelle. Célèbre poète inspiré par Melayê Djezireh, il a aussi écrit des textes empreints de sentiment national. Issu d'une famille très pauvre, il put satisfaire sa soif d'apprendre en suivant une école religieuse et devint molla. Bouleversé face au massacre des Kurdes, lors de la révolte du Cheikh Saïd en 1925, Cigerxwin commença à écrire des poèmes. Il fut responsable de la revue Hawar durant plusieurs années. Auteur de huit recueils de poèmes, sans compter ceux qui lui ont été enlevés en prison, Cigerxwin a écrit des textes où il exprimait un désir intense de liberté pour son peuple. Voici un extrait de "Nous et les loups":

....
Vertes campagnes pour les hommes; mais à nous, rochers et déserts!
Vos ennemis sont les fils de Fendo, nos ennemis sont les fils des Mongols!

Notre désir, c'est le Kurdistan, votre désir, ce sont les moutons!
Mais chez vous comme chez nous, chacun dit: Pour moi seul!

Donnons-nous la main, contre l'ennemi unissons-nous.
Ils ne nous feront plus violence, cet ennemi et ce chien

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Bêtes et hommes, frères et compagnons d'infortune,
Nous et vous, sommes restés miséreux, parce que sans oncle ni tante.

Kurdes et loups, toujours à errer, sommes devenus brigands et voleurs.
Nous sommes malheureux: c'est grande honte à Ahriman et à Ormuz.

Loups malheureux, au cou penché, au coeur meurtri,
Kurdes impuissants, tous nous resterons des coeurs meurtris.

Deux Kurdes de milieux et de destins très différents ont contribué à faire connaître le sort du peuple kurde et ont révélé tous les deux la vie quotidienne au Kurdistan par un récit autobiographique: *Ereb Semo* et *Nourredine Zaza.*

Semo (1898-1979) est un Kurde né dans une famille misérable au nord du Kurdistan, près du Caucase. Il travaille comme berger au service de riches nomades. Puis il est scolarisé grâce à une institutrice russe qui prend conscience de son intelligence. Connaissant, outre le kurde et le russe, l'arménien et le turc, il fonctionne comme interprète pour les troupes russes dans les années précédant la révolution. Plus tard il devient professeur de langue kurde puis docteur à la Faculté d'Histoire et de linguistique de Leningrad.

Le roman de Semo *Le berger kurde (Sîvanê Kurd)* a été publié en 1935. Deux personnes ont contribué à faire connaître ce très beau texte: Basile Nikitine en fit la traduction française et Noureddine Zaza fit publier à Beyrouth le texte en kurde, préfacé par le père Thomas Bois.

Le Berger kurde, dont je cite des passages dans cet ouvrage, nous emmène dans la vie des Kurdes nomades, des bergers opprimés par des chefs féodaux sans pitié. Comme dans tant de récits poétiques kurdes, la nature apparaît comme l'amie qui console des souffrances de la vie quotidienne. A la fin de l'ouvrage, on sent l'influence de l'idéologie marxiste à laquelle a adhéré le jeune Kurde.

Semo a aussi fait connaître l'épopée *Dimdim*, publiée à Erivan en 1966, puis à Stockholm en 1983. C'est l'histoire de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

la résistance héroïque des Kurdes dans la forteresse du même nom. On l'appelle aussi l'épopée du Khan-au-bras-d'or. Elle a été célébrée par divers poètes et écrivains. La version de Semo est romancée.

Zaza est né à Maden au Kurdistan de Turquie, six ans avant l'avènement de Mustafa Kemal Atatürk. Il est décédé en 1988 en Suisse où il s'était réfugié après une vie de résistance. Son roman autobiographique, *Ma Vie de Kurde ou le cri du peuple kurde* (1982) a été réédité en 1993. C'est une oeuvre qui nous plonge dans la société kurde, dans un Kurdistan en plein bouleversement et dans la terreur des débuts du régime kémaliste, puis sous le régime syrien qui lui aussi veut museler les Kurdes. Noureddine Zaza raconte sa vie avant l'exil. Il nous fait découvrir une enfance passée dans des jardins splendides, nourrie de l'abondance des dons de la nature et des solides liens familiaux.

En Suisse, Noureddine Zaza, parfois en pleine conversation, se mettait à dire des poèmes. Et alors ses pensées, on le sentait à ses yeux pétillants, s'en allaient là-bas.

Enfin, le poète et écrivain contemporain le plus vénéré du Kurdistan turc est certainement *Musa Anter, l'oncle Musa,* assassiné le 20 septembre 1992 à Diyarbakir par les services secrets turcs. Il était considéré par ses compatriotes comme un militant courageux et les journaux kurdes lui ont consacré plusieurs articles. Musa Anter est né dans un petit village près de Nusaybin, en 1920. Ecrivain et journaliste, il a été à diverses reprises détenu et condamné, passant 7 ans en prison pour la publication d'articles et à cause de ses écrits, souvent auto-biographiques. Il est également l'auteur d'un dictionnaire kurde-turc.

A peine sorti de prison, Musa Anter se remettait à écrire et était de nouveau arrêté. Son oeuvre la plus célèbre est une pièce de théâtre, *Birîna Res, La blessure noire*. Cette pièce, écrite en prison, est très connue des Kurdes en Turquie. Elle met en scène un Kurde qui parvient à devenir médecin. Mais ses compatriotes n'arrivent pas à croire que l'un des leurs puisse être un "vrai docteur"...

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans toutes ses pièces, dans tous ses écrits, Musa Anter a dit le sort des Kurdes de Turquie. Il a cherché à donner aux jeunes de son pays le sens des valeurs propres à leur culture. On lui demanda d'où il tenait son savoir. Il répondit :

> *"Je l'ai reçu de ma mère qui ne savait ni lire ni écrire. Elle avait la science de la terre, elle prenait les mesures avec ses mains et savait l'heure à l'aide de son ombre".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 6

OCCUPATIONS AU FIL DES SIÈCLES

Une constante dans l'histoire du peuple kurde est d'avoir vu sans cesse son territoire occupé par diverses puissances. Il reste de l'occupation romaine au Kurdistan avant notre ère des traces de postes avancés et de forteresses à divers endroits. Les dynasties kurdes côtoyèrent les dynasties arméniennes, (les *Haïkan*, les *Arsacides* par exemple), tantôt dominantes, tantôt vassales des Perses sassanides, des empereurs de Rome ou de Byzance.

La première dynastie kurde indépendante fut celle des *Mervânides* (de 990 à 1096). Ses possessions s'étendaient sur le pays de *Diarbekir*, sur certaines villes d'Arménie, ainsi que pendant quelque temps sur *Urfa*. *Saladin le Grand*, un Kurde de la dynastie des *Ayoubides*, règna au IIème siècle sur une grande partie du monde musulman. Le célèbre Saladin (1169-1250) n'utilisa jamais son pouvoir pour une revendication nationale. Il reprit Jérusalem aux Chrétiens, se faisant remarquer par ses propositions de négociations, qui évitèrent un massacre.

Dès le IIème siècle arrivèrent les Turcs *Seldjoukides*, conquérants orientaux. Ils trouvèrent une civilisation en plein épanouissement et l'influence culturelle fut réciproque. Les Seldjouks sont à l'origine de l'expansion turque dans la Turquie de l'ouest d'aujourd'hui et perdirent leur puissance avec l'arrivée des *Mongols* au XIIIème siècle.

Les Kurdes opposèrent une résistance farouche aux Arabes qui furent cependant considérés, au début, comme libérateurs, malgré leur rôle d'occupants. Ils possédaient un mode de pro-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

duction plus avancé, ils marquaient la fin du joug des empires esclavagistes, avec le début du féodalisme.
Les Arabes s'imposèrent et organisèrent des émirats arabes ou kurdes qui demeuraient sous leur contrôle. L'islam gagna peu à peu du terrain, d'autant plus qu'il fallait adopter cette religion pour devenir bey ou émir. Une certaine autonomie était ainsi conservée, au prix de l'abandon de sa propre religion.

Comme les Seldjouks, les Kurdes durent lutter contre les Turcs Mongols. Vers 1400 le célèbre *Tamerlan (Timour Leng)* dirigeait des attaques avec des troupes de cavaliers, guerriers nomades, qui pillaient et qui ont détruit de nombreux monuments et réalisations architecturales lors de leurs conquêtes. Les Kurdes se retirèrent dans leurs montagnes. En combattant les Arabes, les Turcs se rendirent compte eux aussi de la nécessité d'être musulman pour s'imposer et adoptèrent l'islam.

Au début du XIème siècle, le mot Kurdistan apparaît dans l'historiographie orientale sous la plume de Matthieu d'Edesse, chroniqueur arménien. Au XIIème siècle, Sandjar, dernier grand Seldjoukide, créa une province administrative nommée *Kordestan.*

Au XVème siècle arrivent au pouvoir les Turcs Ottomans, issus d'une dynastie du même nom et appelés aussi Osmanlis, du nom de leur premier Sultan, Osman. Ils vont créer l'empire que l'on sait, un des plus étendus de l'histoire et qui durera cinq siècles.

Une guerre interminable opposa les deux puissances, ottomane et perse. En 1539, les troupes ottomanes gagnent la célèbre bataille de *Tchaldyran (Caldiran)* en partie grâce au soutien de chefs kurdes sunnites alliés aux Ottomans également sunnites. La frontière entre la Perse et la Turquie oscilla au gré des batailles jusqu'au traité de *Kasr î Sîrîn* en 1639. Cette date marque la première division du territoire kurde. Un pacte kurdo-ottoman accorda alors le statut d'indépendance aux princes kurdes, qui en échange, étaient tenus de ne pas se soulever contre la Sublime Porte. Ce fut l'âge d'or de la féodalité kurde qui a donné à l'histoire ses meilleurs poètes et écrivains. La revendication nationale n'était toujours pas une de leurs priorités et les Kurdes restèrent répartis entre différentes principautés.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 7

LES RÉVOLTES AU XIXe SIÈCLE

La situation commence à changer au XIXème siècle quand le déclin de la féodalité kurde s'accentue. De son côté, l'empire ottoman perd peu à peu sa puissance et se voit menacé. Il recrute alors des "troupes fraîches" dans le Kurdistan et se met à empiéter sur les privilèges des féodaux kurdes. L'hostilité des Kurdes à l'égard des Ottomans va grandissant. Plusieurs insurrections éclatent: les chefs kurdes refusent de payer un tribut à la Porte, de fournir des soldats.

Parmi la cinquantaine de révoltes répertoriées, citons tout d'abord celle des *Baban*, au début du XIXème siècle, au Kurdistan méridional (annexé par Soliman le Magnifique au XVIème siècle). Les princes de cette tribu guerrière avaient acquis une grande puissance et ont édifié la ville de Suleymanieh. Après trois ans de révoltes, les Baban furent écrasés.

La révolte de *Mîr Mohammed*, (1833-1837) fut d'une toute autre ampleur. Descendant de Saladin, le prince Mohammed voulut créer un Kurdistan indépendant. Après plusieurs combats, il établit son autorité dans tout le Kurdistan méridional. Puis il s'attaqua au Kurdistan iranien, où la population l'accueillit en libérateur. Les Ottomans appelèrent alors à la réconciliation au nom de la fraternité entre musulmans et le mîr fut abandonné par les siens. Il dut se rendre, fut envoyé à Istanbul, puis assassiné six mois plus tard sur le chemin du retour. "Les armées du sultan pillaient et mettaient à feu et à sang tout le Kurdistan" écrit Kendal sur cette période.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Enfin, on ne peut parler des révoltes kurdes de ce XIXème siècle mouvementé sans citer celle de *Bedir Xan* (ou *Khan*, prononcer *Rhan'*). Défini comme un homme noble et généreux, les Kurdes sont fiers de la façon dont il tint tête aux troupes ottomanes. Emir du Botan, Bedir Khan était le descendant d'une ancienne et puissante famille de Djezireh. Il était respecté de ce fait à la fois des mollah et de la population. Kutschera écrit que sous Bedir Khan, le banditisme avait disparu et il cite un agent consulaire français qui ayant traversé le Botan en 1845 compare le royaume de Bedir Khan aux régions contrôlées par les Turcs :

> "Après un trajet de 50 lieues environ, en descendant le Tigre à partir de Diarbekir, l'on est frappé tout à coup du contraste qu'offre le pays. La culture est plus soignée, les villages, mieux construits, paraissent jouir de plus d'aisance. C'est le territoire de Bedir Khan. Celui-ci paye 250.000 piastres de tribut à la Porte. Son pays est bien gouverné. C'est un prince sévère mais équitable. Aussi règne-t-il sur son territoire une sécurité parfaite et une apparence de bien-être que l'on chercherait vainement dans les provinces voisines soumises à l'autorité turque." (p.15)

Dès 1829 environ, Bedir Khan s'oppose au gouvernement ottoman et refuse de fournir les contingents de soldats. Il parle aux autres princes kurdes de la perspective de gagner l'indépendance du Kurdistan. On assiste alors à un soulèvement quasi général. En 1846, Bedir Khan frappe sa monnaie et son pouvoir est étendu "de la frontière persane, à l'est, jusqu'à l'intérieur de la Mésopotamie à l'ouest, et des portes de Diarbekir à celles de Mossoul" (Kutschera, op.cit.).

Encore une fois, ce sont les divisions et les trahisons internes qui firent échouer la cause kurde. Le neveu de Bedir Khan, Yezdan Sher, se retourna contre son oncle et permit aux Ottomans d'entrer à Djezireh. Le prince Bedir Khan dut finalement capituler. Après sa chute, le pays sombra peu à peu dans le chaos, comme dans chaque région après les défaites des chefs kurdes. "A l'ordre intérieur absolu qu'avait connu le

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Kurdistan sous Bedir Khan succède une période de désordre et d'anarchie" écrit Kutschera. Ces régions, centres prospères d'épanouissement de la culture, furent réduites peu à peu à ce qu'elles sont aujourd'hui: un pays sous-développé.

Après avoir écrasé un à un les princes kurdes, les Ottomans eurent à faire aux *cheikh*, chefs religieux, qui se substituèrent aux princes kurdes. Alliant le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, ils dirigèrent plusieurs révoltes, qui toutes se soldèrent par des défaites.

Face à ces révoltes, les Ottomans adoptent alors une nouvelle stratégie. Ils cherchent à s'allier les Kurdes en les faisant bénéficier de postes à responsabilités auprès du sultan. Par exemple, le cheikh Abdulkadir devient président du Sénat ottoman, puis du Conseil d'Etat.

Deux écoles tribales furent créées, d'où sortirent des fidèles inconditionnels du sultan ottoman, ignorant leur origine et chez lesquels on a flatté le goût du pouvoir. Le sultan *Abdulhamid* recrutait des jeunes dans l'empire et créa la cavalerie des *Hamidieh*. On prenait soin de leur faire oublier leur identité. Choyés, bien rétribués, ces régiments devinrent de redoutables guerriers. Les cavaliers des Hamidieh, après leurs stages militaires, ne se reconnaissaient que comme sujets du sultan, leur "bienfaiteur". Ce sont eux qui, sous le commandement d'officiers turcs, participèrent à la répression du mouvement arménien en 1894-1896. Ils seront ensuite utilisés contre les Kurdes de Dersim et ceux du Kurdistan méridional, puis encore contre les Arméniens.

Les Kurdes associent le nom de Abdulhamid, surnommé le Sultan rouge, à une image de cruauté et de ruse. Ils parlent de cette période comme d'une page particulièrement sombre de leur histoire. Mais malgré cette situation de guerre et la détérioration de la situation, on parlait néanmoins bel et bien encore du *Kurdistan* à cette époque. Binder écrit:

> "Tout le territoire, jusqu'à la frontière, borné au Nord, à l'Ouest et au Sud par les vilayets d'Erzurum, de Sivas et d'Haleb, est composé de ces peuplades hétérogènes; il portait autrefois le nom d'Arménie, et les Turcs le nomment maintenant Kurdistan." (op.cit. p.152)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

DEUXIÈME PARTIE

L'ORIGINE DU DÉNI CULTUREL EN TURQUIE

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 8

L'ENTRÉE DANS LE XXe SIÈCLE

Dans les événements et les bouleversements qui ont marqué ce début de siècle au Moyen Orient, au milieu de l'effondrement de l'empire ottoman, les Kurdes n'étaient pas préparés politiquement à faire face à ce tournant historique ni à faire valoir leurs droits.

Au sein de l'empire ottoman, une tendance à la "modernisation" inspirée de l'Occident s'était manifestée dès la première moitié du XIXème siècle : les dirigeants ottomans se rapprochèrent de l'Europe pour éviter une lente désintégration de l'empire. Cela donna lieu à des réformes militaires, avec l'aide de conseillers français et prussiens.

Pour former les futurs hauts fonctionnaires, des réformes éducatives avaient abouti à la création d'écoles françaises ou américaines, écoles militaires, de sciences politiques ou de médecine. Des réformes juridiques commencèrent à s'imposer, tout en maintenant la juridiction pénale canonique. Cette tentative d'ouverture des monarques ottomans déboucha sur un changement non prévu : une élite de fonctionnaires réformateurs, formés à l'occidentale, cherchent à "dynamiser" l'islam. Des changements importants ont lieu alors dans les milieux politiques en Turquie. Nationalistes turcs et kurdes militent ensemble dans le "*Comité Union et Progrès*". Les idées européennes marquent les intellectuels kurdes qui sont souvent les fils des princes déchus. Le premier journal kurde se nomme *Kurdistan* et voit le jour en 1898. Fondé par Midhat Bedir Khan (fils du prince Bedir Khan) il est bilingue, kurde-turc.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les premières organisations politiques kurdes datent de 1908. C'est *l'Association pour le développement et le progrès du Kurdistan*, et *l'Association pour la propagation de l'éducation parmi les Kurdes*. Toutes les associations et activités correspondantes furent vite réprimées par le mouvement *Jeune Turc*, expression du nationalisme turc naissant.

En 1908, Les Jeunes Turcs mettent fin au règne solitaire du Sultan. La tendance centralisatrice et militariste de leur mouvement l'emporte sur celle qui privilégiait la représentativité des diverses ethnies. La stratégie politique devient turquisante.

Juste avant la première Guerre mondiale, en 1915, lorsque les Turcs perpétrèrent le génocide des Arméniens, certains chefs kurdes participèrent avec leurs troupes. Le sultan appelait à la guerre sainte contre les non-musulmans et l'histoire nous révèle à quel point la religion - c'est vrai aussi pour d'autres peuples - a servi de mobilisation dans les conflits avec ou contre les puissances voisines. Le but des Turcs ottomans était de réaliser le vieux rêve pan-touranien, avec une nation qui s'étendrait de l'Asie à l'Europe. Pour cela, il fallait éliminer les éléments non-turcs qui encombraient le territoire et d'abord les Arméniens. Après ce génocide, à leur tour plus de 700 000 Kurdes furent déportés et beaucoup périrent. De nombreux Kurdes sont amers en commentant cette période. L'un d'eux, de Varto (région de l'Arménie), commente :

> *"Entre Kurdes et Arméniens, dans le peuple, nous nous entendons bien. Ce sont les Kurdes rêvant d'avoir des privilèges qui se sont mis du côté du pouvoir turc, comme ceux qui mettaient en priorité la défense de l'islam. Chez nous, beaucoup de familles ont caché des enfants arméniens, pour les sauver du massacre. Les grands-parents nous racontent ces histoires"*.

Le partage du Kurdistan

La Grande-Bretagne et la France avaient comme principale préoccupation le partage des dépouilles de l'Empire ottoman. L'accord signé en mai 1916 par un Britannique et un Français

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

(accord de *Sykes-Picot*) prévoyait le partage des provinces arabes de l'Empire ottoman. Il sera rendu caduc après la Révolution d'Octobre. En décembre 1918, la France cède Mossoul à l'Angleterre qui prévoit déjà de partager le Kurdistan ottoman en laissant une partie sur le futur territoire irakien pour honorer, au moins en partie, les promesses faites aux Arabes. Ce n'est donc pas le sort du peuple kurde qui préoccupe ici. Le projet de créer un Kurdistan vise surtout à placer un territoire autonome entre l'Arménie et Mossoul afin d'éviter une avancée des Ottomans. Ainsi, les puissances ont d'abord défini le territoire d'un éventuel futur Kurdistan (fort réduit) et ont ensuite invité les intéressés à se manifester. (Yérasimos, 1991). Finalement le *traité de Sèvres* fut signé le 11 août 1920. Il prévoyait une Arménie et un Kurdistan indépendants. L'article 64 dit en effet:

> "Si dans un délai d'un an à dater de la mise en vigueur du présent traité, la population kurde, dans les régions visées à l'article 62, s'adresse au Conseil de la Société des Nations en démontrant qu'une majorité de la population dans ces régions désire être indépendante de la Turquie, et si le Conseil estime alors que cette population est capable de cette indépendance et s'il recommnande de la lui accorder, la Turquie s'engage, dès à présent, à se conformer à cette recommandation et à renoncer à tous droits et titres sur ces régions. (...) "

Pour les Kurdes, c'était la première reconnaissance de leur existence par la communauté internationale. Mais les Etats occidentaux mirent peu d'empressement à faire respecter ce traité et les chefs kurdes ne demandèrent pas son application, se laissant abuser par Mustafa Kemal, futur président de la République de Turquie. Ils accordèrent leur aide à ce dernier en 1919, en échange de la promesse d'une reconnaissance de leurs droits nationaux. Kendal rapporte les propos du cheikh Abdulkadir, président du Conseil d'Etat Ottoman:

> "Dans ce moment de malheur pour les Turcs, leur asséner un coup mortel en nous désolidarisant d'eux serait indigne de l'honneur kurde. (...) les Turcs ont agréé notre

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> désir de créer un Kurdistan autonome inféodé au sultan ottoman. Vous savez aussi que, si les Turcs venaient à ne plus honorer leur promesse, la nation kurde est capable d'obtenir ses droits par la force." (p.63)

Mustafa Kemal utilisa l'argument de la religion pour influençer les Kurdes. Bien qu'il veuille se débarrasser du Sultan il les engagea à lutter pour la cause de l'Islam et pour le Sultan-calife. Quelques années plus tard, ce remarquable démagogue les accusera de se révolter "pour des raisons religieuses". Les puissances occidentales furent repoussées par les troupes turques. Et bien entendu Mustafa Kemal ne tint pas ses promesses envers les Kurdes.

C'est lors de la signature du *traité de Lausanne* que le sort des Kurdes a basculé. La conférence de Lausanne de 1922-1923 se tint entre la Turquie d'une part, l'Angleterre, la France, l'Italie, les Serbo-croates, le Japon d'autre part. Les Kurdes étaient absents, et si on parla beaucoup d'eux, c'était pour régler le partage de leur territoire ... et son pétrole. Vanly (1970) qui se penche plus particulièrement sur le sort du Kurdistan d'Irak et du vilayet de Mossoul convoité également par la Turquie, cite plusieurs déclarations des Britanniques ou des Turcs qui sont des modèles d'hypocrisie.

Les grands perdants de ce traité furent donc, avec les Grecs, les Kurdes et les Arméniens. Les Kurdes ne sont même pas mentionnés, tandis que la question arménienne resta "non résolue" et le génocide non reconnu. (Gaspard, 1984). Lorsque quelqu'un s'inquiéta du sort des Kurdes, le délégué Ismet Inönü répondit que "les Kurdes ne sont pas une minorité, ils sont un peuple au même titre que les Turcs et ils gouverneront ensemble, comme des frères." Les autres délégués n'étaient pas dupes, mais les enjeux étaient trop importants pour que l'on s'arrêtât sur le sort des absents. Désormais, les Kurdes n'ont plus d'existence officielle et leur pays va se trouver morcelé entre quatre Etats. Puisque cet ouvrage concerne la partie du Kurdistan restant sous domination turque, situons brièvement le sort des Kurdes dans les autres régions:

L'Iran a conservé la partie du Kurdistan qu'il dominait déjà. La République de Mahabad, en 1946, dura tant que l'URSS

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

accorda son soutien, c'est à dire moins d'une année. Puis la répression contre la population reprit. Bien que les Kurdes soient plus proches culturellement des Perses que des Turcs ou des Arabes, et bien que leur identité ne soit pas niée de façon radicale dans ce pays, leurs droits n'y sont pas respectés. Plusieurs années de résistance ont été dirigées par Ghassemlou, le chef du Parti démocratique du Kurdistan d'Iran (PDKI) assassiné en 1988 à Vienne par les services iraniens. Actuellement, selon les sources du PDKI, la résistance des Kurdes d'Iran continue et l'armée iranienne poursuit les bombardements sur les villages.

En Syrie, les déportations des Kurdes dans le désert, alors qu'on plaçait des population arabes près des frontières avec la Turquie et l'Irak (la "ceinture arabe") s'ajoutèrent à la répression politique qui n'a pas cessé jusqu'à aujourd'hui. Des milliers de Kurdes sont inexistants en Syrie. Ils ont été dépossédés de leur nationalité et n'ont même pas de papiers d'identité valables. Ils ne peuvent donc bénéficier d'aucune des mesures réservées aux citoyens syriens, et encore moins obtenir un titre de voyage pour sortir du pays. Cependant, actuellement, le régime ménage plutôt les Kurdes. (Atlas géo-politique du Moyen Orient, 1993).

En Irak, l'oppression brutale a atteint parfois l'extermination. Il faut noter cependant que la langue kurde a pu être enseignée et s'est préservée mieux qu'ailleurs. Des universités kurdes ont existé à Suleymanieh et à Erbil. La résistance a débuté dans les années 60, avec Mustafa Barzani. L'aide accordée durant les dernières années de la révolte par l'Amérique et l'Iran servit à tenir l'Irak en échec. Mais dès que l'accord d'Alger fut signé en 1975 entre l'Iran et l'Irak, le soutien irano-américain cessa et les principaux responsables de la révolte choisirent d'abandonner la lutte. Ce fut l'échec le plus marquant dans l'histoire kurde. Il permit au régime de Bagdad de prendre des mesures radicales visant à dépeupler le Kurdistan rural et à arabiser le pays, en particulier les régions pétrolières: destruction systématique des villages, déportations de populations entières installées dans des "villages stratégiques" sous

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

surveillance de l'armée irakienne. Puis Jalal Talabani fonda en Syrie l'Union patriotique du Kurdistan (UPK) et reprit la lutte pour l'autonomie en 1977 avec le PDK.

Parmi les bombardements répétés aux armes chimiques de la population kurde, celui de Halabja, en mars 1988, fut une étape si terrifiante du génocide (5000 civils morts en quelques minutes) qu'il suscita une grande émotion. Mais c'est la guerre du Golfe qui a surtout rappelé au monde l'existence du peuple kurde, en Irak du moins.

Actuellement, les Kurdes d'Irak vivent sous la protection de l'ONU et sont "virtuellement indépendants de Bagdad". Ils ont organisé l'élection de leur premier Parlement au printemps 1992. Malheureusement, à cause de l'incapacité de leurs chefs à s'entendre, ils n'ont pu mettre sur pied une véritable institution démocratique et faire régner la paix, perdant ainsi une occasion offerte par la présence protectrice des forces alliées. En effet, des conflits meurtriers opposant l'UPK et le PDK empêchent la mise sur pied d'une administration efficace et d'un système politique garantissant les droits humains élémentaires. La confiance du peuple kurde, qui espérait beaucoup de ces élections, est fortement ébranlée et la population civile est plongée dans de nouvelles souffrances.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 9

LA TURQUIE KÉMALISTE[1]

Le chapitre précédent a montré que l'occidentalisation de la Turquie n'est pas uniquement une invention de Mustafa Kemal. Mais c'est bien lui qui en fut l'artisan durant toute sa carrière de chef de la République. En Europe, l'image qu'on a de la Turquie après le traité de Lausanne est celle d'une République qui a permis une évolution dans les mentalités, dans les domaines de l'économie, de l'éducation, la laïcité, etc. On connaît moins ce que cela a impliqué pour la population turque elle-même et dans quelles conditions s'est faite l'unification de la Turquie.

Mesures contre toute la population de Turquie

Mustafa Kemal, qui venait de libérer la Turquie des puissances alliées, voulut créer un Etat moderne, sur le modèle occidental. Le double pouvoir (spirituel et temporel) du Sultan est rejeté. Les mesures prises s'attaquent à des siècles de culture islamique et par conséquent imposent une acculturation non seulement aux Kurdes, mais aussi au peuple turc. Le port du fez est interdit, les écoles coraniques sont dissoutes, de même que les confréries religieuses, telles les *Naqshibendi*.

[1] Au sujet du régime en Turquie, consulter notamment le texte de Hamit Bozarslan (1992), in "Les Kurdes par-delà l'exode".

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

(Elles renaîtront plus tard!). L'étude de Cengiz Aktar, un Turc qui en France a consacré une thèse à cette question - *l'occidentalisation de la Turquie, (1985)* - constitue une précieuse source d'information. Il donne un exemple qui touche l'ensemble de la population:

> "En 1925, Mustafa Kemal, lors d'un voyage en Anatolie, déclare que le fez est désormais interdit et remplacé par le chapeau européen. Cette révolution (...) donne par ailleurs une idée appréciable sur la modernité imaginée par les républicains qui n'ont pas hésité à utiliser la peine de mort contre les récalcitrants". (p.166)

L'utilisation de l'alphabet arabe, l'enseignement du persan et de l'arabe sont prohibés. Une vaste campagne d'alphabétisation est lancée. Dans les écoles secondaires, l'enseignement du latin remplace l'arabe. Le Code civil suisse, le Code pénal italien, sont mis en vigueur. Les fonctionnaires ont l'obligation de porter le costume occidental.

L'adoption du calendrier chrétien, un jour de congé le dimanche (et non le vendredi), l'adoption du système décimal, sont autant de mesures incompréhensibles pour la population de la Turquie.

En 1932, l'Institut turc de langue est chargé d'épurer la langue turque de ses mots arabes, d'inventer des équivalents et de créer le "turc pur" alors qu'on maintient ou qu'on introduit des mots d'origine européenne - *kültür, ekonomi, doktor* - (Aktar, op.) Néanmoins, la langue turque comprend encore beaucoup de mots d'origine arabe, arménienne et kurde.

Ces quelques exemples montrent que les mesures prises étaient les mêmes que celles de beaucoup d'occupants occidentaux à l'encontre des peuples colonisés. Mais il s'agissait ici d'un dirigeant voulant transformer (ou même créer) la culture et les moeurs de son propre pays.

Mechin (1954,1984)) ne cache pas son admiration pour le fondateur de la Turquie. Concernant les mesures prises pour unifier le pays, il écrit:

> "... homogène, la Turquie l'était-elle? Pas encore. A Stamboul, en Thrace, dans les provinces orientales,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> ailleurs encore, l'élément turc se trouvait parfois en minorité au milieu de populations étrangères. Expulser ces éléments allogènes, regrouper et remembrer les populations authentiquement turques allait être assurément une tâche difficile. Mais Mustafa Kemal considérait qu'elle primait toutes les autres. Aussi s'y attela-t-il dès 1924 et l'on peut dire qu'au terme de sa vie, il l'avait pratiquement réalisée. En 1938, la nation turque avait acquis une unité raciale et psychologique incontestable." (p.337-338)

A l'égard des Kurdes, le plus grand peuple non turc de la Turquie, dont le territoire était jusqu'alors appelé Kurdistan, il s'agissait d'une politique de colonisation. Les Kurdes ne furent pas les seules victimes du régime kémaliste. L'extermination du peuple arménien (commencée en 1898) continua jusqu'en 1924. Les Arméniens n'étaient plus qu'environ 70 000 en 1927. Quant aux Grecs ils étaient présents depuis environ 3000 ans le long du littoral de la mer Egée où ils avaient fondé des villes florissantes, en Ionie, Lydie. Après leur massacre à la fin de la guerre d'indépendance, un échange de population eut lieu: 1.300 000 Grecs partirent d'Asie mineure, en échange de plusieurs centaines de musulmans qui arrivèrent de Grèce. Il faut citer également la lente disparition de petites communautés ethniques ou religieuses, telles les Laze ou les Assyro-Chaldéens.

Aktar signale la place importante de l'armée. Le fossé entre l'élite républicaine et le peuple turc se creuse, la *nation turque* n'existant selon lui qu'en théorie:

> "La distance qui sépare les décrets, les discours, les principes et les recommandations morales de ce qui existe réellement, oblige les républicains à assumer un deuxième rôle à côté de celui qui consiste à interdire, à remplacer et à veiller sur le bon fonctionnement des nouvelles mesures. Cet autre rôle, nous l'appellerons éducation nationale (...) il faut d'abord apprendre au peuple turc qu'il est turc.
> Les républicains (...) commencent à savoir que le peuple à qui ils ont affaire ne porte pas en lui les mêmes valeurs

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> qu'eux". Plus loin il ajoute: "L'ambition du choix de l'élite turque n'a d'équivalent en grandeur que le désintérêt populaire". (op.cit. p.74 / 131).

Les habitants de la Turquie se reconnaissaient davantage dans une identité religieuse, dans l'unité de l'*umma*, la grande communauté islamique, que dans une identité nationale turque. On peut imaginer à quel point le peuple kurde, avec ses valeurs, sa culture, sa langue spécifiques, devait se sentir éloigné de ce sentiment d'appartenir à une "nation turque" qu'on voulait lui imposer.

Se trouver un nom!

Jusqu'alors, les habitants de la Turquie se nommaient par leur prénom et celui de leur père, voire de la tribu. Mustafa Kemal imposa à tout le monde de se trouver un nom et lui-même donna l'exemple en choisissant celui d'*Atatürk* qui signifie *père des Turcs*.

Pour inculquer aux Turcs le "sentiment d'être des Turcs", l'enseignement dans les écoles mit l'accent sur un nationalisme fervent qui a cours encore aujourd'hui. On valorise à outrance la langue turque et tout ce qui touche à la "turquité" "On évite soigneusement" nous dit encore Aktar, "de tenir compte des dix siècles de passé islamique".Il fallut remodeler l'histoire de la Turquie et pour ce faire, Atatürk engagea une équipe de spécialistes. Une campagne officielle porta sur l'origine de la culture turque. Je me limiterai à citer quelques textes de ces spécialistes appelés, dans les années 30 par Mustafa Kemal à créer cet "Institut d'histoire de la Turquie". Les phrases grandiloquentes et les affirmations - aussi péremptoires que fantaisistes - masquent le vide sur lequel repose la thèse de "l'origine turque de toute race".

Voici un extrait de l'intervention de Mme *Afet Inan*, (professeur d'histoire), à l'Assemblée générale de l'*Association turque d'histoire*, du 23.4.1930 à Aksaray, Istanbul.

> "Ce qui nous était alors enseigné à l'école était insuffissant et, de plus, faux à mon avis. (...) Il est important d'éclairer ce que nous avons hérité du passé, qui était

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

chemin dans le brouillard, afin de mener la nation turque, ses enfants, sur un nouveau sentier historique, dans un futur lumineux. (...) La souche la plus élevée et la plus ancienne de la culture de l'humanité est la souche turque avec Altaï et l'Asie centrale comme patrie. Les Turcs furent à la base de la civilisation chinoise. Les Summériens (...) qui ont construit en Mésopotamie et en Iran, environ 7000 ans av. J.C. la première civilisation de l'humanité, étaient des Turcs. (...) Les Doriens qui plus tard se sont appelés Grecs, ainsi que les Hittites étaient turcs..." (citée par Besikçi, 1990, p.6)

Les interventions du professeur *Sadri Maksudi Bey* et celle de *Resit Galip Bey* (in: Besikçi, op.cit.) donnent raison à Mme Afet Inan: selon eux, la première civilisation en Mésopotamie a été fondée par les Turcs. Les Turcs avaient créé les civilisations égyptienne, babylonienne, lydienne, etc. Cette "histoire turque universelle" est enseignée encore de nos jours dans tous les établissements scolaires de Turquie.

Comme pour renforcer l'affirmation de l'origine turque des Hittites, des Sumers, Atatürk fit créer des banques dénommées *Etibank et Sumerbank.*

C'est surtout une élite qui profita des progrès économiques et des changements dans le pays. Cette politique d'acculturation planifiée imposée par le gouvernement turc à sa propre population eut aussi, du point de vue culturel, un effet appauvrissant. Sous le couvert de libérer le peuple de l'emprise de l'islam et du pouvoir absolu du Sultan, le gouvernement turc reste un régime totalitaire où l'opposition ne peut pas s'exprimer et où seules une élite bourgeoise (toujours sous le contrôle de l'Etat) et la bureaucratie y trouvent leur compte. Dès qu'une brèche s'ouvre, les mécontentements sont exprimés avec violence, ce qui entraîne une répression accrue.

Mesures contre les Kurdes

L'avènement de la République kémaliste fut donc le début d'un long calvaire pour les Kurdes, victimes d'un ethnocide qui a cours encore aujourd'hui.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans la préface de *"La révolte de l'Agri Dagh"* (1986) Peresh cite les propos de Nehru qui, au sujet de cette période, a parlé de la transformation du "nationalisme défensif" des Turcs en un "nationalisme agressif": en effet, après avoir refusé la domination des puissances européennes à la fin de la guerre et après avoir lutté pour leur indépendance, les Turcs oppriment à leur tour le peuple kurde et d'autres minorités.

Les premières mesures prises par le gouvernement de la nouvelle République montrèrent aux Kurdes que ce nouvel Etat qu'on leur avait promis, où "les Kurdes et les Turcs vivraient comme des frères, sur un pied d'égalité" n'était qu'un rêve. Mustafa Kemal l'avait dit en 1922, au lendemain de la victoire: "L'Etat qui vient d'être fondé est un Etat turc". En l'espace de quelques années, "le peuple kurde passe du statut de partenaire égal et d'allié à celui de non-existence", souligne Kendal (op.cit.)

Le 3 mars 1924 fut le jour de l'abolition du califat mais, fait plus important pour les Kurdes, un décret annonça l'interdiction de toute publication kurde, de même que les écoles et l'usage de la langue kurde.

Nous avons vu que l'hospitalité constitue une pratique culturelle essentielle dans la structure de la société kurde. Chaque famille d'un certain niveau social possédait une "maison d'hôtes", pièce servant à héberger tout hôte de passage. L'accueil des étrangers et des voyageurs, règle sacrée, est rendu nécessaire aussi par les distances longues à parcourir, à pied ou à cheval. Mustafa Kemal Atatürk s'employa à détruire cette pratique. Zaza raconte comment il l'a vécu enfant:

> "Entre-temps, Mustafa Kemal s'était mis à l'oeuvre pour "révolutionner" les moeurs et coutumes et "occidentaliser" la Turquie. Après avoir interdit le port du fez et du turban, pour rendre obligatoire celui de la casquette ou du chapeau, il se décida à ébranler les fondements mêmes de la société kurde en s'attaquant à l'une de ses traditions les plus sacrées: il interdit la pratique des maisons d'hôtes. C'était là un sacrifice inimaginable pour le peuple kurde." (op.cit. p.41)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

En décembre 1926, le ministre turc des Affaires étrangères, Tewfiq Rushid, dans une rencontre avec le Britannique Clark, exposa le plan "historique" de la Turquie concernant les minorités non-turques:

> "L'indépendance des petites nations est impossible. Les Kurdes aussi sont visés, mais leur niveau culturel est si bas, leur mentalité si arriérée, qu'ils ne peuvent pas être assimilés. Comme les Indous de l'Amérique (il voulait dire Indiens) ils doivent disparaître." (Kutschera, op.cit. p.89-90)

Comme il est impossible de faire disparaître plusieurs millions de personnes, l'Institut d'histoire cité ci-dessus trouva une origine aux Kurdes. Kendal résume cette version fantaisiste:

> "Pour ce qui est des Kurdes, cette "histoire" démontrait également qu'ils étaient d'origine touranienne, venus il y a cinq mille ans de l'Asie centrale. S'ils parlaient à présent un "idiome" qui n'était qu'un mélange du vieux turc, du persan, de l'arabe et de l'arménien, c'est "qu'à force de rester dans ces montagnes inaccessibles, ils avaient fini par oublier leur langue maternelle et subir l'influence de leurs voisins persans" (op. cit. p.104)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 10

LES RÉVOLTES
ASPECT NATIONALISTE OU RELIGIEUX

Durant ces années, certains notables ruraux ou citadins kurdes restèrent passifs. Des chefs religieux choisirent d'être "loyaux envers la Turquie". Parmi eux, Cheikh Abdul Qadir, qui déjà avait incité à soutenir Mustafa Kemal.[1]

L'étude des révoltes de 1925 à 1938 permet d'observer les constantes de l'histoire kurde: l'engagement par tribus entières, des alliances et des trahisons qui laissent régulièrement les Kurdes perdants, le sens de l'honneur qui ordonne de venger les martyrs mais qui dicte aussi une éthique dans la façon de traiter les prisonniers.

Les défenseurs de la Turquie laïque et kémaliste ont souvent expliqué les révoltes des Kurdes comme une lutte pour la défense de l'islam. Si le sentiment religieux était présent, la revendication des droits nationaux et l'affirmation de l'identité kurde l'étaient tout autant. Les accusations portées contre les chefs kurdes lors des procès sommaires des Tribunaux d'Indépendance étaient à chaque fois "avoir voulu créer un Etat kurde indépendant". Cheikh Saïd, auteur de la première de ces révoltes, était un chef religieux. Avec Kutschera on peut se

[1] Il changea de position plus tard et fut pendu lui aussi.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

poser la question: "Sa révolte fut-elle avant tout une révolte religieuse contre les dirigeants d'Ankara ou s'agissait-il d'un mouvement essentiellement nationaliste?" Les deux à la fois probablement.

Zaza (op.cit.), dont le père n'était pas favorable à un Etat kurde séparé de la Turquie, attribue également les révoltes à un sentiment national. Il rapporte ce témoignage de l'exécution de l'avocat Haci Akhti de Lice qui déclara devant la potence:

> "En nous tuant, vous brisez les liens historiques et affectifs entre Kurdes et Turcs. Vous commettez une erreur monumentale. Sachez que le peuple kurde ne tardera pas à se venger.
> Au moment où le bourreau allait lui mettre la corde au cou, il eut encore la force de crier:
> - Vive le Kurdistan! (...) "(op. cit. p. 33)

La révolte de Cheikh Saïd

Les Kurdes connaissent bien Cheikh Saïd et évoquent avec fierté ce chef religieux conduit à la potence avec une cinquantaine d'autres leaders de la révolte. Il était âgé de 80 ans!

La politique de "turquisation" suscitait la révolte autant que les mesures contre l'islam. Cheikh Saïd rallia facilement les habitants des villes et villages qu'il parcourut. La région libérée en l'espace d'un mois, en février 1925, comprenait *Kharput, Palù, Piran, Arghana.*

Le siège de Diyarbekir échoua début mars. Les Kurdes qui avaient pu pénétrer dans la ville furent poursuivis et exterminés. En mars, les partisans de Cheikh Saïd occupent Bingöl, puis Malazgirt. Toute la région à l'ouest du lac de Van passe sous leur contrôle, c'est à dire un tiers du Kurdistan turc.

C'est grâce à la France que l'armée turque vint à bout des combattants kurdes, la France qui autorisa l'utilisation de la ligne de chemin de fer par la Syrie aux troupes turques pour se rendre dans l'Est. Cheikh Saïd fut capturé le 15 avril 1925 à

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Genç, au nord de Diyarbekir. Atatürk commença alors l'application de ses méthodes radicales. Méchin commente:

> "Puis le Ghazi envoya dans ces régions des tribunaux spéciaux, dits "Tribunaux d'Indépendance" qui achevèrent la besogne si bien commencée par les troupes. Après des jugements sommaires, ces cours martiales exécutèrent, emprisonnèrent ou bannirent tous les Kurdes reconnus coupables d'atteindre à la sécurité de l'Etat. (...) Le but du gouvernement d'Angora était de faire un exemple pour dissuader les Kurdes de se considérer comme un groupe ethnique distinct au sein de la République. Il eut recours pour cela à tous les moyens de coercition politiques et économiques imaginables, sans oublier les mesures religieuses." (op. cit. p.340)

Suivirent les premières mesures de déportations, imposées notamment aux cheikhs, aux chefs traditionnels, pour empêcher les révoltes. Des milliers de réfugiés kurdes, chrétiens ou musulmans, affluent du côté irakien (Zakho, Dohuk).

La révolte du Mont Ararat

Si, comme le souligne Kutschera, la révolte de Cheikh Saïd resta ignorée des autres parties du Kurdistan, il n'en fut pas de même de celle de l'*Agri Dagh* (en kurde: *Cîyayê Agiri*, la montagne du feu). Elle est déclenchée en 1927 après la formation d'un comité nommé *Khoyboun*, créé lors d'un congrès au Liban et regroupant quatre organisations nationalistes kurdes. La tribu des Bedir Khan y joue un rôle important. Tandis que le quartier général du Khoyboun s'installe en Syrie, à Alep, les dirigeants choisissent le Mont Ararat (à l'opposé au nord-est) comme base pour la lutte d'indépendance. Le but est par ailleurs de déclencher des opérations dans tout le Kurdistan.

Ihsan Nouri, désigné comme général des forces de libération, a un profil fort différent de Cheikh Saïd: Il servit dans les armées turques durant la guerre d'indépendance et rallia les

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

forces kurdes quand il comprit la trahison de Mustafa Kemal. Autre particularité, Ihsan Nouri Pasha est le seul des dirigeants de ces révoltes qui a pu raconter les faits. Lors de la défaite, il fit passer la frontière aux survivants, femmes et enfants pour éviter un carnage, ce qui lui valut de rester en vie... et d'être accusé de désertion par certains. Le général kurde termina son existence en résidence surveillée en Iran, où il écrivit clandestinement ses mémoires. Traduits par Peresh (1986), les récits de Ihsan Nouri Pasha constituent un précieux document historique dont je m'inspire ici. Ces récits montrent un aspect de la mémoire collective du peuple kurde. Ils aident à comprendre où les Kurdes puisent aujourd'hui le sens de leur combat.

Durant plus de deux ans, une partie de la population kurde vit avec les combattants dans une vaste zone sous contrôle des peshmergas. Les flancs de l'Ararat constituent une véritable forteresse naturelle. Le but poursuivi est énoncé à plusieurs reprises par le général Ihsan Nouri, dans ce style propre aux Kurdes:

> "Cet ouvrage ne parle pas de tous les mouvements de libération du Kurdistan annexé à la Turquie, mais avant tout des années durant lesquelles le drapeau kurde fut hissé sur l'Ararat grâce au sacrifice généreux du peuple kurde. Ces événements font partie intégrante de toute l'histoire kurde. C'est une page qui raconte la lutte d'une nation indestructible, d'un petit groupe d'hommes fous de liberté, rassemblés autour de la montagne sacrée" (p.69).

En 1928, la petite République kurde de l'Ararat est née. Peu à peu, des tribus rejoignent la résistance et le mouvement s'étend de Bayazid (qui deviendra Dogubayazit) à l'est du lac de Van, et vers l'ouest jusqu'à Erzurum. L'armée turque essuie plusieurs défaites. Kutschera parle d'un "front de 150 km". Selon différents auteurs, des avions turcs sont abattus, les prisonniers turcs, conduits en Perse voisine, se comptent pas centaines. Mais en 1930, les Kurdes sont battus dans la plaine de Zilan par les Turcs trois fois plus nombreux et bien supérieurs en armement. Signe de solidarité entre tribus, fin juillet le cheikh Ahmed de Barzan envoie environ 200 de ses guerriers.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le récit d'Ihsan Nouri est émaillé d'images et de propos sur les aspirations kurdes. Au sujet de l'amnistie proposée par le gouvernement turc en 1928:

> "Le peuple kurde était sorti de sa léthargie et revendiquait ses droits comme n'importe quel autre peuple de la planète. Il voulait faire revivre l'héritage de son passé ainsi que sa culture. Les Kurdes firent la sourde oreille à toutes les propositions faites par le gouvernement turc, que ce soit la loi d'amnistie, la pitié, le pardon ou l'argent. Les combattants d'Agri disaient:
> - On pardonne aux criminels, mais nous, nous n'avons offensé personne. Nous demandons seulement au Gouvernement turc, usurpateur de nos droits nationaux, qu'il nous laisse libres. En fait, c'est nous qui aurions à lui pardonner". (p.126)

Kutschera cite le reportage d'une Anglaise, *Rosita Forbes* qui passa plusieurs jours avec les rebelles sur l'Ararat. Ce texte illustre l'attitude des Kurdes et le rôle des femmes dans la guerre:

> "... Les Kurdes donnaient l'impression de considérer la guerre comme un amusement... et toutes les femmes semblaient avoir un bébé sur le dos et un fusil à la main." (op. cit. p.98)

La Turquie finit par obtenir l'aide de la Perse qui avait d'abord soutenu les Kurdes, puis de l'URSS qui craignait l'union kurdo-arménienne. A la fin de son récit, le général Ihsan Nouri Pasha raconte comment les peshmergas préférèrent mourir plutôt que se rendre. Son récit du massacre des civils est insoutenable. On finit par faire passer la frontière perse par une brèche des lignes ennemies aux derniers femmes et enfants survivants, avec l'aide de deux Kurdes, dont le général. Celui-ci conclut:

> "Ainsi le foyer de la liberté et de l'indépendance kurde tombait sous le contrôle turc et la politique de génocide des Kurdes se mit en œuvre, partout". (p.166)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le quotidien turc Milliyet publia alors un dessin des deux Monts Ararat avec cette légende: *Le rêve d'un Kurdistan Libre est enterré ici.* Plusieurs historiens estiment que le Khoyboun aurait dû privilégier la lutte de guérilla à des combats de front, pour lesquels le rapport de forces était trop inégal. Et de souligner que, quarante ans plus tard, les mêmes erreurs seront répétées au Kurdistan d'Irak avec le général Mustafa Barzani.

Durant les hivers 1925 à 1928, près d'un million de Kurdes avaient été déportés. La violence augmenta encore: plusieurs mois après l'écrasement de la révolte, les avions incendiaient encore les villages du Kurdistan. Le ministre de la Justice Mahmut Esat Bozhurt ne s'embarrassa pas dans ses contradictions en déclarant:

> *"Nous vivons dans le pays le plus libre du monde, qui s'appelle la Turquie. (...) Le Turc est le seul seigneur, le seul maître de ce pays. Ceux qui ne sont pas de pure origine turque n'ont qu'un seul droit dans ce pays: le droit d'être des serviteurs, le droit d'être des esclaves".* (quotidien Milliyet 16.9.1930)

La loi de déportation du 5 mai 1932 permit de déplacer des centaines de milliers de personnes vers l'Anatolie. La seule ville de Bitlis, par exemple, passa de 40.000 habitants à 5000. La loi établit quatre zones d'où les populations devaient encore être déportées, celles où pourront s'établir librement sans le secours des autorités les immigrés de culture turque (régions kurdes les plus fertiles) et les régions interdites d'accès, à évacuer totalement (zones les moins accessibles). Parmi ces zones, celles de Dersim.

La révolte de Dersim

Les habitants de Dersim avaient toujours refusé de se soumettre aux lois turques, cela déjà sous l'empire ottoman. En 1936, le général Alpdogan ordonna aux habitants de remettre 200.000 fusils. Ayant entendu parler de la "pacification" dans les autres régions, les habitants choisirent la résistance, qui dura

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

jusqu'en octobre 1938. Dersim est un nid d'aigle et la population bénéficie d'un relief favorable pour se protéger des tirs et des attaques de l'aviation turque. Mais après l'écrasement de la révolte, la répression fut d'autant plus sauvage. Plusieurs tribus de la région qui s'étaient unies furent massacrées. Les sources parlent d'environ 50 000 morts. Les récits publiés rejoignent les témoignages des vieux aujourd'hui. Kutschera écrit:

> "... les Turcs mettent le feu aux forêts du district, font assassiner Shahin, le chef des Bakthyar. Dans la vallée d'Iksor, des milliers de femmes et d'enfants qui s'étaient réfugiés dans des grottes sont asphyxiés par les Turcs qui allument des feux et murent les entrées". (op.cit. p.127)

A Dersim, la trahison fut au rendez-vous. En novembre 1937, Seyid Riza, dirigeant de la révolte et chef religieux, accepte une rencontre soi-disant pour négocier avec le gouverneur d'Erzincan qui le fait arrêter. Seyid Riza est pendu le 18 novembre 1937. Ce leader reçut une éducation religieuse par un savant "qui exerça une influence considérable sur lui et développa sa conscience nationale". L'ouvrage du Dr Nouri Dersimi (*Le Dersim dans l'histoire du Kurdistan*, 1952, publié en Syrie) relate sa vie.

Une lettre au Foreign Office

La révolte de Dersim, qui ne bénéficia d'aucun soutien extérieur, a laissé l'Occident indifférent (on est à la veille de la deuxième guerre mondiale). Pourtant elle n'était pas ignorée: une lettre de Seyid Riza a été retrouvée dans les archives du Foreign Office. Cette lettre, publiée dans l'ouvrage de Kutschera, est un appel au secours. J'en cite ici les extraits révélateurs du sentiment d'identité culturelle et nationale.

> *"Depuis des années, le gouvernement turc tente d'assimiler le peuple kurde et dans ce but opprime le peuple, interdisant les journaux et les publications en langue kurde, persécutant les gens qui parlent leur langue d'origine, organisant les émigrations forcées et systématiques*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

des territoires fertiles du Kurdistan aux territoires incultes de l'Anatolie où ces émigrés périrent en grand nombre." (op.cit.p.123)

Seyid Riza confirme dans cette lettre la résistance populaire et les aspirations des Kurdes:

"Les prisons regorgent de la population paisible kurde et les intellectuels sont fusillés, pendus ou exilés dans les régions isolées de la Turquie.
Trois millions de Kurdes se trouvant dans leur pays et ne demandant qu'à vivre en paix et en liberté en conservant leur race, leur langue, leurs traditions, leur culture et leur civilisation, par ma voix s'adressent à Votre Excellence et vous prient de faire bénéficier le peuple kurde de la haute influence morale de votre gouvernement pour mettre fin à cette injustice cruelle." (p.123)
J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous prier d'agréer l'expression de ma haute considération."

Signé : *le généralissime du Dersim*
SEYID REZA

La lettre est datée du 31 juillet 1937. Elle parvient au Foreign Office le 21 septembre de la même année. Ce dernier en informa le gouvernement turc, en précisant qu'il n'avait pas donné suite à l'appel.

Il y eut beaucoup d'autres révoltes dans le Kurdistan, plus locales, plus brèves. Celle de Dersim fut la dernière. Ensuite, toute la partie est du Kurdistan turc demeura interdit aux touristes jusqu'en 1965.

Le Kurdistan "enterré"

Après Dersim, on a pu penser que cette fois le Kurdistan était effectivement "enterré". Tous les chefs kurdes, les intellectuels ont été exécutés ou déportés. Les dirigeants turcs purent se consacrer à leur oeuvre de "turquisation" et de "modernisation" du territoire, fidèles à l'idéologie de Mustafa Kemal

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Atatürk. Ce dernier était mort en 1938, la même année que l'écrasement de Dersim. Le culte de la personnalité qui lui fut consacré contribua à développer le sentiment national des Turcs. Son portrait fut rendu obligatoire dans chaque bureau, dans chaque lieu officiel et même privé. Il s'y trouve encore aujourd'hui. Sa statue fut érigée dans chaque localité. A Dersim, on peut le voir à cheval sur la place centrale.

Les mots *kurde* et *Kurdistan* sont désormais bannis. L'obligation de se donner des noms kurdes s'appliqua également aux localités. Dersim fut appelée *Tunceli* (en turc signifie *main de fer*).

Dès les années 60, dans les villes et les bourgs du Kurdistan, et notamment à Dersim, le gouvernement fera construire des écoles-internats où les enfants vivront séparés de leurs parents (si ceux-ci sont encore vivants). Ils y seront instruits dans l'idéologie kémaliste, ils apprendront le turc et étudieront "l'histoire turque universelle", le but étant de leur faire oublier leur origine. Mais la création d'écoles ne fut pas encouragée systématiquement Kendal en explique la raison:

> "La multiplication des écoles dispensant leur enseignement dans la langue officielle aurait pu propager considérablement le turc dans les campagnes du Kurdistan. Mais l'école, même lorsqu'elle n'enseigne que l'idéologie officielle, n'est pas le lieu de la reproduction exclusive de cette dernière; elle produit aussi, en plus ou moins grand nombre, à plus ou moins long terme, les fossoyeurs du système colonial. Les autorités turques semblent en avoir été pleinement conscientes. *"La création d'écoles dans les provinces orientales"*, déclare le maréchal Fevri Caknak, bras droit d'Atatürk, *"éveillerait le peuple de ces provinces et ouvrirait la voie à certains courants séparatistes comme le nationalisme kurde"*. (op. cit. p.126)

Dans les petits villages, les hameaux de montagne, il faut attendre les années 80 pour voir apparaître des écoles. L'analphabétisme reste très répandu. Les chiffres de 1983 indiquaient

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

que 72 % des gens au-dessus de 6 ans sont illettrés au Kurdistan de Turquie.

L'oppression du peuple kurde est politique, culturelle, mais aussi économique: Toute l'exploitation des richesses, mines de chrome (abondantes à Maden), de cuivre, le pétrole (région de Diyarbakir, Siirt), les productions agricoles, sont entre les mains de l'Etat. Les structures traditionnelles sont maintenues, pour mieux contrôler la population à l'aide des *féodaux*. Aucun effort n'est fait pour construire des routes, pour installer des infrastructures, en dehors des grands axes routiers. Kendal souligne que la politique menée par la Turquie dans le territoire du Kurdistan est propre aux colonisateurs:

> "La logique du système colonial exige, d'une part, la destruction de tout ce qui peut évoquer l'histoire véritable du colonisé et, d'autre part, l'élaboration et la propagation par le colonisateur de sa propre version de l'histoire déniant au peuple colonisé toute existence historique propre. Conformément à cette logique, les autorités turques purgèrent systématiquement les bibliothèques des ouvrages traitant de l'histoire kurde, détruisirent les monuments et ouvrages construits à l'époque des principautés kurdes indépendantes, souvent pour bâtir des casernes sur leur emplacement (ce fut notamment le sort réservé au Birca Bekek, le "Palais bariolé" construit par les Bedirkhan à Djezira Botan, sur les bords du Tigre). Elles interdirent toute recherche historique ou sociologique sur la société kurde". (op. cit. p.128)

L'auteur explique que le fait d'empêcher toute expression dans leur langue à l'extérieur est un lourd handicap pour les Kurdes et les a coupés du monde:

> "Etranger à son pays, dans son pays, le peuple kurde l'est aussi au monde extérieur. Dans sa grande majorité, il n'entend rien aux informations publiées ou radiodiffusées dans une langue officielle qui lui est étrangère. Il demeure dans l'ignorance de ce qui se passe ailleurs..." (p.128-129)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Et en effet, dans le Kurdistan une grande partie de la population reste coupée du monde. Beaucoup de Kurdes ignorent l'avènement de l'éphémère République de Mahabad en Iran, la lutte de libération en Irak, ce qui se passe, ailleurs dans le monde. Ils ne comprennent qu'une chose: c'est qu'ils sont à la merci du pouvoir turc, de son armée, et que personne ne prend leur défense. Kendal résume le résultat de ces années d'oppression en citant le sociologue Besikçi:

> "Durant un demi-siècle de mise en quarantaine du peuple kurde, les gouvernements d'Ankara appliquèrent une politique de terreur et de mise en condition idéologique telle qu'on en arriva, observe le sociologue turc Ismaïl Besikçi, à "faire croire que celui qui dit "je suis Kurde" commet un crime méritant la peine capitale." (op.cit. p.124)

La désinformation sur les Kurdes touche la population turque qui ignore tout de ces "gens de l'Est". On leur parle de "bandits", de montagnards arriérés. On en vient même à dire que "ce ne sont pas vraiment des êtres humains." Jusqu'aux années septante en tout cas, le monde semble ignorer presque totalement le Kurdistan turc. Et puis, lentement un changement se produisit. Le réveil fut l'œuvre des "fossoyeurs du système colonial", de ceux que l'école officielle, bien malgré elle, avait produits.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 11

LE RÉVEIL

La République turque était dirigée par un parti unique, le parti républicain du peuple (SHP) qui dépend directement de l'Etat. Dès 1936, le gouvernement turc est de plus en plus proche des puissances fascistes. Des dispositions s'inspirent de l'Italie de Mussolini: la grève et les syndicats sont interdits, les communistes et les dirigeants ouvriers en Turquie arrêtés... Puis Ismet Inönü remplace Atatürk à la tête du gouvernement. Des mesures draconiennes sont prises entre 1940-45 mais le gouvernement doit finalement accepter des changements face au mécontentement grandissant de la population et parce qu'il fallait également se rapprocher de l'Occident et montrer une façade de démocratie.

Concernant la religion, les habitants des campagnes de la Turquie, restés attachés à l'islam, continuèrent de fréquenter la mosquée et les écoles coraniques refirent leur apparition. Au Kurdistan, les *mollas* (maîtres religieux) ont été d'ailleurs un instrument de maintien de la langue kurde... jusqu'à ce qu'on les remplace par des mollas turcs.

En 1950 ont lieu les premières élections libres. Le parti démocrate fondé en 1946 par Adnan Menderès remporte une grande victoire, surtout au Kurdistan, par réaction au régime de terreur kémaliste. Les chefs "féodaux" soutenus par le nouveau parti démocrate, peuvent retrouver leurs terres, on les privilégie à cause de l'électorat qu'ils représentent. Certains deviennent ministres. C'est de cette période que date la construction des

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

premières écoles et des hôpitaux au Kurdistan. Le système féodal commence à se désagréger.

L'aide américaine, dès 1948 (avec le plan Marshall) vise à développer la technologie, l'économie et rend la Turquie dépendante. En échange, des milliers de soldats turcs (parmi lesquels beaucoup de Kurdes) sont envoyés à la guerre de Corée. En 1952, la Turquie adhère à l'O.T.A.N. Des bases américaines s'installent sur le sol de Turquie, y compris au Kurdistan.

Le 27 mai 1960, un coup d'Etat militaire précède l'établissement d'un gouvernement civil un an plus tard et des élections. Certaines libertés demeurent, comme le droit d'association, la liberté de la presse mais elles ne concernent pas les Kurdes, terme toujours tabou. Tous ceux qui accèdent à des postes importants, dans le cadre de l'Etat ou de l'administration, doivent éviter de rappeler leur origine. L'identité kurde ne disparaît pas pour autant.

La survie de l'identité kurde
Poursuite des intellectuels

Aktar écrit, concernant l'échec de la politique centralisatrice de la Turquie :

> "Le meilleur exemple de cet échec nous est donné par l'ethnie kurde qui, malgré l'interdiction d'user de sa langue, de sa culture et de son histoire depuis maintenant soixante ans, continue à survivre en tant qu'ethnie". (op.cit. p.171)

Dans les milieux kurdes, ceux qui arrivent à capter "radio Erivan" découvrent avec émotion la résistance de Barzani au Kurdistan d'Irak, déclenchée en novembre 1960. Si la majorité des Kurdes sont impuissants et ne savent plus leur histoire, des intellectuels oeuvrent par leur plume pour sauver de l'oubli la culture, l'identité kurde. Ils représentent un danger pour le kémalisme. Lors du coup d'état de 1960, 485 d'entre eux sont internés dans un camp à Sivas, puis exilés dans la partie occi-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

dentale de la Turquie. Une politique à long terme d'extermination des intellectuels kurdes s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Menderès avait prévu de les arrêter puis de les exécuter par groupes de 50. Il suivait une proposition émanant d'un rapport du MIT (services secrets turcs). Le premier "groupe des 50" a été libéré en 1962, après les élections. Plusieurs intellectuels ont été liquidés ensuite et les assassins ne furent jamais poursuivis. Parmi les dernières victimes, Musa ANTER en septembre 1992, Medet SERHAT le 12 novembre 1994.

Avec Musa Anter, Yasar Kaya et Ergun Koyuncu, Medet Serhat a fondé, en 1963, la revue *Deng* (*Voix*) dont le manifeste précise:

> "*Deng* se fraie un nouveau chemin parmi nos journaux et nos revues en écrivant en kurde (...). Nous avons installé le métier à tisser de la langue kurde".

Le quotidien Milliyet (11.7.1963) décrivit la revue Deng comme "un danger pour l'unité de la Turquie". Elle fut immédiatement interdite, ses responsables arrêtés, condamnés.
Medet Serhat a aussi joué un rôle très actif dans la création de l'organisation culturelle et politique DDKO (*Devrimci Dogu Kültür Ocaklan: foyers culturels révolutionnaires de l'Est).*

En 1962, Musa Anter publie dans la revue *Baris Dunyasi* (*Le monde de la paix)* des articles sur la langue, le folklore, la littérature kurde. Le directeur de la revue étant un ex-ami de Mustafa Kemal, et appartenant au monde de la bourgeoisie, la revue ne fut pas interdite, malgré une vive polémique. Musa Anter publia un peu plus tard sa pièce de théâtre *"Birîna Res" (La Blessure noire)*, il fut arrêté et traîné devant la justice durant des années. En 1966 paraît la première revue socialiste kurde. Elle traite de la lutte contre les classes dominantes turques, d'alliance avec les classes ouvrières turques. Elle parle du "peuple kurde" et est interdite dès le quatrième numéro.

Et puis, en 1971, le sociologue turc Ismaïl Besikçi est condamné à 12 ans de prison pour avoir affirmé l'existence d'une ethnie kurde, dans sa thèse de doctorat: *Göçebe Alikan Asireti, La tribu nomade Alikan,* suivi de*: Structures socio-économiques et ethniques de l'Anatolie centrale.*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'opposition politique

Les Kurdes contribuent largement à renforcer les organisations de gauche qui commencent à se manifester et qui se font le porte-parole du mécontentement populaire, même si on ne revendique toujours pas l'appartenance à une ethnie kurde. Le Parti ouvrier de Turquie (P.O.T.) eut par exemple à sa présidence Mehmet Ali Aslan, originaire de la région de l'Ararat. En 1963, ce parti (qui n'a en fait que très peu d'ouvriers dans ses rangs) est représenté au Parlement. Les ouvrages de Marx, Engels, Mao, Castro, Guerava, Brecht, Gorki, etc. sont pour la première fois imprimés en turc. Kendal commente :

> "Dans cette Turquie des années soixante, en proie à l'inflation, au chômage, dans cette Turquie sous-développée d'illettrés, de mal-nourris, ceux qui savent lire, les étudiants et intellectuels qui n'avaient jusque-là pour toute nourriture intellectuelle que quelques romans du XIXème siècle, se jettent littéralement sur cette littérature." (op.cit. p. 117).

Les partis révolutionnaires prônent la lutte armée, (T.H.K.O. et T.H.K.P.). Ils n'ont toujours pas de revendications concernant les Kurdes. Mais faut-il s'étonner qu'ils naissent ... à Dersim Tunceli ?

Pas étonnant non plus, le renversement du gouvernement de S. Demirel le 12 mars 1971. L'Etat de siège est instauré. Les militaires turcs avaient reçu un enseignement de contre-guérilla à Panama et des milliers de personnes sont arrêtées et torturées, dont plus de mille au Kurdistan. Chaque ouvrage subversif implique sept ans et demi de réclusion. Les pressions de la communauté internationale commencent cette fois à se faire sentir. En 1976, Bülent Ecevit, du Parti républicain du Peuple, sort vainqueur des élections législatives. Il ne fera aucune concession aux Kurdes.

De nouvelles organisations kurdes

Des Kurdes de plus en plus nombreux associent à leur engagement politique une recherche sur leur propre identité, sur le sens de la négation de leurs droits élémentaires. Les étudiants

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

parvenus dans les universités découvrent leur histoire. Mais le sujet reste tabou. Les Kurdes ne peuvent agir qu'en tant que membres d'organisations turques. Certains intellectuels turcs commencent par ailleurs à prendre conscience des discriminations dont sont victimes les Kurdes. Un changement s'opère lentement.

Il y a donc, dans ces annnées qui précèdent le nouveau coup d'Etat militaire de 1980, un foisonnement d'organisations révolutionnaires diverses, à idéologies marxiste-léniniste ou maoïste. Les actions armées contre le régime, mais aussi entre factions sont fréquentes. La population de la Turquie, sans cesse sous un régime totalitaire, n'a jamais appris à exprimer son opposition sans violence.

Parmi les organisations kurdes qui voient le jour, en 1975, *Rizgarî,* (qui devient ensuite *Ala Rizgarî - Drapeau de la Liberté)* demande la liberté pour les Kurdes. *Kawa* lutte pour l'indépendance de tout le Kurdistan. Il faut ajouter des organisations culturelles kurdes. Toutes restent clandestines et sont violemment réprimées.

La libération du Kurdistan est envisagée par des Kurdes qui ne sont pas des chefs religieux ou des chefs de tribus. Ce sont des intellectuels qui ont réfléchi à d'autres luttes de libération. De nombreux propriétaires terriens, les féodaux comme on continue de les appeler, sont aliénés à l'Etat turc et exploitent les paysans pauvres.

Les activités décrites ci-dessus concernent essentiellement des intellectuels. La majorité de la population kurde vit dans le mal-développement et dans l'ignorance de possibles perspectives. C'est dans ces conditions qu'est né le parti des travailleurs du Kurdistan (PKK). Sa particularité consiste notamment à avoir longuement préparé le terrain dans une partie de la population, dont il s'est assuré le soutien avant de "se lancer dans l'action".

Le massacre de Maras

La population kurde de Maras, à la limite du Kurdistan et de la Turquie, est en majorité de confession alevite, comme celle de Dersim/Tunceli. La ville comprend une partie de la popula-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

tion turque, sunnite. Les Kurdes de cette région, méprisés en tant qu'Alevis, opprimés en tant que Kurdes, comptent beaucoup d'opposants au pouvoir turc.

Une nuit de fin décembre 1978, l'armée a fermé les sorties de la ville, et a laissé les fascistes du MHP (*Loups gris*, qui participaient à des assassinats d'opposants) massacrer les Kurdes. Les portes des victimes avaient auparavant été marquées d'un signe. Selon les Kurdes, il y eut deux mille morts, sept cents selon la presse officielle. La Turquie annonça des conflits entre sunnites et alevis. Cette version a été encore reprise le 5 juillet 1993 dans le quotidien *Le Monde*, par la correspondante en Turquie Nicole Pope:

> "Jusqu'à présent, les manifestations violentes d'extrémistes religieux sont restées rares en Turquie. Le dernier incident grave remonte à 1978, lorsque plus de cent personnes avaient trouvé la mort dans la ville de Kahramanmaras au cours de combats entre alaouites et sunnites."

R. Nicod (1983)[1] rejoint toutes les versions que nous connaissons en écrivant:

> "L'armée a verrouillé la ville pendant deux jours, laissant les fascistes piller les magasins et assassiner des syndicalistes et des anti-fascistes. Les quartiers où vivaient ceux-ci ont été incendiés et détruits". (p. 30)

Les victimes étaient toutes kurdes. Aujourd'hui encore, les Kurdes de Maras se souviennent.

La lutte pour l'indépendance

Depuis 1975, des étudiants universitaires kurdes et turcs tenaient des discussions secrètes à la faculté des sciences politiques d'Ankara où étudiait aussi celui qui allait devenir le leader unique du mouvement de libération, Abdullah Ocalan.

[1] *Aspects d'une migration: de la Turquie à la Suisse romande.* Travail présenté à l'Ecole d'études sociales et pédagogiques à Lausanne.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le 27 novembre 1978, le PKK annonce sa fondation à Lice, près de Diyarbakir. Se basant lui aussi sur une idéologie marxiste-léniniste, il a pour but l'indépendance du Kurdistan. Dès le début, il rencontrera une opposition féroce de la part du pouvoir turc, mais aussi de la part des groupes politiques turcs de gauche, marqués par l'idéologie kémaliste. Ceux-ci reprochent au PKK de privilégier la libération nationale, donc de ne pas être un vrai parti révolutionnaire. Alors qu'on discutait dans ces milieux intellectuels pour décider si les Kurdes existaient en tant que peuple, prétendre vouloir un Etat kurde ne pouvait que susciter de violentes réactions. Il y eut également des conflits entre le PKK et d'autres organisations kurdes rivales.

Les militants du PKK s'étaient préparés d'une part par un travail de mobilisation dans les universités, d'autre part dans une action qui allait durer des années et qui consistait à parler aux paysans, à la population des campagnes. *"Il fallait faire redécouvrir aux gens ce qu'était être kurde"*. L'influence de cette organisation sur les représentations que les Kurdes ont d'eux-mêmes a été décisive.

Dans ses attaques, le PKK s'en prend d'abord aux "aghas", les grands propriétaires féodaux kurdes, notamment Celal Bucak, qui collaborent avec le gouvernement turc et qui fournissent les milices. (Chaliand, 1992)

On a dit à juste titre que l'existence du PKK était la cause du coup d'Etat du 12 septembre 1980 qui ramena les militaires au pouvoir. Mais le but du putsch était aussi de briser toute l'opposition, très active, morcelée, des mouvements révolutionnaires turcs. Le cortège des arrestations, des tortures et des condamnations par les tribunaux militaires reprend alors. Le seul fait de s'être affirmé kurde, d'avoir parlé en kurde vaut d'être accusé de séparatisme, comme ce fut le cas par exemple de Mehdi Zana, l'ancien maire de Diyarbakir. La doctrine kémaliste se renforce encore. En 1982, une constitution élaborée par les généraux a obligé les députés à prêter le serment suivant:

> "Je jure sur mon honneur et mon intégrité, devant la grande nation turque, de sauvegarder l'existence et

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

l'indépendance de l'Etat, l'intégrité indivisible du pays et de la Nation, de la souveraineté absolue de la Nation, de rester loyal (...), à la République séculaire, et aux principes et réformes d'Atatürk..." (art. 81)

La plupart des organisations politiques se dispersent ou s'effritent après le coup d'Etat. Certaines se reforment en Europe, comme le Parti socialiste du Kurdistan de Turquie et certains partis de la gauche turque. Les sympathisants du PKK se regroupent d'abord en Syrie, certains s'exilent en Europe. En 1982, Mazlum Dogan, Kemal Pir (qui est d'origine laze), et Mehmet Hayri Durmus, meurent en prison, soit en s'immolant, soit au terme de grèves de la faim menées pour protester contre les séances de torture, systématiques et terrifiantes. Mazlum Dogan a choisi de mourir un 21 mars, le jour de la fête de Newroz et il est resté, avec ses camarades, un symbole de résistance, ce qui n'est pas l'arme la moins redoutable pour la Turquie. Leurs portraits figurent aujourd'hui régulièrement dans les rangs des manifestants kurdes en Europe. Les grèves de la faim des prisonniers politiques dans la prison de Diyarbakir semblent des actes désespérés. - *"Les militaires font disparaître les cadavres"*, écrit Kutschera dans *l'Hebdo* en mars 1983. - Elles constituaient en fait un moyen de conserver sa dignité et suscitaient une résistance dans la population. Les Kurdes retrouvent le sens de la lutte *"pour l'honneur"* et la *"terreur de Diyarbakir"*, au lieu de les faire taire, les incite à venger les leurs.

En août 1984, le PKK déclenche une lutte de guérilla. La dernière résistance armée remonte à celle de Dersim, en 1938. La population kurde réagit avec une vive émotion et la presse officielle annonce que les "bandits" seront écrasés en quelques jours. Depuis, les attaques de la guérilla n'ont plus cessé.

En Europe, les sympathisants du PKK sont très actifs. Ils rencontrent l'hostilité de tous les milieux turcs en exil, de certains milieux kurdes opposés à des revendications d'indépendance ou à la lutte armée. Le discours dogmatique étroit des uns et des autres ne facilite pas les rapprochements. Se voulant parti unique, autoritaire, le PKK affronte forcément des rivaux. Mais surtout, le kémalisme inculqué dans les cerveaux rend

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

impossible pour beaucoup un dialogue avec les Kurdes indépendantistes. Ils sont des "terroristes" et des "nationalistes".

Le 21 mars 1985, jour de Newroz, un *front de libération nationale du Kurdistan (ERNK)* est créé. Il regroupe les Kurdes toujours plus nombreux à soutenir la lutte armée et provenant de tous les milieux. La Turquie met sur pied des milices civiles, des Kurdes appelés *"protecteurs de villages" (kurucu)* rétribués par l'Etat pour lutter contre le PKK et dénoncer ceux qui aident la résistance. On dresse ainsi des Kurdes contre des Kurdes.

Résistance civile

Parallèlement à la lutte armée, les intellectuels kurdes continuent leur travail de l'ombre. La population soutient de plus en plus la guérilla en apportant de l'aide aux résistants et dès 1988, avec les femmes surtout, en menant des grèves de la faim parallèlement à celles des prisonniers. En 1990 commencent des soulèvements populaires. A Cizre tout d'abord, le jour de Newroz, où l'armée tire sur des civils.

Le 2 août 1990, la Turquie annonce au Conseil de l'Europe qu'elle suspend l'application de la Convention européenne des droits de l'homme dans les provinces sous état d'urgence. Le 12 avril 1991, une "loi anti-terrorisme" protège les exactions des militaires. Durant l'année 1991, selon les rapports présentés à la Commission des droits de l'homme de l'ONU, on dénombre 45 soulèvements populaires dans différentes villes (Silvan, Diyarbakir, Lice, Nüsaybin,...). Les gens protestent en masse, parfois durant plusieurs jours. Fréquemment les stores des boutiques restent baissés. Lors de la fête de Newroz 1992, les manifestations sont générales. L'armée tire sur la foule et il y a, dans les différentes villes, plus de cent morts.

Si la Turquie a ratifié en février 1989 la Convention européenne pour la prévention de la torture, si elle a créé une "Association turque des droits de l'homme" (IHD), il ne s'agit là que d'une façade de démocratie. Les nombreuses sections de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

l'Association qui s'ouvrent officiellement au Kurdistan voient leurs activités rapidement réprimées et le travail des présidents et secrétaires de ces sections est considéré comme du "séparatisme": ils recueillent les témoignages des paysans et des citadins torturés, ils informent l' Europe au péril de leur vie. Plusieurs d'entre eux ont été arrêtés, certains assassinés. Presque tous les locaux de ces associations en territoire kurde sont actuellement fermés.

De cette période de soulèvement, relevons une des plus grandes manifestations à Diyarbakir, le 10 juillet 1991: lors de la mort de *Vedat Aydin,* responsable de l'Association des droits de l'homme de la ville, environ 100 000 personnes étaient présentes aux funérailles, encore une fois l'armée a tiré sur la foule, faisant plusieurs morts. Le corps de Vedat Aydin, arrêté par des "commandos spéciaux" avait été retrouvé couvert de traces de torture.

De longues listes de noms de civils assassinés sont publiées par les organisations humanitaires (510 en 1993 selon l'IHD). Parfois il s'agit de vieillards ou de malades mentaux. J'ai eu connaissance moi-même, alors que je me trouvais à Cizre en avril 1991, de l'arrestation d'un jeune handicapé mental dont on n'a plus eu de nouvelles malgré diverses interventions. Durant l'année 1992, douze journalistes kurdes ont été assassinés, dont le vieil écrivain Musa Anter, cité plus haut.

La politique de la terre brûlée, les déplacements de population et la destruction de villages se sont intensifiés, au point que des milliers de hameaux et villages sont aujourd'hui désertés. Une partie de la population cherche à survivre dans les métropoles ou erre sans abri. En 1994, des milliers de Kurdes des régions de Hakkari, Sirnak, Cizre, se sont réfugiés dans la zone du Kurdistan sud, protégée par l'ONU. Une partie d'entre eux a été rapatriée de force par l'armée turque, qui poursuivait les militants du PKK. Les autres ont été évacués par le HCR plus au sud. Cette occupation du nord de l'Irak par la Turquie, le 21 mars 1995, qui constituait pourtant une grave violation des conventions internationales, n'a suscité que des condamnations timides et tardives. Des centaines d'innocents, y compris dans la population civile kurde d'Irak, ont perdu la vie.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Finalement, la Turquie semble avoir mâté sinon la guérilla, en tout cas les soulèvements populaires. Le silence est retombé dans les villes. Mais la répression a pris une telle ampleur que les interventions occidentales se font enfin entendre, de même que les propositions de solution politique à la question kurde. De son côté, le PKK affirme renoncer à la revendication d'un Etat indépendant et propose des négociations pour trouver une solution politique. Des propositions sont venues également de milieux turcs et de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. Pas assez fermes cependant pour influencer la Turquie. La réponse d'Ankara est encore et toujours le reflet de l'idéologie kémaliste, le refus des droits culturels élémentaires. S'attaquant aux principes de la démocratie qu'il prétend défendre, le gouvernement a fait juger puis condamner en décembre 1994 huit députés kurdes du DEP (parti de la démocratie, pro-kurde) à de lourdes peines de prison, pour délit d'opinion. Il leur est reproché notamment "d'avoir cherché une solution pacifique au problème kurde" et "d'avoir eu des contacts avec le PKK".

Quant à la pratique de la langue kurde, jusqu'alors dans les textes de loi il était simplement dit que "la langue officielle de la Turquie est le turc". En 1983, le gouvernement a reconnu en quelque sorte l'existence de la langue kurde en citant le mot tabou, dans l'interdiction formulée par une loi. Le 25 janvier 1991, la langue kurde a été autorisée en public, sans que cela fasse l'objet d'un article de loi ni que change la Constitution. En 1992, un Institut kurde est inauguré à Istanbul, mais le jour même de son ouverture, la police enlève la pancarte portant l'inscription *Enstituya kurdî*. Le kurde reste interdit dans les lieux officiels et dans les écoles. L'armée et la police ignorent totalement tout léger vent de liberté.

Septante ans après la signature d'un traité inique qui scellait le sort des Kurdes, la situation n'a pas changé. Ce bref survol de leur histoire durant le XXème siècle montre clairement que le sort réservé aux Kurdes est lié à des enjeux politiques internationaux. Au-delà de la situation politique et des conflits, il y a des femmes, des hommes qui continuent de vivre au quoti-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

dien cette situation de sans-droits et de déni. Comment y réagissent-ils et quels en sont les effets sur leurs comportements? C'est ce que tente de montrer la suite de ce livre, à travers les résultats d'une enquête menée sur le terrain.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

TROISIÈME PARTIE

LES EFFETS DU DÉNI CULTUREL

Résultats d'une enquête menée au Kurdistan

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 12

A LA DECOUVERTE DU PAYS KURDE

Il a ouvert les bras, et déjà il prononce le nom du voyageur (...) le thé était chaud, il ne restait qu'à le siroter en silence. Quelle meilleure manière de faire connaissance? On déchirait le pain dans un geste vigoureux, les olivres brillaient sombrement, l'or du miel rayonnait...

(L.Girault, Les Kurdes par-delà l'exode, 1992)

La société kurde aujourd'hui: dans les villes, au fond des cours protégées de la rue par de grands murs de pierre, dans les villages et les hameaux, le long des rivières et sur les montagnes, c'est le monde des Kurdes. Pour le comprendre, il faut y vivre. Dans les rues sillonnées de voitures blindées, dans les écoles et les bureaux, c'est le monde des Turcs. Tous ceux qui parcourent, les yeux ouverts, le Kurdistan en reviennent avec cette image de pays occupé.

Le chapitre précédent a donné un aperçu de ce que subissent depuis plus de septante ans les Kurdes en Turquie: un processus d'acculturation accompagné d'une violence étatique particulière: celle d'un déni culturel, identitaire, appliqué par différents moyens. Aujourd'hui, les conséquences sont là, plus néfastes peut-être que celles de l'occupation militaire. On les découvre peu à peu dans les moments passés ensemble, par les

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

expressions des visages, dans les attitudes qui souvent disent plus que les mots. A ma connaissance, cette problématique n'a pas fait l'objet d'études particulières (sauf de la part du sociologue Besikçi, dont les écrits ne sont pas traduits en français). C'est que l'étude des effets du déni sur les individus concernés nécessite des contacts directs, une recherche sur le terrain, chose rendue difficile, voire impossible par la situation politique. Les relations tissées au cours des années m'ont permis de mener une enquête de ce type.

Les entretiens, les témoignages ont non seulement fait émerger des stratégies identitaires, mais ont mis en évidence des valeurs et des pratiques culturelles présentes depuis des siècles et qui font le ciment de la résistance. Les pages qui suivent permettront de déceler quelques unes des facettes de cette résistance que les Kurdes ont opposé à la négation de leur identité et aux interdits.

Les informations qui constituent cette partie de l'ouvrage ont été recueillies en deux étapes importantes:
- Des voyages, de 1987 à 1991 ont permis l'observation de la vie quotidienne, les premiers contacts et le recueil de témoignages dans les familles kurdes de différents milieux.
- L'enquête menée de façon plus approfondie en été 1992 par des entretiens de recherche.

J'ai découvert plusieurs villes ou villages kurdes où je séjournais parfois quelques jours:
- A *Nusaybin* et à *Cizre* au bord du Tigre, l'ancienne Djezireh du poète Ahmede Khanê, villes proches de l'Irak et de la Syrie. Les habitants des hameaux voisins viennent y vendre leurs produits. Des contacts se sont créés au fil des années et plusieurs familles m'ont accueillie.
- A Diyarbakir, à *Van* et à *Tatvan*, autour du lac où les touristes sont nombreux, où se mélangent la vie kurde traditionnelle et le mode de vie occidental, d'où partent les *"dolmus"* vers les villages environnants.
- A *Batman*, la ville du pétrole où vivent d'anciens nomades, les *"koçer"*, et plus au sud encore vers *Hasankeyf*, le site historique que la moderne Turquie va faire engloutir sous les eaux d'un barrage.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

- A *Mus, Varto, Bingöl,* les villes qui paraissent tranquilles, où abondent les ruisseaux et les rochers, les peupliers sur les rivières; où les Kurdes silencieux paraissent en symbiose avec leurs montagnes, savent comme elles le souvenir des révoltes, les histoires d'amour des bergers, les légendes des lieux.
- Dans d'autres villes aussi, à *Yüksekova,* tout au fond du Kurdistan et à l'autre extrémité au nord, vers *Dogubayazit.* Là souffle le vent de l'Iran et les Kurdes montrent fièrement "leur" château de Ihsac Pasa Sahrahi du XVIème siècle.
- Sans oublier *Hakkari,* perchée dans les montagnes, si bien "protégée" par l'armée. Hakkari où le silence est plus lourd qu'un ciel d'orage.
- Enfin *Tunceli,* l'ancienne *Dersim,* ville martyre. La ville où les internats kémalistes ont été le plus efficaces et où l'on parle turc, sagement.

La région où a été menée l'enquête est en pleine lutte armée. Tous les Kurdes avec lesquels j'ai pu m'entretenir de façon plus approfondie vivent dans la région sous état d'urgence, occupée par l'armée, dans un climat de peur silencieuse et quotidienne. Préserver leur anonymat est une nécessité. Les prénoms ont été changés et les petits villages visités ne sont pas mentionnés.

Les Kurdes, hommes ou femmes dont je rapporte les propos ont différents statuts, célibataires ou mariés, étudiants universitaires ou paysans. Parmi les femmes, les mères de familles sont illettrées et ne savent pas le turc. C'est un peu de leur quotidien que je souhaite faire partager au lecteur.

Ismaïl Besikçi m'a accordé un long entretien à Ankara et a apporté un point de vue extérieur. Pratiquement inconnu en Europe, ce sociologue est célèbre en Turquie pour ses écrits sur la réalité du peuple kurde et surtout pour ses séjours en prison désormais légendaires. Besikçi a eu son premier contact avec les Kurdes nomades en 1963, durant son service militaire. C'était au croisement des routes de Bitlis, Tatvan et Mus. Les observations qui ont suivi cette première rencontre sont à l'origine de sa thèse: *"La tribu nomade Alikan - Structures de la société dans l'Est"*. Besikçi a ensuite écrit différents ouvrages qui constituent des témoignages précieux sur la société kurde et

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

le régime kémaliste. Le sociologue a plusieurs procès en cours et au moment où j'écris, il est de nouveau emprisonné.

De nombreux témoignages spontanés recueillis au gré des rencontres et des voyages en dolmus, les propos d'employés d'hôtel, de marchands, de chauffeurs de taxi m'ont permis de cerner l'opinion de la majorité des habitants. La position d'une personne correspond en général à celle de sa famille, souvent de tout le village.

Dans les phrases échangées lors des contrôles de routine, j'ai pu observer l'attitude des policiers et entendre la version officielle turque. J'ai rencontré également des Kurdes dans les villes des régions limitrophes à la Turquie, (*Maras, Pazarcik, Gaziantep)* et dans les métropoles turques, où ils sont venus de gré ou de force. Ce sont eux qu'on connaît le mieux en Europe, où ils ont émigré en grand nombre.

Un climat de peur

Une telle enquête ne pouvait s'effectuer que clandestinement et il est important d'avoir une idée du climat dans lequel elle s'est déroulée. Il m'aurait été impossible de réaliser les entretiens sans les contacts pris au fil des années et sans que mon arrivée soit annoncée par des compatriotes. Il s'agissait d'être constamment sur ses gardes et prêts à répondre à toute demande pour expliquer les raisons de notre présence dans tel ou tel lieu. Les touristes sont admis au Kurdistan et il fallait qu'on nous considère comme des touristes.

"Vous n'irez pas à Diyarbakir, vous allez venir avec nous". Cette phrase d'un policier, lors d'un contrôle dans une ville à 7 heures du matin, nous a glacés, mon compagnon de voyage et moi. S'ils découvraient les mini-cassettes dissimulées, mais à portée de leurs mains? Et s'ils exigeaient de voir nos bagages, placés chez nos hôtes du moment? *"Que font-ils, si tôt dans cette rue?"* ajouta un autre. Nous allions prendre un bus. Ils étaient six ou huit, je ne sais plus, à nous entourer, en civil ou en uniforme, mitraillette pointée. Finalement, après gestes et explications, ils nous ont laissés partir, convaincus par nos arguments de touristes passionnés d'archéologie.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Il faut souligner ici le courage de celles et ceux qui ont parlé, qui ont accepté d'être enregistrés, qui nous ont fait confiance. Toutes et tous ont dit que l'important était de faire connaître leur situation et ont accepté de courir le risque.

Les entretiens se déroulaient souvent en groupe, les voisins ajoutant leurs remarques et commentaires, dans ce climat de gaieté propre aux Kurdes qui mêlent les plaisanteries à leur destin tragique. Mais souvent l'enregistreur et même le carnet de notes suscitaient des inquiétudes trop grandes. Je m'isolais alors pour écrire après les moments de discussions.

Les conditions difficiles ne m'ont pas toujours permis de mener à bien les entretiens. Il fallait parfois partir plus tôt que prévu, aller dormir dans une autre famille. Des rendez-vous étaient annulés ou devaient s'interrompre brusquement. D'autres, imprévus au départ, se présentaient.

Des êtres détruits

Il y eut la dernière rencontre avec Z. En 1987 il était étudiant universitaire, en vacances dans ses montagnes. Retrouvé par hasard, quatre ans plus tard, il devint pour moi un informateur très utile, parlant avec discrétion. Dès qu'il fut au courant de mon projet, qui en 1991 commençait à prendre forme, nous avions convenu qu'il me consacrerait une interview sur le tissage des kilims, et que je pourrais aussi enregistrer le récit d'une femme. Mais entretemps, Z. a été arrêté avec des centaines de personnes, lors de la fête de Newroz, puis libéré après deux mois de prison. En été 1992, quand je suis arrivée dans le lieu où je savais pouvoir le trouver, ses amis l'ont fait appeler. Z. était amaigri. Surveillé sans cesse par la police, il lui était impossible de prolonger la rencontre. *"Les choses se sont aggravées"* m'a-t-il dit. *"Ils m'ont torturé, parce que je suis membre de l'association des droits de l'homme."* Et il m'a demandé de m'en aller rapidement. J'ai relu une de ses remarques notée lors de la précédente rencontre, neuf mois auparavant: *"Pour préserver une culture, il faut avoir le droit de vivre."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

J'ai dû renoncer à retourner dans certaines familles. Ainsi chez celle d'Ali, père de six enfants, qui m'avait accueillie pour quelques jours. Deux mois après mon retour du Kurdistan, des paysans ont vu les commandos spéciaux turcs l'emmener. Cela lui était déjà arrivé, mais cette fois fut la dernière. Ali n'a jamais été rendu à sa famille.

Il est un nom que je peux citer, un ami dont je veux saluer le courage: ***Davut Yalçinkaya,*** tué le 10 avril 1993 d'une balle dans la nuque en pleine rue, ainsi que son frère. Il était président local du HEP (parti du travail du peuple, ajourd'hui dissout par les autorités) à Kiziltepe, près de Mardin. Nous l'avions rencontré durant l'été 1992. A notre descente d'autobus, il avait fait mine de nous ignorer. Nous nous étions rendus à son bureau guidés par un vieux Kurde et il nous avait rejoints. Calmement, il avait dit la peur quotidienne, la menace pesant sur les intellectuels kurdes: *"Ils veulent nous tuer un à un"*. Il parlait des forces para-militaires qui assassinent les civils, comme dans certains pays d'Amérique latine. Ces mots tranchaient étrangement avec l'attitude tranquille, pleine de dignité des hommes assis en silence dans ce bureau désuet, aux sièges dépareillés. Eux semblaient surtout attentifs à ce que nous fassions honneur au repas chaud que prestement ils avaient fait apporter. Visages empreints d'un bonheur non feint face à la visite d'étrangers, à la fois amis et inconnus.

Après Davut Yalçinkaya, d'autres intellectuels, militants politiques ou des droits de l'homme, ont été liquidés. Mais il est une autre destruction de l'être humain, plus cruelle, plus douloureuse et moins visible, que celle de l'intégrité physique: celle de la personnalité, que le pouvoir a obtenu après des années d'humiliations. L'ignorance et la peur se rejoignent alors pour former des êtres silencieux, incapables d'émettre des opinions. On les rencontre au Kurdistan ou en Europe. Ils semblent avoir perdu tout sentiment d'appartenance à une communauté, toute valeur morale. Mâtés par la terreur étatique ou par les propriétaires féodaux qui ne s'embarrassent pas de patriotisme, tout échange avec eux paraît impossible. Etres détruits psychologiquement, ils ont perdu toute faculté d'espérer.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'atmosphère dans laquelle on se trouve jour après jour, difficile à rendre, pèse lourd. Vivre dans la peur qu'on sent partout; se promener, "mine de rien", avec le sentiment de danger rappelé à chaque coin de rue par les voitures de police ou par l'armée. Avec ce sourd malaise qui vous assaille quand vous voyez devant vous un individu vêtu en pauvre paysan sortir son *talkie walkie* et se mettre à parler. Et en même temps, vivre dans cette atmosphère d'espoir présente dès qu'on pénètre dans les maisons kurdes.

Je pouvais moi-même susciter l'inquiétude: Azad, un étudiant qui par la suite s'est rendu en France me l'a révélé. Lors de notre rencontre au Kurdistan, d'abord méfiant, il nous a finalement donné beaucoup d'informations. Des informations exactes, mais qui se sont révélées lacunaires. Il s'est tu sur toutes ses expériences personnelles et il en a donné les raisons plus tard:

> *"Il arrive que le gouvernement turc envoie des gens qui font mine de s'intéresser aux Kurdes, pour voir si nous critiquons les autorités. Tu sais le turc, et je me demandais si tu n'étais pas un agent..."*

Il est bien probable que des interlocuteurs aient gardé le silence sur des engagements plus conséquents ou sur des expériences vécues. Il est probable aussi que maints aspects m'aient échappé, tels des conflits personnels entre familles sur lesquels les Kurdes se taisent face aux étrangers.

Si j'ai choisi délibérément de m'entretenir avec la catégorie de Kurdes qui soutient la résistance armée, c'est qu'elle est représentative de la majorité de la population qui réagit de façon collective. Je mettais ainsi à profit les rapports de confiance établis au cours des années. Je ne prétends donc pas qu'il s'agisse de tous les Kurdes car il m'était difficile d'avoir des contacts avec d'autres milieux sans risquer de briser la confiance et sans mettre les personnes concernées en danger. Dans certains villages les positions diffèrent certainement. Quelques rencontres dues au hasard m'ont permis d'entendre des fonctionnaires ou des villageois "fidèles à Ankara", souvent considérés comme "collabo" par la population.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les touristes face au déni

Erzurum, 1987. C'était notre premier contact avec la terre des Kurdes, dans cette ville limitrophe où la population est mixte. Une femme turque, professeur de français au lycée, nous ayant vus passer devant chez elle, nous avait invités à boire le thé. Conversation amicale qui tourna court. A notre question: *"Combien y a-t-il de Kurdes à Erzurum"*, une réponse froide: *"En Turquie, les Kurdes n'existent pas"*. Nous venions pourtant de voir des groupes de gosses et de femmes, Kurdes de toute évidence, dans les quartiers de la périphérie. Nous tentons d'expliquer: *"en Europe, on nous a dit... nous en connaissons..."*

> *"Ce ne sont pas des Kurdes, ce sont des bandits qui veulent mettre en danger la Turquie. Il n'y en a plus en Turquie, Atatürk les a tués. Mais c'est vrai qu'il y en a en Irak. Ils viennent attaquer la Turquie de là-bas, c'est le PKK"*. Et son mari, ingénieur, d'ajouter: *"Voilà pourquoi vous voyez l'armée partout, c'est pour nous défendre"....*

Dans tous les entretiens, les Kurdes ont estimé que le pire, c'est que leur existence soit niée. *"On n'était rien, tu n'existes pas"*. Osman Turan insiste sur ce phénomène de négation:

> *"La politique de l'Etat turc, c'est ça. Avoir devant ses yeux des gens qui parlent une langue qu' eux-mêmes ne comprennent pas et en même temps leur dire: "tu es turc". Ne pas considérer que ces gens-là existent, qu'ils ont un nom, une langue, une culture, autres que les leurs. La négation fonctionne de cette manière. Interdire, c'est dans le cadre d'une loi... Mais on ne dit pas "C'est interdit", on dit: "Tu es turc". Donc, tu es considéré comme un Turc. Une étiquette. C'est à dire que ton être est déjà nié...."*

Hakkari, été 1987. Un Kurde en Suisse m'avait dit: " *Si vous voulez savoir ce qu'est la vie au Kurdistan, allez à Hakkari"*. J'y suis allée avec un couple ami. Nous avons passé

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

dans des paysages splendides et sauvages, en suivant des gorges du grand Zab dont j'avais lu la description du voyageur Binder (1887). Peu à peu, nous avons eu l'impression d'être dans un pays-prison. Où que l'on passe, des contrôles de police. Les Kurdes se taisaient.

Un officier de la police de sûreté nous a retenus durant quelques heures dans le sinistre bâtiment de la sécurité d'Etat parce que notre présence lui paraissait suspecte. Nous avions eu l'imprudence de nous promener dans le haut de la ville, parmi les maisons étagées sur la pente. Le thé amicalement offert s'accompagnait d'une insistance à s'approprier les films de nos appareils de photos. L'officier était convaincu, disait-il, que nous avions photographié la caserne! Tout en parlementant pour conserver nos films, nous avons appris sa façon de voir les choses: il nous assura que les habitants de ces montagnes *"parlent le turc, mais c'est un dialecte, vous ne pouvez pas les comprendre"*. Leur présence ici, à eux, les militaires, servait à *"protéger la population des terroristes"* arrivant d'Irak.

Le mot kurde ne fut pas prononcé une seule fois durant l'entretien. En nous ramenant à l'hôtel avec la voiture de police, l'officier nous serra la main en disant: *"Ce pays s'appelle la Turquie. Atatürk, en mourant, nous l'a laissé en héritage. Et nous n'accepterons jamais qu'il soit divisé."* Il accompagna sa remarque de l'ordre de nous en aller au plus vite.

> *"Ce qu'il vous a dit"*, précisera plus tard un Kurde, *"c'est le slogan qu'on apprend par cœur: Misak - i Milli sinirlar içinde Vatan bir bütündür, asla parçalanamaz. Ce qui signifie: L'intérieur des frontières nationales de la patrie forme un tout qui ne sera pas divisé"*.

La leçon est vite apprise et le touriste avisé a intérêt à "ignorer" lui aussi l'existence des Kurdes devant la moindre présence turque. Cet été 1987, un guide français, Michel Caraminot, a passé quatre mois dans les géôles de Diyarbakir, dénoncé par un collègue turc alors qu'il désignait des monuments comme kurdes ou arméniens.(*Le Monde*, juillet 1987).

Dans les *dolmus* qui nous emmènent d'un village à l'autre, les occupants ont des comportements très divers. Soit ils nous

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

interpellent joyeusement, même en kurde, et essaient de nous apprendre quelques mots dans leur langue, soit ils se taisent et font comme s'ils ne nous voyaient pas. C'est qu'alors, ils ont de bonnes raisons de garder le silence et le plus mauvais service à leur rendre est d'insister pour leur parler.

C'est ce silence qui frappe le plus quand on voyage au Kurdistan turc, en dehors des villes et des circuits touristiques. Un silence qui n'a rien de serein et l'expression *un peuple réduit au silence* prend tout son sens.

Paysans et "collabos"

Nous avons pris un *dolmus* dans la direction d'Uludere. Un chemin caillouteux qui suit le cours d'une rivière, des gorges magnifiques et sauvages. Les occupants, tous des Kurdes, remplissent visiblement différentes fonctions: un vieux en superbe habit, pantalon large et bouffant, gilet brodé, tête enturbannée, ne daigne pas nous accorder un regard. Près de lui un jeune homme en jeans lui parle gaiement en kurde (ce qui nous déconcerte!). Les autres occupants, des paysans très pauvres si on en juge à leur habillement, et un jeune homme à lunettes, se taisent.

Assez vite, nous nous rendons compte que le jeune Kurde en jeans travaille avec la police: il remet une lettre à des soldats lors d'un contrôle sur la route, il participe à une vérification d'identité. A une halte enfin il quitte le dolmus avec le vieux et tous deux s'en vont par un sentier. On nous expliquera un peu plus tard qu'il s'agit d'un chef de la tribu Jirki, restée fidèle à Ankara. Le jeune homme, un policier en civil, lui sert de garde du corps.

Sitôt après leur départ, les paysans semblent nous apercevoir pour la première fois, comme s'ils se réveillaient. Ils se mettent à plaisanter avec le chauffeur, entonnent des chants poignants, sortes de mélopées qu'il ferait bon enregistrer. Le jeune homme à lunettes s'adresse en anglais au couple qui m'accompagne, prudemment d'abord. "*Connaissez-vous la situation de ce pays?*" puis demande, en chuchotant, si nous savons que les chants des paysans sont en kurde. Il s'enhardit:

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"Ces gens que vous voyez sont à la merci du pouvoir turc, dans une situation de sans-droits. Ils n'ont aucune protection. Si l'armée les torture, les tue, aucun pouvoir n'existe pour les défendre... La vie des humains ici n'a aucune valeur. Ils sont oubliés du monde et officiellement, ils sont des "Turcs des montagnes" ou des "bandits".
Ces gens ne savent pas un mot de turc. A chaque contrôle de police, ils ont peur, ils vivent avec la peur. Ils sont en plus à la merci des propriétaires féodaux comme celui que vous venez de voir. ... Ici, les Kurdes vivent comme en enfer. Ici, c'est le Kurdistan."

Depuis lors, il est devenu pratiquement impossible de se rendre dans la région située entre Sirnak, Uludere et Hakkari, sauf durant la brèche médiatique du printemps 1991, lors de l'exode des Kurdes d'Irak. Les habitants de nombreux villages ont été déportés de force.

Rencontres dans la rue

Il est révélateur d'observer les Kurdes dans la rue, dans la vie publique. A maintes occasions l'humiliation leur est rappelée. Au point qu'ils semblent parfois ne plus y faire attention. C'est le quotidien d'un peuple colonisé qui se déroule peu à peu devant les yeux du voyageur-touriste.

Eté 1989. Région de Maras. Je me trouvais dans un petit village de montagne pour rendre visite à la famille R. connue par l'intermédiaire de Kurdes en Suisse. Et j'étais revenue en ville pour prendre mes bagages. La vieille maman a voulu m'y accompagner. Il était exclu pour elle que je voyage seule (j'avais beau dire que je ne faisais que ça, depuis dix jours!). Et la voilà s'accrochant à mon bras, toute menue dans sa longue robe et sa petite jaquette de laine, la coiffe de gaze blanche savamment enroulée autour des cheveux teints au henné.

Avisant une banque, je profite d'entrer pour changer de l'argent. Les employés, charmants comme à l'accoutumée et ravis de m'entendre parler en turc, me proposent un thé, le *cay*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

traditionnel. Puis l'un d'eux avise la petite femme accrochée à ma manche, lui intime brutalement l'ordre de sortir. La main sert ma manche un peu plus fort. J'explique qu'elle ne me gêne pas... c'est moi qui lui ai demandé de rester, je veux la photographier avec son beau costume. Regards moqueurs sur "le beau costume", mots de mépris. Ce n'est plus seulement le guichet qui nous séparait. On ne m'a plus adressé la parole, et le thé est resté, ce jour-là, chose abstraite.

Le soir, j'ai demandé à R. ce que sa mère pensait de ce qui s'était passé. Les regards de mépris posés sur elle me poursuivaient. De son côté, elle paraissait étonnée de ma colère. Son fils m'a expliqué :

> *"Tu sais, elle, ça ne l'a pas surprise. Elle n'a jamais vu des Turcs se comporter autrement avec nous. C'est notre vie. Celles qui portent leurs vêtements kurdes et qui ne parlent pas en turc ne s'attendent pas à autre chose. Elles ne vont d'ailleurs pas à la banque. Ma mère ne pouvait pas parler, elle ne sait pas un mot de turc. Elle comprenait bien qu'ils ne la voulaient pas, mais elle n'aurait jamais bougé tant que tu étais là. Elle ne voulait pas que tu sois seule".*

La famille a beaucoup ri de cet incident, de ces employés incapables de se débarrasser de leur petite maman. De mon côté, ce jour-là j'ai beaucoup appris. Assise bien droite au milieu des siens, entourée de respect, la mère avait un air de noblesse. Face à l'arrogance des fonctionnaires de l'Etat, là-bas dans la ville, elle n'était plus qu'une pauvre chose. Comment pouvait-elle trouver cela "normal" ?

Souvent les scènes parlent d'elles-mêmes. Dans les petites "lokanta", dans les rues, dans tous les lieux où se trouvent Kurdes et Turcs, dominés et dominants, les "sans-droits" et ceux qui ont le pouvoir. Voyez par exemple ce groupe de policiers qui passent en discutant, puis avisent un marchand de fruits à côté de son chariot. Celui-ci, riant et plaisantant avec des amis il y a quelques secondes, devient un homme humble, docile, la tête inclinée, balbutiant des réponses qu'il espère cor-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

rectes. Priant intérieurement, probablement, que ces messieurs soient satisfaits et repartent au plus vite. Vont-ils l'emmener? Et quand ils repartent, il essaie de reprendre la conversation avec les autres, mais pendant un bon moment, le coeur n'y est plus.

Ou bien dans une boutique, quand policiers ou militaires entrent, et que tout le monde se tait. "L'occupant" est servi avant les autres. Il a tous les droits. On le sent et il se sait. L'idéologie kémaliste est profondément ancrée dans les mentalités et pas seulement dans les milieux de l'armée. Même après 1990, le mot kurde est resté tabou.

L'avis du sociologue

Passer sous silence la répression subie par les Kurdes est impossible. Omniprésente, quotidienne, elle pourrait faire l'objet de volumes entiers. Les témoignages qui immanquablement faisaient partie des entretiens ne figurent pas ici, sauf quelques exceptions, car le sujet du livre est autre et ces récits ont été pour la plupart transmis ailleurs, aux organismes de défenses des droits de l'homme. Mais j'en donne une idée à travers un texte de Besikçi (1991) car cette répression influence les conduites et fait partie des moyens mis en oeuvre dans le processus de destruction d'une culture. L'auteur donne des exemples dont, à son avis, les théoriciens du mouvement de libération nationale ne tiennent pas assez compte:

> "On ne peut pas analyser la personnalité kurde en s'appuyant sur l'opinion de Mao, Lénine, Marx et Engels.(...)
> Quand une nuit d'hiver, alors que dehors il y a froid et neige et que tout est noir, le village est attaqué par les forces de sécurité de l'Etat. Celles-ci prennent les jeunes de ce village, pratiquent sur eux répression et torture, puis ordonnent: - Que les femmes et les jeunes filles restent dedans. - Puis les commandants et les militaires entrent dans les chambres et disent aux hommes: - Vous, restez là et montez la garde, nous avons à faire avec vos

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

femmes. Voilà ce qui se réalise par la répression.
Vous êtes des jeunes de 18 à 20 ans. Comment êtes-vous influencés par un tel événement, dans un tel contexte? Quelle influence psychologique cela peut-il avoir sur les enfants? Que devant les yeux des enfants, on torture leurs grands-parents, leurs pères. (...)
Les forces de sécurité attaquent souvent les villages. Sous prétexte de perquisitions, les militaires pillent ou souillent la nourriture, des objets de valeur. Parfois ils interdisent aux gens de sortir, d'aller dans leurs jardins ou dans leurs champs. Ils interdisent aux bergers d'aller garder leurs moutons. Et ils font manger leurs excréments aux gens. (...) Quelle influence ces interdictions et ces châtiments ont-ils sur les personnes? Quand on veut analyser la personnalité kurde, il ne faut pas faire abstraction de tous ces éléments.(...)
Les sociétés colonisées sont des sociétés blessées. (...) La structure de la personnalité kurde est liée à ce processus: un peuple qui est dévalorisé, méprisé, dont l'identité est sans cesse niée, un peuple dont le seul fait de prononcer le nom constitue une injure à l'Etat colonialiste. Comment les enfants qui sont en pleine évolution, en pleine formation de leur personnalité, sont-ils influencés par le fait d'être considérés de façon systématique comme inférieurs?"

(tiré de *"Réflexions sur les intellectuels kurdes"*)

L'enquête a donc été réalisée dans ces milieux et l'écriture accompagnée de ces images et des sentiments qui se mêlent obstinément aux mots. La nécessité de faire abstraction de l'émotivité, de garder une distance, doit être inscrite dans la liste des difficultés rencontrées.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 13

MODE DE VIE

"C'était un Kurde, simplement un Kurde. Ni libre, ni prisonnier, ni désespéré, mais pas joyeux non plus; un Kurde, comme un Indien, comme vous et moi..."

L. Girault, Les Kurdes par-delà l'exode

Dans les régions reculées du Kurdistan, la situation ne diffère pas, sous certains aspects, de celle du siècle passé décrite par Nikitine ou par d'autres historiens. Même dans les villes, malgré les nombreux changements, dans les quartiers kurdes les familles préparent les repas, s'habillent, élèvent les enfants comme par le passé. Dans les petits villages, la structure de la société kurde apparaît dès qu'on peut séjourner quelques jours: vie organisée sous l'égide du clan, réglée au fil des saisons avec les mêmes rites qu'autrefois. L'autorité naturelle et la place des femmes m'ont particulièrement frappée, confirmant les écrits cités dans le chapitre II.

L'habitat

Les grandes villes sont divisées généralement en deux parties. D'un côté, des immeubles modernes où vivent les habitants turcs (fonctionnaires civils ou militaires et leurs familles) et certaines familles kurdes. De l'autre côté s'étendent les

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

quartiers kurdes aux maisons à un seul étage. Les rues sont colorées, grouillantes d'enfants et animées par les marchands ambulants tirant leurs charrettes couvertes de vêtements, de légumes ou de fruits.

Dans les localités moins importantes se dressent toujours quelques immeubles modernes. Ce sont les habitations des familles des militaires et des fonctionnaires de la police. Et un peu en dehors un autre grand bâtiment, celui de la police de sécurité. C'est là que se déroulent les interrogatoires.

Les maisons des villages sont soit séparées, soit collées l'une à l'autre, telles que les décrivaient les voyageurs du XIXème siècle comme Binder (1887):

> "...les maisons, construites en pierres simplement superposées sans autres joints que des touffes de mousse ou des mottes de terre, sont généralement placées sur un terrain en pente; le toit, par derrière, affleure avec le sol; toutes les maisons se tiennent; si l'on n'est pas placé du côté de la façade, on ne voit rien..." (p.104)

Parfois les toits sont couverts de tôle. Il s'agit des régions où les villages ont été détruits par des tremblements de terre. Le gouvernement a fait reconstruire les habitations sans tenir compte des coutumes locales: il est impossible d'y faire sécher les fruits et les légumes, de s'y installer pour dormir durant les nuits d'été.

L'emplacement des maisons dans un village kurde n'est pas dû au hasard. En 1991, je me trouvais avec une délégation qui enquêtait près de Van sur les populations des villages déportées par l'armée turque. Des Kurdes nous montraient comment l'argent reçu était utilisé, notamment dans la reconstruction de maisons. Un responsable nous expliqua:

> *"Nous avons donné le matériel aux familles qui s'organisent pour construire leurs maisons à l'endroit qu'elles désirent. Il est intéressant de constater que les gens reproduisent exactement la forme de leur village comme dans la montagne, avec la place au milieu."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Notre accompagnant nous montra les différents emplacements choisis selon la relation des familles avec le chef. Traditionnellement en pierre ou en pisé, ces maisons ne comportent souvent qu'une seule pièce. Un poêle est situé au milieu, les murs ont de petites fenêtres. Le sol de terre battue, parfois de ciment, est couvert de tapis, les "kilim" kurdes tissés à la main par les femmes. Ces tapis et autres broderies constituent aussi la décoration des parois. Au sol, des matelas minces et des coussins brodés invitent à s'asseoir. C'est là que la famille passe de longs moments, surtout le soir, à discuter. C'est là qu'on boit le thé, que l'on mange assis en tailleurs autour d'un grand plateau rond.

Derrière un rideau sont empilés les couvertures, les coussins et les matelas pour la nuit. Le soir on les déroule. Là où la maison ne comprend qu'une pièce, tous dorment côte à côte. L'arrivée d'un ou deux touristes n'amène pas de complications: on ajoute simplement les matelas nécessaires.

Quant au mobilier, la table et les chaises n'existent pas dans l'ameublement des familles kurdes. Toutes les activités se déroulent assis ou accroupis à terre, comme ailleurs en Orient. Le mot *table* n'existe d'ailleurs pas dans la langue kurde et pour le désigner on a emprunté le mot turc, *masa.*

La présence de la table est un indicateur du processus d'acculturation. Dans certaines maisons les fauteuils d'un salon et une table occupent une pièce... et restent souvent inutilisés. Lors d'une visite dans la demeure du député kurde Ahmet Türk en été 1989 près de Mardin, on m'a montré la pièce où se trouvait un tel salon en précisant: *"c'est indispensable lorsque nous recevons des visites officielles turques."* Nous venions quant à nous de manger dans la salle d'hôtes, installés sur des kilims avec les autres visiteurs, des habitants du voisinage.

Durant l'été, dans les régions de plaines, toute la famille dort sur le toit. Dans les villes on installe de grands lits-cages qui protègent des regards du voisinage. J'ai passé ainsi plusieurs nuits sous les étoiles avec des familles.

Au sujet des villes et des campagnes, un Kurde me dit:

> *"Les Kurdes en général n'aiment pas les villes, ("bajar") lieux d'administration turque; ce sont les lieux où on les méprise. Les villes sont des ventouses qui pha-*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

gocytent l'âme des Kurdes. Ils risquent d'y perdre leur identité.
Les gens qui vivent en ville, du fait de l'apprentissage de la langue turque, de la "turquisation", vivent une rupture brutale avec le mode de vie en milieu rural. Ils deviennent agents de transmission de la langue turque et ils ne sont pas bien vus des villageois."

Azad précise que pour beaucoup de Kurdes, la ville représente une vie plus moderne, que certains envient aussi. Ils ne se rendent pas compte du risque de perdre leur identité.

"Quand un étudiant revient au village pour les vacances, s'il parle en turc, on le montre du doigt, en disant: pour qui se prend-il celui-là, il se croit un "tirko". C'est très mal vu de parler turc, surtout devant les anciens. Mais par ailleurs, les Kurdes des villes qui se sont adaptés aux habitudes turques et qui sont assimilés méprisent les villageois. Ah! voilà un "gundî", disent-ils." (note: *gund* signifie village en kurde)

Le vêtement stigmate

Les costumes variés portés par les différents peuples m'ont toujours fascinée et déjà adolescente, j'éprouvais du regret en constatant que certaines populations troquent leur vêtement traditionnel pour l'habit occidental. Ce phénomène - favorisé par la colonisation - fait aussi partie des changements dans la population kurde.

Au Kurdistan et en Turquie, le vêtement a un sens particulier, puisque le changement a été imposé de force, comme on l'a vu dans le chapitre 9 ("la révolution du chapeau"). Dès lors le maintien du costume traditionnel constitue un signe de résistance Sur les lieux de travail et dans les écoles, il n'y a pas de choix possible mais ailleurs les femmes kurdes ne passent pas inaperçues: leur costume multicolore, dans la foule des quartiers kurdes ou dans les campagnes, ajoute une note vive dans le paysage. Composé d'un pantalon bouffant, recouvert d'un

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

large et long jupon, d'une robe ou tunique, ce costume dont les détails varient selon les régions, est porté depuis des siècles au Kurdistan. Il est souvent simplifié aujourd'hui en Turquie, mais la forme reste la même.

La coutume kurde veut que les femmes cachent leurs cheveux. Selon les régions, la coiffe est faite de gaze blanche ou d'étoffe colorée savamment arrangée. On la nomme *Kofî* chez les femmes nomades qui la portent très longue dans le dos. Chez les autres femmes kurdes on appelle cette coiffe *Kitan*. De taille plus réduite, celle des jeunes filles est ornée de perles de couleur. On l'appelle alors *sarpe*. Dans certaines régions, à Mardin par exemple, la coiffe comprend un large bandeau sur le front et est constituée de soies colorées que les femmes enroulent sur la tête.

Le rôle caché du tchador

Le port du tchador (qu'on appelle *çarsaf* en Turquie) est rare dans les villages, mais il existe dans les villes, là où l'islam a le plus d'influence. A Van, à Diyarbakir, mais surtout à Erzurum, des femmes, turques ou kurdes, portent le foulard (qui diffère des coiffes kurdes) et le long manteau. D'autres cachent leur habit kurde sous le tchador. Cette grande pièce de tissu noir se révèle bien utile parfois. A Cizre, une des familles dans lesquelles j'ai séjourné se préparait à se rendre à un mariage. Gülfem s'est couverte de son çarsaf, cachant son visage et un costume confectionné dans les couleurs nationales, rouge, jaune et verte. Dès l'arrivée dans la cour de la maison où avait lieu la fête, Gülfem et les autres femmes enlevaient leur tchador jusqu'au moment du départ, et se mettaient à danser allégrement les pas de folklore avec les hommes.

Le changement vestimentaire chez les hommes est l'un des signes les plus évidents des pressions exercées par la Turquie. Tandis que les Kurdes d'Irak et d'Iran ont beaucoup mieux préservé leur costume traditionnel, au Kurdistan sous domination turque, le complet veston accompagné de la casquette "kémaliste" est généralisé. Dans certaines régions et surtout dans les petits villages des hommes sont toujours vêtus de l'habit kurde: un très large pantalon serré à la cheville et un gilet court sur la

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

chemise. Sur la tête ils portent le *Kefi* qu'on appelle *sasik* chez les nomades. C'est ce qu'on nomme chez nous le foulard palestinien.

L'habit ne fait pas le moine

Je me trouvais dans la région d'Uludere avec des journalistes, lors de l'exode de la population kurde d'Irak en avril 1991. Dans un village, près des camions de l'aide humanitaire, des hommes étaient vêtus comme les Kurdes d'Irak, avec le costume national. Combien de journalistes et de représentants d'oeuvres d'entraide ont-ils compris le rôle joué par ces hommes? En réalité, il s'agissait des "protecteurs de villages", collaborateurs kurdes armés par les autorités turques et portant le costume traditionnel! Ces Kurdes font souvent partie d'une même tribu, fidèle en bloc au pouvoir turc. Ce n'est pas le seul exemple où le gouvernement turc utilise des signes de l'identité kurde à son profit.

Le rôle de la télévision

Le petit écran montre des images d'une Turquie attrayante, la réussite sociale de femmes élégamment vêtues. Le jeans et autres vêtements européens ont de plus en plus leur place. Les femmes en confectionnent pour les jours particuliers, les mariages par exemple. La fête se célèbrant durant trois jours, elles alternent avec le costume kurde réservé pour la circonstance. Mais le jour de Newroz, le Nouvel An kurde, toutes revêtent l'habit traditionnel. A Diyarbakir, j'ai remarqué que des étudiantes universitaires ou des employées de bureau remettent le vêtement kurde à peine rentrées chez elles, comme les filles du vieux Zeki chez qui j'ai séjourné à différentes reprises.

Le partage des tâches dans la famille

A Cizre, Gülfem se démenait du matin au soir pour tenir sa maison impeccable. Lorsque je voulais l'aider, elle refusait catégoriquement. *"C'est une question de fierté pour les femmes*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

kurdes de remplir leurs tâches familiales et vouloir les aider peut être blessant pour elles" m'a dit un voisin.

Chez Gülfem, très tôt le matin, la grand'mère prépare le foyer dans un coin de la cour, aidée d'une ou deux filles. Elle pétrit la pâte pour le pain qu'elle va faire cuire. Berivan et sa soeur font la lessive dans la cour, après avoir remis en place les matelas et les couvertures de la nuit.

La vie des femmes kurdes, dans les campagnes, est un peu celle des paysannes de chez nous, avant le confort apporté par le progrès technique. Elles participent aux travaux extérieurs, après la lessive à la fontaine ou au ruisseau, les repas préparés sur un foyer situé dans la cour ou dans une petite pièce à part. Les hommes, eux, s'occupent des troupeaux ou des travaux des champs, de la vente du bétail. Les jeunes filles sont chargées de la traite des brebis. On les appelle les *berivan*. Bezar m'explique:

> *"C'est moi qui m'occupais des moutons de mon père. Traire c'est le travail des femmes. Je savais le nom de chaque brebis. Nous les filles gardions ensemble les 600 moutons des maisons du village. Les garçons apprennent d'autres choses, à donner le sel aux brebis, par exemple. Ils vont couper l'herbe et chercher le bois"*.

Chez les semi-nomades, ce sont souvent les garçons qui vont traire les brebis, les troupeaux étant situés loin des tentes. Les filles aident leur mère à la fabrication du fromage. Musa les a côtoyées. Il est impressionné par l'activité des femmes nomades:

> *"Je les voyais qui gardaient les moutons, en même temps elles tricotaient et portaient souvent un bébé sur leur dos..."*

Les hommes tiennent une boutique ou exercent un métier artisanal: boulanger, cordonnier, menuisier, tailleur. D'autres, plus rares, sont médecins ou avocats... Il est courant aussi de tenir un bistrot-restaurant, *"lokanta"*, ou une maison de thé, *"cay evi"*. Dans les villes de Batman, Siirt, Diyarbakir, certains

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

sont engagés par l'Etat dans l'exploitation des gisements de pétrole. Depuis quelques années, beaucoup ont rejoint la guérilla dans les montagnes. Souvent, le grand-père représente la seule présence masculine. Enfin, tous les "sans travail" occupent les petits tabourets sur les places des cafés en plein air, sur les pas de porte des boutiques.

De façon générale, les enfants travaillent tôt. Les filles apprennent tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour le futur. Elles gardent aussi les plus petits. Les garçons aident les hommes, portent le bois, parfois avec un âne sur de grandes distances. C'est dans le cadre familial que l'enfant choisit sa profession. En général, le père transmet son métier à un ou plusieurs de ses fils. Ils seront cultivateur, charpentier ou tailleur... Lorsqu'une fille se révèle particulièrement habile, elle suit les cours de couture, ce qui est possible dans les villes ou les bourgs. Gulistan coud les vêtements de la famille et des voisines sur sa machine installée dans la cour durant l'été. Dans les villes, on voit fréquemment des petits vendeurs de cigarettes ou de journaux, des cireurs de chaussures. Les rues poussiéreuses sont sillonnées par des chevaux ou des mulets tirant des chars et conduits par des garçons à l'allure débrouillarde.

Les conditions économiques

Du point de vue économique, la situation de "mal-développement" décrite par Kendal notamment et propre à un pays occupé n'a pas beaucoup changé, même si depuis les années 80, le gouvernement a amené un progrès, notamment des écoles. Les conditions se sont plutôt aggravées à cause de la guerre. L'armée pense plus facilement à détruire les villages qu'à y apporter des améliorations.

Dans les hameaux, l'eau courante est inexistante. Les femmes se rendent à la source ou à la fontaine pour puiser l'eau. La jeune fille marchant droite dans sa longue robe et portant sa cruche sur l'épaule est encore une réalité au Kurdistan aujourd'hui. Image biblique, occasion de rencontres entre

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

jeunes gens, pourtant le pittoresque est surtout perçu par les touristes qui ignorent ce que cela représente en plein hiver. Dans les montagnes, *"la vie des Kurdes est un enfer"* entend-on bien souvent. Les familles qui ne possèdent ni bétail, ni métier particulier, vivent dans une pauvreté extrême et seules l'abondance des produits de la nature, la solidarité des plus riches permettent de survivre. La mortalité infantile est encore élevée, les médecins souvent introuvables. Pour bénéficier de soins, il faut débourser de grosses sommes d'argent.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 14

LA TRANSMISSION DES VALEURS

Par quoi se transmet encore l'héritage d'un peuple? Par l'éducation qu'il donne à ses enfants, et la langue, merveilleux réservoir sans cesse enrichi d'expériences nouvelles. Les traditions et les acquisitions, les habitudes et les conquêtes, les faits et gestes des générations précédentes, sont ainsi léguées et inscrites dans l'histoire.

Albert Memmi, Portrait du colonisé.

On l'a vu, la transmission orale de la culture a une place essentielle dans la société kurde. L'autorité turque n'a jamais pu, jusqu'à aujourd'hui, pénétrer dans l'espace de relations au sein de la communauté familiale pour empêcher cette transmission du bagage culturel. Il aurait fallu pour cela briser la relation des mères avec leurs enfants, des vieux avec les plus jeunes, rendre étrangers les uns aux autres. Les observations et les entretiens menés lors de mes voyages m'ont permis de constater que l'attachement aux valeurs ancestrales est toujours présent.

Transmission de la littérature orale

Les savoirs transmis par les femmes ont une grande importance. Les Kurdes aiment rappeller que celles-ci composent des poèmes et que certaines sont de grandes conteuses.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Musa, exilé, se souvient de son enfance dans son village. Comme lui, la plupart des enfants kurdes ont entendu des contes, des légendes. Beaucoup les entendent encore aujourd'hui, même si les moments et les lieux où les familles se réunissent pour de telles soirées se font rares.

> *"En hiver, on faisait beaucoup de choses, les vieux racontaient des histoires. Et nous, on se posait des devinettes. On faisait des jeux. Les femmes discutaient de leurs choses. Ou bien on se rassemblait tous en silence et quelqu'un racontait une histoire. Tout le monde écoutait..."*

La mère de Nasmi connaît quantité de contes, de légendes et de proverbes. Elle est une spécialiste en la matière. Quand elle était enfant, ses parents accueillaient des chanteurs et des conteurs professionnels, les dengbêj et les çîrokbêj[1] *"Beaucoup de gens venaient les écouter"* nous dit son fils. Edip est lui aussi passionné de la culture orale :

> *"Mon frère est un poète né. Quand je lui téléphone, au lieu de me donner les nouvelles de la famille, de la région, il me dit: tiens, écoute, je vais te dire le dernier poème que j'ai composé..."*

Azad chante *Mamê Alan*, la version orale du *Mem û Zîn* de Ahmêde Xanê[2]. Des Kurdes illettrés connaissent comme lui cette épopée. Les visites trop rapides, clandestines, ne m'ont malheureusement pas permis de recueillir beaucoup de tels témoignages. Dans la ville de Varto, nous étions accompagnés de quelques jeunes gens qui nous ont fait visiter les environs. L'un d'eux, à l'allure proche des Européens, dans son attitude et sa façon de s'habiller, s'est révélé *"une vraie mine d'or pour les contes et les poèmes, il peut en réciter durant des heures"*. Mehmet précise :

> *"Moi, j'avais un oncle qui disait: "mes histoires ne finissent pas. Je peux vous en raconter pendant trois jours"*.

[1] Voir chapitre littérature.

[2] Idem.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Je ne sais pas où il avait appris, mais il n'oubliait pas. Par exemple, un soir on allait là, chez lui, c'était des séries. Il nous racontait une partie, puis il disait: "pour ce soir, c'est fini, revenez demain soir". Le lendemain, il nous racontait la suite... c'était super, je me souviens de ces soirées."

- Tu te souviens du contenu des histoires?

"Si, si, je me rappelle toujours de ces histoires. Ouf, heureusement. C'était des histoires comme celles que nous avons lues dans le grand livre, le beau livre en kurde. Les dialogues, mon oncle les racontait en chantant."

Le "beau livre en kurde" est l'ouvrage de contes recueillis par Lescot (1987) que Mehmet a découvert en Suisse.

Les yeux de Bezar brillent en se souvenant des soirées passées avec plusieurs familles. Je lui raconte le début d'un conte: ce roi qui désirait épouser une fille pauvre, laquelle a refusé. Elle ne voulait pas du roi tant qu'il n'avait pas de métier. Bezar rit et entre dans l'histoire:

"Elle a raison cette fille. Le cordonnier, le forgeron, ils auront du travail, ils n'auront jamais faim. Mais le roi, si le peuple proteste et se révolte, il n'a plus rien... oui, on nous racontait des histoires comme ça"

Contrairement aux apparences, les Kurdes n'ont donc pas tous oublié les récits de la littérature orale. Quant aux *dengbêj* et aux *çîrokbêj*, bien que rares, ils narguent encore la Turquie kémaliste. Cependant les Kurdes sentent la menace qui pèse sur ce patrimoine: les savoirs transmis de génération en génération, toute la littérature orale se perdent peu à peu. La répression, le départ forcé de milliers de familles sont pour beaucoup dans l'oubli qui s'installe lentement.

La présence de la télévision a aussi changé le type d'échanges et a diminué les occasions de passer de telles soirées. C'est ce que dit Gülfem, à Cizre. *"Ma belle-mère connaît les légendes, moi je ne sais pas. Maintenant, on regarde la télé, on raconte moins."*

Les postes de télévision, souvent offerts par le gouvernement dans les hameaux et parfois installés sur la place du vil-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

lage, diffusent la propagande gouvernementale, d'insipides films de type *Dallas*. La "culture occidentale", disent les Turcs. Mais la technique joue aussi un rôle favorable: certains Kurdes ont enregistré sur cassettes les mélopées et les contes d'un vieil oncle, d'un grand-père...

Quand tisser devient un conte

Dans certaines activités, on apprend beaucoup plus que le geste matériel. Ainsi le tissage des kilims, expression culturelle ancienne, est à la fois apprentissage et savoir symbolique. Les filles l'apprennent avec leur mère ou une femme du voisinage. Lors d'une visite dans les environs de Van nous avons pu observer une jeune femme tissant un de ces tapis sur un métier de bois fabriqué par un charpentier de la région. Autour d'elle, des enfants attentifs l'écoutaient tandis qu'une fillette plus grande triait les fils de laine. Notre accompagnateur a expliqué:

> *"Les dessins que vous voyez sont inventés par celle qui tisse. Elle n'utilise jamais de modèle et chaque kilim est une pièce unique. Ces dessins correspondent à une histoire. C'est cela qu'elle raconte aux enfants. Il y a des animaux, des fleurs, et souvent le diable, présent dans notre ancienne religion. Au Kurdistan d'Iran, on trouve beaucoup de motifs d'animaux. Les dessins des kilims varient selon les régions. La technique a été ainsi transmise par nos grands-mères. Ici, Kudret a appris ce qu'elle fait et ce qu'elle raconte de sa grand'mère, mais elle y apporte des modifications: chaque femme réinvente les histoires sur le même thème".*

Les danses, la musique

Il faut distinguer le mot folklore pris dans son sens original: *science des traditions, des usages et de l'art populaire d'un pays*, du mot foklore que l'on utilise pour désigner les danses traditionnnelles. C'est dans ce sens que l'utilisent les Kurdes. A la fois expression culturelle et signe de résistance, les danses

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

folkloriques, les chants et la musique kurdes eux non plus n'ont pas disparu. Dans plusieurs familles, j'ai vu des enfants, des jeunes répéter les pas, qui varient selon les régions. Chaque fête, chaque mariage, est pour les Kurdes l'occasion de danser, parfois durant plusieurs jours. Nasmi constate:

> *"Le folklore kurde possède une foule d'expressions qui ont aussi un lien avec la religion zoroastrienne que les Kurdes pratiquaient, religion qui date du temps où l'homme découvrit l'agriculture. C'est cet attachement à la nature, la beauté, la vie, la joie, l'amour que les Kurdes expriment à travers leurs danses folkloriques."*

L'interdit n'ayant pas atteint son but, le gouvernement, pour ne pas s'avouer vaincu, fait parfois certaines concessions:

Eté 1987. Tunceli/Dersim. Nous nous promenons dans la ville, lorsque tout à coup nous entendons les instruments typiques kurdes: le *davul* et le *zurna*. A l'entrée d'un restaurant, un policier monte la garde et un jeune Kurde nous invite à entrer et à assister au mariage... Nous descendons dans une salle au sous-sol. Des musiciens jouent effectivement, des groupes dansent. Au bout d'un moment, nous demandons au jeune homme si ce n'est pas de la musique kurde."

> *- Oui, bien sûr".*
> - Mais... ce n'est pas interdit?"
> *- Ah! oui, bien sûr, mais pour les mariages, ils autorisent durant 5 heures.*

Les Kurdes rient beaucoup de ces contradictions:

> *"Tu vois, la musique kurde n'existe pas. Et tout à coup, pour 5 heures, elle existe."*

Depuis cette année-là, des changements ont encore eu lieu. On a joué la musique kurde sans s'embarrasser d'autorisations. Puis la répression a ramené le silence. Autre phénomène, là où elle n'a pu les détruire, la Turquie s'est appropriée les expressions culturelles kurdes. Comme Azad, de nombreux jeunes participent à des groupes folkloriques autorisés... mais à quelle

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

condition? Avec ses camarades, Azad dansait ces expressions anciennes où tout le corps participe. Son groupe s'est produit à plusieurs reprises devant des officiels turcs, lors de soirées organisées par les autorités. Mais il était annoncé comme un groupe folklorique ... turc et se produisait sur une scène encadrée de drapeaux turcs! Le commentaire d'un vieux Kurde:

> *"Ils disent que c'est de la musique turque, et qu'on parle un dialecte turc, si c'est turc, pourquoi ils interdisent? Ils ne savent plus à quoi ils en sont!"*

L'humour chez les Kurdes

Si les Kurdes sont très sentimentaux, si le lyrisme et les propos de sagesse sont présents dans leurs discours, ils aiment rire aussi. Les récits cocasses tels ceux de Meliye Meshur[1] font partie de ces soirées collectives. On regrette alors de ne pas comprendre les conversations en kurde.

Autant ils parlent avec gravité de leur histoire, de leur pays et de leurs convictions, autant les Kurdes rient de leurs situations individuelles. Ils rient de leurs malheurs, des militaires turcs, de l'administration. Durant les entretiens, très souvent soit la personne interviewée, soit les autres ajoutaient une anecdote cocasse. Dans les conversations de chaque jour, l'humour a sa place et les femmes le cultivent soigneusement. Mes compagnons de voyage et moi-même avons parfois eu à "subir" (puisque nous ne comprenions pas) les rires joyeux des femmes, les voisines venant épauler la mère, pour de grandes conversations hilares qui meublaient les matinées ou les après-midi.

Les malentendus engendrés par l'interdiction de parler en kurde sont sujets de plaisanteries. Par exemple, ce Kurde totalement innocent qui, durant l'interrogatoire, disait toujours

[1] Voir chapitre 5.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"evet" (oui), le seul mot qu'il connaissait en turc. Et qui s'est retrouvé en prison avec des meurtres d'officiers dans son acte d'accusation!

Le principal devoir, l'hospitalité

"Mîvan mîvane Xwedê yê". L'invité est un hôte de Dieu. C'est un proverbe kurde bien connu et c'est par ces mots que souvent nous étions accueillis dans les familles. Lorsque je demandais aux Kurdes ce qu'ils avaient appris de leurs parents, toutes et tous me répondaient avoir appris en premier lieu les règles de l'hospitalité. Musa par exemple:

> *"Quand un hôte arrive, il ne faut pas lui demander ce qu'il veut, il le dit quand il le désire. Il doit d'abord se sentir bien, on doit lui donner de quoi se laver s'il vient de loin. Puis on lui offre le thé, et à manger ce qu'on a de meilleur. Moi je suis un garçon, j'ai appris à servir les hôtes, à leur tenir compagnie, à leur parler. Mes soeurs, elles, ont appris à les accueillir chaleureusement sur le pas de la porte, à préparer le thé. Elles doivent montrer à l'hôte qu'il nous fait honneur en entrant chez nous. On dit qu'il faut attendre 7 jours, c'est la règle, avant de demander à un hôte le but de sa visite. Mais bien entendu, l'hôte n'attend pas si longtemps!"*

Mon traducteur complète l'information:

> *"Il y a un proverbe pour les femmes qui savent bien pratiquer l'hospitalité. On dit: "Elle sait remettre les hôtes sur le chemin". Cela veut dire que quand ils s'en vont, ils sont satisfaits de l'accueil qu'on leur a fait. C'est notre fierté."*

Je revois ces femmes, immobiles devant leur porte, qui d'un geste à la fois noble et chaleureux nous faisaient signe d'entrer alors que, avec mes compagnons de voyage, nous marchions au hasard dans les villages. Nous leur étions totalement inconnus. Là où nous avons accepté l'invitation, nous avons effective-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ment ressenti une satisfaction, l'impression d'avoir procuré de la joie, alors que nous avions surtout reçu.

Plusieurs Kurdes ont souligné la prévoyance maternelle, en vue de l'arrivée des hôtes. Musa:

> *"... J'ai aussi fait le berger, j'ai gardé les troupeaux. On me donnait un morceau de pain, du fromage. Je mangeais ça au pâturage. Mais pour les visites, ma mère cachait beaucoup de choses. Alors, on lui disait: pourquoi tu ne nous les donnes pas, à nous, tes enfants? Ma mère nous répondait: Mon fils, si quelqu'un arrive, que va-t-on lui donner? C'est une honte si on n'a rien de bon. Et nous, on profitait de l'arrivée des visites... quand elles venaient... ouh! des bonnes choses arrivaient, on mangeait quelque chose de chaud..."*

Un de mes compagnons de voyage a très bien exprimé cette situation vécue dans une famille:

> *"Lorsque nous quittons les matelas déroulés sur le sol et les épaisses couettes de laine, la grand-mère a déjà allumé le feu couvert d'un dôme de métal sur lequel elle étend, avec un geste d'une délicate beauté, les larges galettes de pain. Le beurre grésille sous la pâte de fête préparée, on le sent, on le voit, spécialement pour nous."*
> (D. C. Journal de Voyage, automne 1991).

Eté 1987. Le plus ancien de mes souvenirs est aussi le plus émouvant: Nous nous promenions à Yüksekova, dans les rues poussiéreuses, entourés comme à l'accoutumée d'une troupe d'enfants. Une fillette se mit à nous tirer par la manche en nous faisant signe de la suivre. Ce qu'elle voulait, c'était nous offrir le thé dans sa maison. Ce fut très solennel. Arrivés chez elle, au fond d'une cour, elle nous fit signe d'enlever nos chaussures à l'entrée, de nous asseoir sur des coussins au milieu de la pièce, puis appela ses frères pour nous tenir compagnie et alla dans la petite pièce voisine préparer le thé. Sa mère semblait effrayée, n'avait jamais vu aucun étranger de sa vie. Un homme, assis dans la cuisine, ne bougea pas de tout le temps que nous fûmes là. Peu à peu, les voisines arrivaient et observaient "les tou-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ristes", posant des questions, curieuses et toutes gaies de cette diversion. Ce fut un moment de fête dans une maison d'une extrême pauvreté, d'une extrême propreté. Grâce à une grande soeur, la seule enfant scolarisée de la famille, on se comprit un peu en parlant turc. C'était une famille de huit enfants, le père était mort et la mère s'engageait pour travailler dans les champs. La fillette nous regardait boire notre thé, debout à l'écart, la mine radieuse. Des Kurdes, plus tard, m'ont expliqué:

> *"Pour elle, cela représentait un événement très important. Elle a mis en pratique l'hospitalité enseignée, elle pourra dire dans tout le quartier que c'est sa maison qui a accueilli les hôtes étrangers, qui a été honorée de leur visite, selon les propres termes des Kurdes."*

Mais les gens qui sont reçus ont aussi des règles à suivre, nous a dit Edip

> *"Par exemple, les familles qui accueillent n'ont pas forcément beaucoup à offrir. Dans l'éducation, on enseigne que l'invité ne doit pas attendre ce qu'il a imaginé mais ce qu'on peut lui offrir."*

Il se souvient du sens de l'hospitalité de sa mère:

> *"Elle ne pouvait pas s'empêcher, à l'heure des repas, de regarder dans la rue en disant: "il n'y a pas quelqu'un qu'on pourrait inviter à manger?" Et nous n'étions presque jamais seuls."*

Le rôle des vieux

Malgré les changements survenus surtout durant les dernières décennies, le regard porté sur les plus âgés n'a pas changé. On entend fréquemment les Kurdes raconter les faits de leurs aïeux, parler d'eux avec admiration. La société kurde, nous l'avons vu, est organisée en familles élargies, la cohésion familiale est très forte et l'on se marie fréquemment entre cousins. Souvent plusieurs frères mariés vivent dans la même

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

demeure. Si l'on en a les moyens, on construit une maison tout à côté. Il faut distinguer la relation avec l'oncle paternel ou maternel, chacun d'eux jouant un rôle particulier dans l'éducation et dans la famille. Les femmes et les hommes se sentent utiles jusque dans leur vieillesse. Les grands-parents participent aux travaux selon leurs possibilités. On les entoure d'un grand respect et on les comble d'attention. Et tandis que la maman exécute les travaux du ménage, les petits ne sont jamais seuls. *"J'ai beaucoup appris par mon grand-père, par ma grand-mère"* me disaient souvent les Kurdes rencontrés. Les anciens enseignent ce que les Kurdes nomment "les règles de vie". Ce sont eux qui transmettent les proverbes, les contes, les faits de l'histoire. Mehmet commente:

> *"L'isolement des personnes âgées nous choque, en Europe: on dirait parfois qu'ils ne servent à rien. Chez nous, c'est une fierté d'avoir un vieux à la maison. Il est une richesse, il a beaucoup à nous apprendre, et on le garde précieusement, le plus longtemps possible. Les vieux se sentent aimés, utiles."*

Durant les entretiens, les plus âgés parlaient d'abord, puis l'entretien continuait et ils apportaient leurs commentaires. Aujourd'hui encore, pour régler leurs conflits, les Kurdes font appel aux Anciens[1]. Près de Van, en été 1992, un Kurde raconte:

> *"Depuis que mon père est mort, ma mère s'occupe du domaine de la famille. Un jour, l'oncle a coupé une dizaine d'arbres sans l'avertir, dans un bois qu'ils ont de moitié. Ma mère s'est rendue auprès de lui: "Ces arbres sont à nous, nous devons discuter avant de les couper". Mais mon oncle prétendait que les arbres lui appartiennent. "C'est moi qui les ai plantés quand j'étais petit avec mon père" a-t-il dit. Ma mère a répondu: "C'est bien ce que nous allons voir, nous irons chez les Anciens". Dans le clan, chacun a le droit de demander*

[1] Voir chapitre 2.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

aux Anciens de trancher quand il s'estime lésé. Ils ont donné tort à mon oncle: "Ton père nous a dit que les arbres étaient à partager entre toi et ton frère." Ils ont dit à ma mère de couper le même nombre d'arbres que mon oncle et le problème a été réglé."

La cohésion dans les clans

La tribu existe encore dans les régions de montagne et même dans les villes. Il est révélateur que les Kurdes parlant les uns des autres se désignent du nom de leur clan, plutôt que du nom choisi pour obéir à la loi et figurant dans l'administration. Les propos de Nasmi rappellent les descriptions de Nikitine:

> *"On est fier de faire partie d'une tribu, encore plus si le chef a une bonne réputation. Le pire qui puisse arriver à un Kurde, c'est d'en être exclu. Quelqu'un qui ne fait pas partie d'une tribu est mal vu. On dit qu'il est "nê êsir", sans tribu. Et ça, c'est terrible. Quand une personne promet quelque chose et veut montrer qu'on peut compter sur elle, elle dit avec fierté: "je suis d'une tribu, ez asirim." cela veut dire: je ne suis pas n'importe qui, je sais comment me comporter".*

L'esprit de cohésion du clan existe autant pour les querelles que pour l'entraide. La solidarité dans le clan est une question d'honneur:

> *"Le sens de l'honneur est quelque chose de terrible chez les Kurdes"*, me dit Nasmi: *"Par exemple, pour un morceau de terrain, si un Kurde dit: ma limite est ici et le voisin le nie, le premier va prétendre qu'il a raison et s'ils ne s'accordent pas, chacun va être aidé par ses frères ou ses cousins, ce serait une honte de le laisser tomber. Et ils se battront, même si ça ne vaut vraiment pas la peine et si on pourrait s'arranger en discutant. On ne se bat pas pour le morceau de terre, mais par honneur, par devoir pour celui de sa tribu".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

On imagine sans peine l'impact de cet esprit de cohésion sur l'organisation du mouvement de libération nationale, que ce soit en cas de soutien ou en cas d'opposition. Ahmet explique :

> *"Quand un Kurde est emprisonné ou qu'il est malade, tout le clan se mobilise pour aider sa famille. On récolte l'argent nécessaire pour sa libération, pour le soigner. C'est une question d'honneur que d'aider celui qui fait partie du clan. On n'hésite pas à prendre des risques pour lui."*

Le sens de l'aide dépasse souvent les limites du clan. Les Kurdes considèrent comme un honneur de pouvoir aider celles ou ceux qui sont dans le besoin. Lors de l'exode des Kurdes d'Irak au printemps 1991, ceux des vallées côté turc bravaient les barrages des militaires pour passer avec des camions chargés de matériel et de pain fabriqué durant la nuit dans les foyers.

Le rôle de la femme

Le statut particulier de la femme kurde, décrit dans la première partie de cet ouvrage, est toujours le même, malgré les changements apportés par l'islam dans les villes surtout. Lorsque des étrangers arrivent, ce sont les femmes qui parlent avec eux. Elles s'adressent aux hommes de façon naturelle et elles participent aux conversations. Elles n'hésitent pas non plus à plaisanter et en ce qui concerne le sens de l'humour les femmes ne restent pas en arrière. Cela n'empêche pas que la pudeur soit aussi un trait culturel très important chez les Kurdes, souvent choqués, même s'ils ne le disent pas, par les attitudes en public de certains couples de touristes.

Les avantages dont jouit la femme kurde paraissent aller de soi dans nos moeurs, car le regard occidental voit la situation différemment. Mais il faut se placer dans le contexte des sociétés de culture islamique pour évaluer la situation. Les femmes kurdes ne sont d'ailleurs pas les seules à avoir un statut particulier: les femmes kabyles, les femmes sahraouies sont dans le

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

même cas. La façon d'appliquer les règles de l'islam, notamment en ce qui concerne la femme, dépend souvent de la place qu'elle avait auparavant dans sa société.

A Ankara, dans le local d'une organisation clandestine, une militante féministe allemande demandait un jour à une jeune femme kurde: *"Que faites-vous pour libérer la femme, dans votre lutte?"* La jeune fille répondit que la femme kurde *"n'est pas considérée comme un objet sexuel comme dans certains milieux en Europe. Elle participait à la lutte avec les hommes bien avant qu'on parle d'égalité en Occident."*

Mehmet se souvient des propos de sa mère quand elle allait le chercher à l'internat, en ville:

> *"Je me souviens, quand on voyait des femmes habillées à l'occidentale et maquillées, ma mère me disait: "Regarde, mon fils, comme c'est triste, comme elles se rendent laides, et comme elles montrent leur corps à tout le monde. Elles n'ont pas de fierté". Et moi, je pensais que ma mère avait raison. Je la trouvais la plus belle, mieux que toutes les autres. Ma mère était fière d'être une femme kurde, elle n'avait pas honte dans les rues, ni pour parler au professeur, même si elle devait tout se faire traduire. Elle disait qu'on doit apprécier une femme à ses qualités de cœur, et à son intelligence. Je trouve qu'elle a raison."*

Besikçi (1992) donne un exemple de l'autorité de la femme kurde, observé lors de son séjour chez des nomades de la tribu Alikan.

> "Avec des camarades enseignants, nous cherchions à recruter des élèves pour l'école primaire de la région Ahlat. Mais les familles s'y opposaient en général. Un jour, nous avons pris B. dans notre tente. Nous lui dit l'intérêt qu'il y a à savoir lire, écrire. Nous lui avons expliqué que pour ceux qui ne savaient pas le turc, le service militaire était beaucoup plus pénible. Cette personne s'est montrée persuadée.
> - Moi, je permets, mais il faut demander à ma femme Delal. Si elle permet, vous pouvez emmener les enfants.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> Nous avons demandé à parler à sa femme dans la tente et elle nous a reçus. Nous lui avons expliqué que son fils était intelligent et que s'il étudiait, il deviendrait quelqu'un de bien. Nous l'avons suppliée. Nous lui avons dit que son mari nous avait donné l'autorisation. Alors la femme:
> - J'ai deux enfants qui sont petits. Si je vous les donne, qu'est-ce-que je ferai? J'en ai encore deux qui étudient déjà. Cela nous suffit.
> Et elle ne nous a pas laissés ses enfants." (p.292)

La femme joue un rôle important dans la lutte de libération, ce qui n'est pas spécifique aux Kurdes. Fanon (1968), Ziegler (1983) notamment en ont donné des exemples.

Pratiques religieuses et spiritualité[1]

C'est un véritable patchwork qu'on découvre en poussant un peu l'observation. Chez les Kurdes, le sentiment religieux, mystique, est très présent. Plusieurs Kurdes ont parlé des Yezidis qui sont présents dans les villages de la région de Cizre. On en parle avec respect, comme de gens très doux. Des Kurdes me disaient aussi: *"notre religion était zerdouche, mais on a presque tout oublié"*. Beaucoup ont souligné leur respect du feu, qu'ils considèrent comme sacré, notamment les anciens nomades. J'ai remarqué que des Kurdes désapprouvent le fait d'étouffer le feu avec de l'eau. Certains comportements méditatifs n'ont rien à voir avec la religion islamique et remontent à un lointain passé. Le profond respect de la nature fait partie de la spiritualité des Kurdes. Quand on marche, fréquemment les Kurdes s'arrêtent, contemplent les montagnes, ou un arbre, en silence. Le silence ne les gêne jamais. Ils parlent de la nature, des montagnes, avec vénération et semblent vivre en symbiose avec elles. *"Ce sont nos seuls amis"*. La souffrance, quand les militaires dévastent et incendient des forêts, n'est pas due uni-

[1] Voir chapitre 3.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

quement à la perte matérielle. Le respect de tout être vivant est frappant: Une petite bête court sur une pierre et le Kurde dit: *"laisse-la, elle a le droit de vivre, c'est aussi un être de Dieu"*.

La place de l'islam

Certains Kurdes déplorent l'influence exercée par l'islam sur la liberté des femmes. Influence qui varie selon les régions, selon les tribus. D'autres considèrent que l'instruction islamique a été aussi enrichissante en permettant l'expression écrite, ce qui est confirmé dans la partie historique de cet ouvrage. Mehmet par exemple pense ceci:

> *" Je trouve que l'islam a aussi favorisé le développement de la langue kurde. Savez-vous pourquoi certains Kurdes sont devenus des poètes, comme Cigerxwin, par exemple, ou des écrivains de talent, et pourquoi ils ont écrit en kurde, sur le Kurdistan? Ce n'est pas parce qu'ils étaient d'une classe privilégiée. Certains parmi eux étaient très pauvres. L'enseignement religieux leur a permis d'apprendre à écrire et d'entrer en contact avec la culture. En plus du Coran, on étudie des livres religieux qui sont traduits en perse et en kurde..."*
> - Donc, il s'agissait de kurde écrit en caractères arabes?
> *"- Oui, bien sûr, moi-même, j'ai appris à lire en arabe le Coran avant d'apprendre le turc à l'école. Puis j'ai vu des livres écrits en kurde, ceux qui expliquent comment on doit vivre, la morale. Il y avait de tels livres traduits en kurde pour ceux qui continuaient l'école religieuse. Avant de venir en Suisse, je n'avais jamais vu de texte kurde en caractères latins."*

Les Kurdes sunnites respectent le ramadan et leurs enfants fréquentent l'école coranique. La mosquée, lieu où l'on prie, est aussi le lieu où l'on parle de la résistance, où les militants viennent parfois expliquer leur combat. C'est le seul lieu public où, jusqu'à peu de temps en arrière, on pouvait entendre parler en kurde. Et puis le gouvernement a pris des mesures et a envoyé des mollas turcs au Kurdistan.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'oncle d'un des Kurdes interviewés est intervenu en plein entretien, alors que la conversation tournait sur les difficultés de comprendre le turc. Son neveu a traduit:

> *"Ici dans nos mosquées, on ne peut plus parler le kurde. Même devant Dieu, nous devons parler en turc. Notre imam est kurde, mais s'il parle en kurde, ils l'arrêtent. Dans la mosquée, il est obligé de parler en turc, alors, nous, on ne comprend pas, ou presque pas".*
>
> - Vous ne savez pas le turc ("turkî ne zanin?")
> - *"Quand vous parlez je vous comprends. Mon neveu est le seul qui sache le turc dans la famille. C'est lui qui est allé à l'école".*
>
> Il reprend: *"Il y a cinq ans, nos imams lisaient le coran en kurde. Mais aujourd'hui, ils le lisent en turc. Alors, les jeunes ne vont plus à la mosquée, ils ne veulent pas écouter la langue turque."*

Par ailleurs, on m'a souvent parlé de Kurdes qui sont opposés au mouvement de libération nationale, *"parce qu'ils sont très religieux"*. Les discours de propagande turque, à la télévision ou par tracts, abondent de propos accusant le mouvement de lutte armée, le PKK, de *"détourner les croyants de leur devoir, de les éloigner d'Allah"*. Ils sont souvent traités "d'Arméniens".

La religion n'est cependant pas un obstacle pour l'engagement dans la résistance. Le soutien à la lutte et la foi sont exprimés souvent en même temps dans les entretiens. Si le pouvoir turc accuse le PKK d'être des "damnés", de leur côté, de nombreux Kurdes accusent le pouvoir: *"ils se comportent comme des païens; ils ne respectent pas les lois du Coran"*.

Les anciens nomades

Lors de mon dernier voyage j'ai eu l'occasion de rencontrer des nomades sédentarisés. Farouchement attachés à leur origine, beaucoup d'entre eux préservent leurs coutumes, leurs savoirs propres. Dans leurs déplacements perpétuels, les semi-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

nomades n'avaient aucun contact avec le pouvoir central. Aujourd'hui, qu'ils soient devenus éleveurs, travailleurs urbains ou étudiants universitaires, ceux qui continuent de se considérer nomades, les *koçer*, se souviennent. Comme Azad dont certains membres de la famille nomadisent encore durant l'été.

> *"Parfois, mes oncles et tantes qui vivaient encore en nomades venaient chez nous. Je les aimais beaucoup. Quand j'allais en visite chez eux à la montagne, j'étais très heureux. Je comprenais qu'ils m'aimaient. Les gens qui t'aiment, tu voudrais toujours être avec eux.*
> *Le soir, on est tous assis, serrés autour du feu. On écoute les histoires...*
> *Les nomades étaient respectés et admirés autrefois. Pas seulement parce qu'ils étaient riches et avaient beaucoup de troupeaux et de tentes, mais aussi parce qu'ils étaient reconnus comme des gens de parole. Les filles étaient très admirées et on considérait comme une chance de pouvoir épouser une fille de nomade.*

Aujourd'hui, il arrive que les anciens nomades subissent le mépris de certains Kurdes. Comme les Alevis sont méprisés par certains Sunnites. Besikçi a confirmé les propos de Azad :

> *"Vu que les nomades, à cette époque-là, vivaient presque en totale homogénéité entre eux, cela leur permettait de subsister en tant que Kurdes. Ils écoutaient les émissions de radio-Erivan en kurde, ils étaient ainsi protégés de l'idéologie officielle (...)*
> *Le nomadisme, même dans les années 60, était déjà devenu difficile... quand ils traversaient le devant du régiment dans lequel j'effectuais mon service militaire, le nombre des animaux diminuait... on les pillait. Dans les hameaux et les villages où ils s'établissaient, les féodaux, les propriétaires de terres prenaient un certain tribut... Actuellement, le gouverneur extraordinaire publie des interdictions d'utiliser les pâturages..."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le sociologue a précisé aussi la perte de liberté des femmes avec la sédentarisation:

> *"... ils séjournaient dans la montagne, la femme pouvait aller seule ou avec d'autres chercher de l'eau, vendre son fromage à la ville. Avec l'argent gagné, elle pouvait faire ses achats... Maintenant qu'ils sont sédentarisés, elle travaille moins, mais elle ne peut plus aller dans un autre village..."*

La sédentarisation permet certes un rapprochement de la société "lettrée", de la société occidentale. Elle permet la scolarisation de certains enfants. Mais ce changement ne signifie pas progrès à tous les niveaux. Il signifie aussi appauvrissement culturel et souvent appauvrissement tout court. Ce n'est pas un hasard si la sédentarisation, source de souffrance et de misère pour beaucoup de familles kurdes, a été provoquée par des mesures étatiques: la force d'assimilation de l'idéologie dominante peut ainsi faire son œuvre. Cela ressort très clairement dans les propos de Azad, comme on le verra plus loin.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 15

PARLER KURDE
OU LE VÉCU D'UN INTERDIT

Encore si le parler maternel permettait au moins une emprise actuelle sur la vie sociale, traversait les guichets des administrations (...). Même pas. Toute la bureaucratie, toute la magistrature, toute la technicité n'entend et n'utilise que la langue du colonisateur, comme les bornes kilométriques, les panneaux de gares, les plaques des rues et les quittances. Muni de sa seule langue, le colonisé est un étranger dans son propre pays.

Albert Memmi, Portrait du colonisé

Dans ce pays auquel s'applique exactement la description de Memmi, nulle part on n'aperçoit un mot indiquant qu'il s'agit du Kurdistan. Les habitants donnent effectivement l'impression d'être des étrangers dans leur propre pays. Azad nous a dit sa souffance de voir sa mère dans cette situation:

"Tu vois, ma mère, elle est comme un végétal. Tout ce qui se passe dans le pays, dans le monde, ce que disent les journaux et la radio, elle l'ignore. Face à tout cela elle est comme une sourde."

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Gülfem, à Cizre, ne sait pas un mot en turc. Sa traductrice a eu l'air étonnée que je demande comment s'y prenait cette jeune femme pour une démarche administrative (aller à la poste, par exemple): *Elle? Mais elle-même n'y va jamais. Elle ne parle jamais aux Turcs."*

Musa Anter (1991) a écrit dans son ouvrage:

> "Parler kurde était interdit. Au cas où des fonctionnaires entendaient quelqu'un parler kurde, celui-ci devait payer une lire par mot kurde prononcé. Ainsi, Mardin était devenu tel un camp de personnes auxquelles on aurait coupé la langue et dans les lieux publics les gens essayaient de se comprendre en se parlant avec les mains.
> Les villageois se rendaient à Mardin avec leurs ânes chargés de bois. La valeur d'un fagot s'élevait à une demi-lire; si l'âne et sa selle étaient bons, l'opération pouvait rapporter entre 5 et 6 lires. Lorsque les Kurdes conduisaient leur âne, ils criaient: "Cû" (hue, en kurde). Ces pauvres gens ignorants qui ne savaient pas le turc se faisaient ainsi piéger par les gendarmes qui les attrapaient puis les maltraitaient. Les villageois tentaient alors de se défendre et cherchaient à se justifier en kurde. Ils commettaient de la sorte encore plus d'infractions..."
> (p. 29)

Les choses ont à peine changé depuis, comme le montrent les remarques au sujet des prisonniers kurdes:

> *"Quand une femme kurde va voir son fils ou son mari en prison, elle doit se taire, elle ne peut pas lui parler, parce qu'elle ne sait pas le turc. Alors, elle le regarde et elle pleure."*

En rendant visite à des familles, on se rend compte que la langue kurde, encore aujourd'hui, est la seule connue pour une grande partie des Kurdes de Turquie. Les hommes, les jeunes parlent en turc dans la rue, pour les démarches administratives et s'expriment en kurde à la maison. Lors de mon premier

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

voyage, en 1987, les gens rencontrés dans les villages et les campagnes nous disaient, souvent en kurde (!) *Ez Türk ! Je suis Turc.* Ce n'est qu'en chuchotant, ou au fond d'une boutique, que certains s'affirmaient Kurdes.

> *"C'est comme ça, les gens ont pris l'habitude de se taire dans la rue,* dit Mehmet. *Tu ne dois pas croire que c'est qu'ils n'avaient pas envie de parler. C'est parce qu'ils ne savent pas le turc, et qu'ils ont peur."*

Lors de mon voyage en 1989, un élu politique kurde d'une petite ville (région de Mardin) ami du traducteur, a voulu me faire comprendre ce que signifiait le vécu des Kurdes. Avec d'autres mots, il a rejoint Albert Memmi :

> *"Vous aurez vu un peu les difficultés de ce pays. Vous ne comprenez pas la langue, c'est un problème pour vous. Eh bien, ici, toutes nos grand'mères, les mamans, beaucoup d'hommes, parfois même des jeunes, sont comme vous quand ils viennent dans les villes, quand il vont à la poste. Ils ne comprennent pas la langue, ils savent seulement le kurde. Pourtant ici c'est leur pays. Et tout ce que je vous dis n'est pas officiel. Je n'ai pas même le droit de vous parler comme je le fais en ce moment..."*

Les personnes rencontrées se sont exprimées plus librement les années suivantes : d'une part des rapports de confiance se sont tissés avec certains, d'autre part un changement important a eu lieu depuis quelques années. Des Kurdes osent affirmer désormais, à chaque fois qu'ils en ont l'occasion, que leur langue est le kurde, qu'elle est belle, qu'ils ne sont pas des Turcs. En avril 1990, nous avons rendu visite avec un ami journaliste au maire kurde d'une petite ville du Kurdistan. Sur son bureau, bien en vue, un porte-crayons portant les couleurs verte-jaune-rouge, interdites, signe de soutien à la lutte de libération. L'homme nous a tenu un plaidoyer :

> *"Par notre langue et par notre culture, nous sommes plus proches des Européens que des Turcs. La langue kurde a des mots qui ressemblent au français. Vous savez*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

que c'est une langue indo-européenne. Nous les Kurdes, nous n'accepterons jamais que nos valeurs soient détruites. Nous avons des écrivains, des poètes, nous ne sommes pas un peuple arriéré..."

"Die Sprache ist meine Welt". La langue est mon univers. Cette phrase citée par le linguiste autrichien Wittgenstein dit tout ce que représente, ce que contient la langue maternelle. L'émotion des Kurdes parlant de leur langue prend ce sens-là. Pour eux, être kurde et parler kurde semble aller de pair.

Toutes les valeurs, les pratiques culturelles sont transmises au moyen de la langue. C'est par la langue maternelle que se tisse le réseau de relations, que les Kurdes s'imprègnent des récits et de tout ce qui fait leur identité. L'interdire leur en a fait mesurer la valeur. On le verra plus en détail dans le chapitre des stratégies identitaires.

La représentation de l'interdit

L'interdit paraît si naturel aux Kurdes qu'ils ne pensent pas à en parler spontanément. Les sentiments de souffrance et de révolte émergent dès qu'on leur demande les raisons de cet interdit. Ceux qui ont un engagement politique ou qui ont pu s'informer voient le lien entre l'interdit et le projet de faire disparaître les Kurdes. Pour eux, cela fait partie de la politique de colonisation. Mais dans les entretiens que j'ai réalisés, en général ils ne savaient pas. Plusieurs personnes ont dit: *"C'est comme ça depuis toujours"* ou: *"C'est comme ça, c'est parce qu'ils n'aiment pas les Kurdes"*.

Les femmes rencontrées dans beaucoup de familles semblaient trouver presque naturel l'interdit lorsque j'abordais la question. *"C'est notre destin"*. Dirigeant la famille, écoutées et respectées de tous, les femmes kurdes organisent leur vie dans un cadre social où elles se sentent à l'aise. C'est en kurde qu'elles transmettent aux enfants les règles nécessaires pour vivre dans leur société. L'école officielle est un monde à part dont elles ne s'occupent pas.

La télévision contribue paradoxalement à une prise de conscience: alors que le but est de faire la propagande des

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

valeurs turques, l'effet des images et des discours sur le petit écran est souvent inverse et suscite la révolte: on ne parle des Kurdes qu'en termes de terroristes et toute présentation est à l'honneur de la Turquie. Gülfem, la jeune mère de famille illettrée, assise dans le jardin à Cizre, s'exprime d'un ton de plus en plus animé:

> *"Je voudrais dire ça: je pense que dans le monde, tous sont libres de parler leur langue. Seulement pour nous, c'est interdit. Les autres, ils ont des présidents, ils parlent à la télévision. Tous sont libres, tous ont leur Etat, sauf nous, car nous, ils nous haïssent (...)*
> *Ils ne donnent pas cette liberté. Ils ne nous veulent pas, ils nous traitent d'Arméniens. Et ils nous tuent même. Je ne crois pas que le kurde a été libre une fois."*

La mère d'Azad répète plusieurs fois: *"Les Turcs sont mauvais, ils veulent nous éliminer."* Et Fatma, lycéenne à Diyarbakir:

> *"Ils n'attachent pas d'importance aux Kurdes. Ils les considèrent comme des bêtes; pour ça, ils ont interdit leur langue."*

Gulistan, la petite couturière, ajoute: *"Leur but est de nous faire oublier le kurde."*

Bezar, qui elle non plus n'a jamais fréquenté l'école, a une idée claire du but poursuivi par le gouvernement:

> *"C'est pour qu'on soit sous leur domination. Si ce n'est pas pour ça, pourquoi auraient-ils interdit? Pourquoi est-ce qu'on n'aurait pas le droit de parler notre langue?"*

Osman Turan cite les propos d'une femme kurde:

> *"Le fait d'interdire sa langue à quelqu'un, c'est comme si on l'amputait d'un organe".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le psychologue souligne la différence entre interdire une langue et en nier l'existence:

> *"Prenez le cas des Bretons; leur langue était interdite. Mais la France ne disait pas que les Bretons parlent un français déformé, que le breton n'existe pas. Donc, ils pouvaient résister, s'organiser. Chez nous, beaucoup de Kurdes en sont arrivés à être convaincus que leur langue est un dialecte turc qui ne s'écrit pas, comme on le leur disait à l'école."*
>
> *"Ce que vous devez comprendre,* commente Mehmet, *c'est qu'on ne disait pas "En Turquie, la langue kurde est interdite" Non, ce mot lui-même n'existait pas, un point c'est tout. A la télévision, dans les déclarations officielles, on entendait toujours la même rengaine: tous les citoyens de la Turquie sont des Turcs, le turc est la seule langue officielle, etc. Et on avait vraiment l'impression de ne pas exister."*

Ce qui frappe effectivement le plus les gens qui séjournent au Kurdistan de Turquie, c'est le fait que les mots soient gommés. On ne parle pas du *Kurdistan turc* comme on parlait de *l'Algérie française*, du *Congo belge*.

Ce déni total a provoqué maintes situations où le cocasse se mêle au tragique. Puisque le mot kurde lui-même ne doit pas être prononcé, lorsque les autorités ont à faire avec des Kurdes qui ne parlent que leur langue maternelle, ils jonglent pour ne pas devoir prononcer "le mot". En été 1989, on m'a rapporté cette anecdote publiée dans la revue *"Vers l'An 2000"* : Un officier turc voulait interroger un vieux ne sachant que le kurde. Il avisa un jeune du village, et l' interpella pour lui demander de traduire: *"Viens ici, toi, est-ce que tu parles la langue ennemie?"*

Le droit de parler kurde dès 1991

Dans une conférence à Genève en juin 1993, un historien turc a déclaré que *"finalement, la situation des Kurdes n'est pas unique. L'Etat centralisateur et jacobin qu'est la France a*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

aussi interdit les langues, le breton par exemple...". Mais ce n'est que depuis l'autorisation de parler kurde en public en 1991 que la situation des Kurdes est devenue proche de celle que connaissaient par exemple les Bretons avant les années 50: la langue maternelle, parlée dans la rue, reste interdite dans les écoles et dans les lieux officiels. A cause de la terreur policière et des exactions, la comparaison ne peut guère aller plus loin. On a vu dans le chapitre 11 que la libéralisation est toute relative.

L'autorisation de parler kurde dans la rue annoncée par Ankara en janvier 1991 a été perçue comme un grand progrès en Europe. C'est un progrès du fait que la Turquie ne peut plus nier l'existence des Kurdes et de leur langue. Sur place, l'enthousiasme fut mitigé. Dans le quotidien turc - pourtant très officiel - *Hürriyet,* le journaliste Oktay Eksi écrivait, un peu ironique:

> "La décision de suppression de l'interdiction de cette langue, comme chacun sait, a été prise dans les jours chauds de la crise du Golfe. Selon le parti de la Mère Patrie, ils ont libéré le kurde. On peut parler cette langue dans une conférence, mais la conférence ne doit pas être politique. Dans un meeting, les affiches doivent figurer seulement en turc. Vous dites que ceci est autorisé et non cela. Donc en fait, ils ne peuvent pas parler leur langue?"

La déclaration officielle a été exploitée au maximum par les intéressés: présence d'ouvrages en langue kurde dans les librairies des grandes villes, musique kurde dans les rues, abondance de cassettes, etc. Par ailleurs, un grand mouvement populaire a émergé, le kurde est devenu "langue de la rue". Il y a encore deux à quatre ans, selon les régions, les gens parlaient kurde entre eux, mais se taisaient face à des inconnus. Les touristes en vacances à Diyarbakir ou à Van pouvaient effectivement avoir l'impression que dans ce pays, "on ne parle plus le kurde". Cependant, après 1992, la peur a de nouveau réduit les gens au silence.

Le scepticisme des Kurdes

Dès le début, les limites à cette autorisation ont provoqué le mécontentement: "*On autorise ce qui se pratiquait déjà, alors,*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

quel changement?" Le kurde reste en effet interdit dans les écoles. Beaucoup considèrent cette mesure comme de la poudre aux yeux masquant la répression. D'autres ne le croient même pas, comme Fatma, à Diyarbakir:

> *"Je ne crois pas que la Turquie puisse permettre cela. Ils parlent toujours le turc, à l'école, cela n'a pas changé."*
> Gulistan n'hésite pas: *"Ils disent comme ça à la télé, mais ce sont des menteurs."* Comme elle, à Cizre, on ne se fait pas d'illusions:
> *"C'est un mensonge pour l'Occident, ou alors un moyen pour la Turquie de ne pas avoir l'air ridicule, puisque de plus en plus, les Kurdes n'ont plus peur et parlent kurde."*

Berivan est déçue après un moment d'espoir: *"Au début, on était contents. Mais on a vite vu que c'est toujours interdit, c'est même pire qu'avant."*

Berivan vit dans cette région de Cizre où les arrestations sont quotidiennes, où chaque nuit les commandos spéciaux ou la police secrète sèment la mort parmi les civils. Dans la ville de Berivan, la liberté d'avoir des ouvrages kurdes dans les librairies, comme à Diyarbakir, n'est pas arrivée. Plusieurs personnes ont répondu dans le même sens qu'elle: *"A quoi bon nous laisser parler librement, si en même temps ils tuent les Kurdes"?*

Azad insiste sur le fait que les conséquences de l'interdiction et du déni de langue sont toujours là et ne vont pas disparaître. C'est dans ce sens que beaucoup de Kurdes étaient amers lorsque je leur demandais leur avis. *"Vous imaginez que tout le mal fait jusqu'à aujourd'hui est effacé par cette autorisation qui n'est même pas entière?"* m'a dit l'un d'eux à Diyarbakir. Pour Berivan, la seule autorisation de parler ne change pas le sort des Kurdes:

> *"Par exemple, on réussit les examens, on est bons élèves, eh! bien, on n'a pas le droit d'aller à l'Université... ils acceptent qui ils veulent. Ils disent comme ça à la TV, qu'on a les mêmes droits, mais malheureusement ce n'est pas vrai. Ils ne reconnaissent pas nos chants. Nous*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

n'avons pas de TV ni de radio, ni de presse en kurde. A Istanbul, Ankara, ils ont tout."

Il est encore aujourd'hui dangereux de parler et de chanter ouvertement en kurde. A plusieurs reprises, j'ai constaté que ces actes prennent la forme d'une résistance.

Dans une librairie à Diyarbakir se trouvent exposés des ouvrages en kurde et sur la question kurde. J'entre, je feuillette les livres ... Un "Monsieur très aimable" qui parle français, entré juste derrière moi, se présente d'abord comme un collaborateur de la librairie et me conseille. Il se dit très heureux de rencontrer quelqu'un qui s'intéresse à la culture kurde et voudrait parler avec moi, avec mes amis, savoir le nom de notre hôtel, etc. Il s'agit de semer cet importun. On me confirmera le soir même qu'il s'agit d'un agent des services turcs, opérant auprès des touristes:

> *"Les livres dans les librairies, les journaux kurdes vendus dans la rue, c'est une liberté feinte,* m'a dit un Kurde un peu plus tard. *La police repère ceux qui achètent des livres, et cherche ensuite à les arrêter. Acheter un livre kurde continue d'être dangereux."*

Plus que l'assouplissement des autorités, c'est une attitude de résistance qui a favorisé le maintien et la resurgence de la langue. A ce sujet, la place accordée au phénomène de la langue kurde par les responsables politiques du mouvement de libération est surprenante. On peut se demander pourquoi ils semblent y attacher si peu d'importance dans leurs écrits, en regard de l'emprise de la langue turque et de l'importance de l'enjeu. On peut se demander pourquoi le turc est plus facilement utilisé par eux en Europe. Sur le terrain et parmi la population kurde, il ne fait pas de doute pourtant que la langue kurde est bien vivante, survalorisée parfois. Le témoignage suivant date de l'été 1992. Dans une salle d'Université où la majorité des étudiants sont kurdes et où une partie d'entre eux l'affirment ouvertement, un professeur met les choses au point:

> *"Certains parmi vous disent que leur langue est le kurde. Je voudrais préciser que le kurde n'existe pas. C'est un dialecte turc. Ce n'est pas une langue".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Un des étudiants, dans un silence glacé, prend la parole *"pour sauver l'honneur des miens"* nous dira-t-il.

- Vous vous trompez, Monsieur, le kurde est une langue. Si c'est un dialecte turc, pourquoi ne le comprenez-vous pas? pourquoi n'a-t-il rien de commun avec le turc? Et j'ajouterai que cette langue s'écrit."

Et puis l'un après l'autre, d'autres étudiants ont levé la main, pour donner raison à celui qui s'était jeté à l'eau. Depuis lors, ce groupe a subi sans cesse des contrôles de la police civile.

Dans les entretiens, comme dans les témoignages spontanés, le sujet de la langue est très souvent associé, de façon plus ou moins directe, à la lutte de libération. Berivan, à Cizre, a chanté en kurde avec les enfants autour d'elle, le chant de *"Djezireh-Botan"*, leur ville à l'histoire ancienne. Puis le chant des couleurs nationales du Kurdistan: *kesk û sor û ser, vert, rouge et jaune*. Des chants que l'on entend couramment aujourd'hui dans la région, lors des fêtes. Berivan a écrit les paroles, sur un bout de papier. Je lui ai demandé qui lui a enseigné à écrire ainsi en kurde... *"Ce n'est pas seulement moi, on apprend..."*

Elle s'assura que je saurais bien cacher ce papier. Puis elle me demanda de fermer l'appareil sur lequel ses propos sur le "parler kurde" avaient été enregistrés. Elle me communiqua alors quelques informations sur cet autre apprentissage, lors des réunions clandestines avec les jeunes, avec les femmes aussi. *"On apprend notre histoire, des chants"*.

Une autre anecdote est révélatrice: un soir de juillet, nous nous trouvons dans un hôtel assez chic, près du lac de Van, fréquenté par des touristes étrangers et turcs. Dans les rues, la langue turque sévit, les employés de l'hôtel paraissent indifférents. Tout cela n'est qu'apparence. En descendant l'escalier, nous croisons un employé. - *"Vous savez qu'ici, on parle le kurde?"* Ce n'est que le début d'un long dialogue saccadé, au gré des rencontres dans les couloirs. Les informations se font plus denses avec la confiance qui s'installe: *"C'est notre langue, les Turcs ont voulu la détruire. Maintenant, nous par-*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

lons kurde." Puis un peu plus tard: "*Maintenant, les gens ont compris que parler kurde, c'est résister à la Turquie.*" Et finalement, à voix basse, il prononce:

"*Ici, c'est le Kurdistan.*" Plusieurs employés discutent comme lui. Ils nous apprennent enfin que, selon eux, ceux qui ont amené ces changements ce sont "*les gens du PKK*". Je reviendrai sur cette question dans le chapitre des stratégies identitaires.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 16

L'ENFANT KURDE À L'ÉCOLE

Nous avons envie de parler kurde
Que ce soit libre partout où l'on va...
Je n'ai pas honte d'être kurde
C'est un héritage de mes ancêtres.
Je veux être kurde jusqu'à ma mort.

Berivan

"Dans l'Est, on doit utiliser absolument l'impérialisme culturel". Cette phrase tirée d'un ouvrage turc paru en 1970[1] donne le ton quant au sort qui attend l'enfant kurde à son entrée à l'école. Il s'agit d'une des propositions visant à détruire la culture kurde. L'auteur poursuit:

> "(...) L'enfant doit absolument être séparé de sa famille, dans la pratique de l'éducation. Les relations entre nouvelles et anciennes générations doivent être dissoutes.(...)"

Dans les années septante, des mesures commençaient d'être prises pour alphabétiser la population. Les buts n'ont pas changé et les écoles en Turquie sont encore un lieu où l'on

[1] *Necmi Onur "Que se passe-t-il derrière les montagnes?"* (citations reprises in: Besikçi, 1990).

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

tente de faire oublier à l'enfant sa langue, sa spécificité. Il est impossible d'observer au sein de la classe comment l'enfant réagit à ce déni subi jour après jour. Ni lui ni les enseignants ne peuvent s'exprimer ouvertement à ce sujet. Entrer dans une classe au Kurdistan est difficilement réalisable sans attirer une surveillance policière. Souvenons-nous de l'attitude de la professeur de français de Erzurum.[1] Les brèves visites de classe effectuées au hasard ne pouvaient donc pas apporter d'informations particulières. Mais les éléments mêmes qui nous ont empêchés de nous informer ou qui ont abrégé les visites, l'atmosphère tendue, sont révélateurs.

Les bâtiments d'école sont tous construits et aménagés de la même façon. Un bâtiment pour la classe, un autre à côté, pour loger l'enseignant. Dans la classe, les bancs des élèves, un poêle à bois dans un coin ou au milieu. Le portrait d'Atatürk figure bien en vue, souvent au-dessus du tableau noir. Le nombre d'enfants par classe dépasse souvent cinquante. Certains Kurdes m'ont dit avoir été plus de quatre-vingts élèves dans la même classe.

Au hasard des villages

Région de Sirnak, avril 1990. Je voyageais avec un compatriote journaliste. Pour accéder à ce qui paraissait un village-prison, le chauffeur de taxi dut persuader les militaires d'abaisser la barrière rouge et blanche qui barrait le chemin. De là, on voyait chaque maison sur la colline. Les élèves de l'école, dans leur uniforme noir, étaient dehors. Un des deux enseignants, s'éloignant un peu du bâtiment, vint à notre rencontre. Se présentant comme Kurde, il nous invita avec empressement à visiter la classe, mais ensuite il se tut. Là, avec son collègue, un Turc plus âgé, le mot kurde ne fut pas prononcé. Impossible de voir un manuel. Tandis que nous échangions des phrases banales, à la portée de mes connaissances limitées de la langue turque, l'enseignant kurde nous regardait avec insistance,

[1] Voir page 146.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

comme s'il voulait nous dire quelque chose. Le dialogue a coupé court lorsque nous avons émis le désir de prendre la classe en photo. De son côté, le chauffeur de taxi commençait à devenir nerveux et nous incitait à nous dépêcher.

Ali, un jeune instituteur rencontré au hasard, m'a fait visiter sa classe après les cours, dans un village perdu des environs de Diyarbakir. C'était en été 1989. Parce que nous avons marché à l'écart des habitations, parce qu'il était naïf peut-être, j'en ai appris un peu plus avec lui. Mais il s'est ensuite fait réprimander sévèrement par un vieux du village et m'a expliqué:

> *"Il a peur que tu sois un agent du gouvernement. Il m'a dit: pourquoi laisses-tu des étrangers entrer dans l'école?"*

Ce jeune maître connaissait du personnage d'Atatürk ce que l'école lui en avait appris:

> *"C'est un réformateur, qui a beaucoup fait pour la Turquie, qui a beaucoup donné au peuple turc.*
> - Et aux Kurdes?
> - *Aux Kurdes, c'est difficile, ils ne savent pas le turc, mais il a essayé."*

Pour Ali, les Kurdes sont arrivés ici après les Turcs. Ils étaient pauvres et ignorants. Les enfants kurdes "ont des difficultés parce qu'ils sont kurdes".

> "- Et n'as-tu jamais eu l'idée d'écoles en langue kurde?
> - *Bien sûr que non, puisque c'est interdit. Et il n'y a pas de livres, on n'écrit pas dans notre langue. Pour écrire, il faut qu'on apprenne le turc..."*

Ali trouve tout naturel de parler en turc aux enfants dans la classe. Il fait traduire par une fillette qui parle turc, quand les petits ne comprennent pas. Il leur faut environ trois ans pour parler correctement le turc.

> *"Mais quand je joue au football avec eux, après l'école, je parle en kurde!"*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Je l'avais rencontré au détour d'une route, attendant l'autobus et tenant sous le bras le ballon qu'il avait l'intention de faire réparer à la ville. D'abord interloqué de cette rencontre inhabituelle, dès que j'avais parlé école il s'était empressé de m'inviter à aller visiter son lieu de travail. Et nous avions traversé des ruisseaux, rencontré un petit berger et ses moutons avant d'atteindre un village isolé, adossé aux rochers. L'école se trouvait, comme c'est toujours le cas, un peu à l'écart des maisons. La classe à cette heure était vide, sous la garde de l'incontournable portrait d'Atatürk. Ses occupants ne devaient pas être parmi les plus malheureux, avec ce maître bon enfant qui faisait partie des leurs. Quelques gosses, silencieux, sont venus nous observer.

Les enfants kurdes vivent une situation d'école coloniale. On leur impose les valeurs de la société turque, le modèle occidental, mais avant tout, on leur inculque les principes kémalistes, l'appartenance à la nation turque. Généralement, un enfant découvre à l'école l'histoire de son pays et celle du monde... En Turquie, si l'on enseigne comme ailleurs les notions élémentaires, l'enfant apprend avant tout à devenir *un bon Turc*. Dans les leçons d'histoire la Turquie a une place centrale. Les ouvrages de lecture, dès la première classe, décrivent les mérites des Turcs et les actes glorieux de Mustafa Kemal, le fondateur et bienfaiteur de la Turquie. Le drapeau turc figure fréquemment dans les illustrations. C'est ce dont se souvient surtout Musa:

> *"Jusqu'à la fin de l'école primaire, sur tous les livres, il y avait le portrait d'Atatürk, des textes sur la vie d'Atatürk. Il y avait aussi d'autres images. A l'école secondaire, il y avait moins de portraits, mais on écrivait beaucoup sur lui, sur la Turquie."*

Dans un manuel scolaire choisi au hasard, sur 41 textes illustrés, 10 représentent *Atatürk* dans différentes fonctions. Il figure sur la page de couverture et sa biographie occupe toute une page. Le drapeau turc se trouve en page 3 avec le texte d'une marche nationale, comme première lecture. A aucun endroit dans ces livres, l'enfant kurde ne trouve un mot, un

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

signe révélant son existence, son identité. Les élèves kurdes n'entendent jamais de propos signalant leur pays. Quand on mentionne leur langue ou leur mode de vie, c'est verbalement, avec des mots de rejet et de mépris. Comme le raconte Edip:

> *"Dans le cours de travaux manuels, j'avais fait un petit carré, avec des clous, tu sais, pour tisser.... oui, quand je l'ai fait, c'est vrai, j'étais pas génial sur le plan manuel... mais tu sais, les Kurdes ont des couleurs... un peu farfelues, des couleurs vives, c'est connu, parfois maladroites. Et alors mon instit' m'a dit: "ouais, c'est un kilim kurde", "kurt kilimi gibi". C'était méprisé, il a fait comme ça avec sa main. Et pour moi, c'était comme si le kilim kurde, pour lui, c'était de la merde. Et ça m'a blessé,... ça m'a blessé. Tu vois, par ailleurs, lui, il reconnaissait que j'étais quelqu'un qui travaille bien, qui réussit sa scolarité, mais malgré tout cela, ce que je faisais, tous les signifiants kurdes, c'était de la merde pour lui. C'est bas, ça ne peut servir à rien, ça n'a rien de beau, rien de ... valorisant.*

Ils se sentent comme *dans un monde étranger.* C'est cette remarque qui revient le plus souvent lorsque le thème de l'école est abordé. Mehmet:

> *"...quand on est à l'école, tout ce qu'on apprend, c'est des choses en dehors de nos habitudes; on se dit: c'est vrai, il existe des choses comme ça, vraiment?"*
>
> - ça ne vous paraît pas possible?
> - *"non, parce qu'on ne les voit pas dans la réalité. On ne voit pas réellement ce qu'on nous apprend, c'est des choses qui sont en dehors de notre société..."*

L'endoctrinement. Les slogans

Ne mutlu Türküm diyene !
Heureux celui qui peut dire je suis Turc !

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

C'est un des slogans que tous les enfants de Turquie, encore aujourd'hui, doivent réciter à l'entrée des classes le matin. Je l'ai observé pour la première fois devant l'école de Tunceli/ Dersim, en été 1987. Une fillette placée sur une estrade récitait des phrases alors incompréhensibles pour moi et toutes les classes, placées en rang dans leurs uniformes noirs, répétaient en choeur. Depuis lors, le même témoignage m'est parvenu à chaque fois qu'on parle de l'école. Musa:

> *"Chaque matin, chaque élève devait amener un morceau de bois... pour brûler. (...) On l'amenait là, dans la classe, pour chauffer, puis on devait ressortir. Avant 8 heures, on se met en rangs, deux à deux* (il fait le geste de "garde à vous"). *Et on doit dire des paroles de... de slogans à Atatürk.*
> - Par exemple? ... - *Par exemple, quel bonheur d'être un Turc, je suis Turc, je suis correct, et tout quoi,* (il rit).
> *... Et chaque vendredi, avant de quitter l'école, il faut chanter la marche nationale, et on lisait quelque chose sur le drapeau de la Turquie, tous ensemble. Et aussi tous les lundis, quand on arrive..."*

Mehmet, lui, se souvient qu'il était désigné systématiquement pour réciter sur l'estrade.

> *".. parce que je savais bien le turc. Maintenant, j'y pense et je n'aime pas m'en souvenir, ça me fait honte".*

Besikçi l'a rappelé dans l'entretien accordé à Ankara:

> *"... êtes-vous au courant de ce que doivent dire chaque matin les enfants à l'entrée des classes en Turquie: je suis Turc, je suis correct, etc. bon... tout cela peut provoquer des handicaps psychiques dans la personnalité des enfants. (...) Mais l'enseignement donné à l'extérieur de l'école, dans la population kurde elle-même, a plus d'influence. Le fait d'apprendre quelque chose dans sa langue maternelle a plus d'effet sur l'enfant. Et l'Etat turc ne peut pas atteindre son but comme il voudrait par son enseignement..."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les propos échangés avec les traducteurs du sociologue, des intellectuels turcs, montrent que nombre de citoyens turcs aujourd'hui désapprouvent aussi ce type d'enseignement empreint de chauvinisme.

L'espion dans la classe

L'espion fait partie du système scolaire dans les écoles turques au Kurdistan. Tous les Kurdes le citent. Osman Turan dit à propos de ce phénomène :

> *"Les élèves kurdes apprennent à devenir des mouchards. Pour devenir un bon Turc, il faut parler turc, donc, mon copain doit me dénoncer parce que j'ai parlé en kurde dans un espace extra-scolaire. Et alors, la figure du flic est déjà instaurée. L'instituteur, c'est le commissaire qui vérifie. C'est lui qui organise les mouchards... un mouchard fonctionnant pour sa propre négation, dès l'école primaire."*

Bezar n'a jamais été scolarisée, mais elle se souvient de ses petits frères et soeurs qui se rendaient à l'école.

> *"Il n'y avait pas d'école dans le village. L'enseignant donnait les leçons dans un local, je ne sais pas où.*
> - Comment se passait l'école pour eux ?
> - *Quand ils revenaient (...) ils avaient peur de parler en kurde. Dans la famille, ça nous faisait rire. On plaisantait là-dessus.*
> - Pourquoi avaient-ils peur ?
> - *Certains élèves du village espionnaient pour dénoncer ceux qui parlaient en kurde.*
>
> Elle ajoute après un silence : *C'était terrible, on les tuait de coups."*

Puis elle rit, comme les Kurdes rient de leurs malheurs. Pour les Kurdes, le mouchard c'est l"agent". J'ai demandé à

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Ahmet quel était son plus mauvais souvenir d'école, il m'a répondu:

> *"Ce sont les espions. C'est la peur, toujours, d'être dénoncé par quelqu'un qui est kurde comme nous. C'est une honte pour nous les Kurdes. Et c'est cela qui a préparé ceux qui sont aujourd'hui les protecteurs de village."*

Gönül, une autre enseignante, à Diyarbakir, m'a expliqué sa vie dans le petit village de montagne où elle enseigne. Appartenant à une famille kurde très insoumise au pouvoir turc, elle-même engagée clandestinement dans le mouvement de libération, elle est révoltée par cette interdiction faite aux enfants de pratiquer leur langue maternelle à l'école:

> *"Ce qui est terrible, c'est que moi, je souhaiterais tellement parler kurde avec eux, mais je sais que si je le faisais, et qu'on me dénonce, nous le payerions très cher. Il y a peut-être un espion que j'ignore dans la classe."*

Le comportement des enseignants

Les mauvais traitements et le mépris sont signalés de façon générale. Ce qui revient le plus souvent dans les propos lorsqu'on demande "de quoi te souviens-tu à l'école?" c'est le mépris exprimé à l'égard des Kurdes, les difficultés dues à la langue et les mauvais traitements. Comme Fatma, à Diyarbakir:

> *"C'était comme une prison pour moi (...) nos maîtres étaient turcs. Ils aimaient mieux les enfants qui étaient riches. Je me souviens d'un garçon qui venait d'Ankara, le professeur lui donnait plus d'importance. Un autre ne savait pas le turc. le professeur, une fois, l'a mis dehors en le traînant par les oreilles..."*

Je n'ai pas pu recueillir de témoignages de méthodes particulières utilisées pour empêcher les enfants de parler en kurde,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

(comme "le symbole" chez les Bretons, par exemple). Mais l'exemple de violence symbolique figurant ci-dessous, signalé à Diyarbakir, n'est certainement pas isolé.

> *"Le maître avait dessiné un grand arbre vert sur un panneau, avec des pommes blanches. Chaque enfant avait sa pomme. A chaque fois qu'un élève savait répondre en turc, il allait colorier un coin de sa pomme. A la fin de l'année, presque toutes les pommes étaient entièrement rouges. Mais la mienne était restée blanche. Je n'oublie pas, cette seule pomme, toute blanche..."*

"*On nous frappait*" est la remarque qui revient sans cesse. *"Mais il ne faut pas penser que frapper, c'est comme on pense d'habitude, des gifles, des coups de pied"*, me dit Nasmi. *"Par exemple, certains élèves avaient les oreilles déchirées... moi, je n'ai pas connu cela. J'ai eu un maître qui essayait de persuader les enfants de parler en turc, sans les punir. Et d'ailleurs, il était turc! C'était quelqu'un d'humain. Les gens de chez nous l'aimaient bien, on lui apportait des cadeaux, des produits de la campagne. Et plus tard, je n'y étais plus, l'enseignant était un Kurde, un fasciste, et il était si brutal! Personne ne l'aimait."*

Même si de tels enseignants étaient (sont) rares, il me paraît important de relever ces exemples, comme de relever que certains enseignants kurdes sont "plus royalistes que le roi". Berivan, elle aussi, à Cizre, a eu un enseignant aimable, mais selon elle, le mérite en revient aux enfants kurdes !

> *"J'ai eu de la chance, parce que mon professeur aimait beaucoup les Kurdes. Le professeur nous aimait, parce que les enfants kurdes sont respectueux et polis."*

Beaucoup d'enfants, comme Azad, vivent à la fois dans le désir d'aller à l'école pour apprendre et dans la peur de l'enseignant. Sans compter que s'inscrire à l'école ne va pas de soi, même si officiellement, l'école est obligatoire.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"J'étais très heureux de commencer l'école primaire, car ceux qui vont à l'école savent lire, écrire et parler le turc. Je me disais: si je vais à l'école, je serai comme mon frère (il était alors à l'école secondaire) Je serai quelqu'un qu'on pourrait désigner du doigt dans le milieu des nomades. Et je forçais ma mère à m'envoyer, et je pleurais à cause de cela... Ma mère ne savait pas comment inscrire un enfant à l'école. L'oncle Sefik m'a promis qu'il m'inscrirait et qu'il m'enverrait avec sa fille Leman....
Leman me donnait des conseils. "Ne parle pas kurde, sinon, le maître va te jeter par la fenêtre". Et moi, j'avais peur qu'il me jette réellement par la fenêtre. Ce maître nous battait beaucoup, il nous prenait par les cheveux, derrière la nuque, il nous secouait... il nous traitait comme des bêtes... Cela me refroidissait intérieurement face à l'école. Chaque jour passé, mon envie de me rendre à l'école diminuait. J'ai même dit à ma mère que je ne voulais plus y aller mais elle m'a obligé. Ma mère savait que pour pouvoir écrire et lire, il fallait absolument fréquenter l'école turque et pour cette raison, elle voulait que je continue..."

Il ressort clairement que l'identité kurde est cause des mauvais traitements. *"Quand tu es kurde, être intelligent, ça ne suffit pas"*, disait Edip...

Certaines régions sont plus marquées que d'autres, au Kurdistan. Ainsi dans la région de Cizre, Nüsaybin, Sirnak, où la population est connue pour soutenir particulièrement les résistants, on le fait sentir aux enfants à l'école. Gulistan n'a pas eu la même chance que Berivan et son expérience, racontée d'une petite voix triste, rejoint celle de nombreux adolescents:

"La première année, moi je savais un peu le turc, ma cousine, pas du tout. L'instituteur l'insultait, il frappait beaucoup les enfants. Il disait: Il ne faut pas croire les gens dans les montagnes, ils vous trompent. (Il parlait des militants) *Pendant la fête nationale, le 23 avril, c'est la fête des enfants, nous n'avions pas envie d'y aller,*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

mais ils nous forçaient. Ils disaient: Si vous ne venez pas, vous doublerez l'année". Moi, j'ai suivi jusqu'à la 4ème année primaire, puis j'ai arrêté. C'était trop difficile de supporter comme ils sont avec nous. Quand on allait en retard, ils nous disaient: vous êtes des terroristes, on ne vous aime pas."

Elle souligne la différence de traitement entre Kurdes et Turcs:

"A l'école, les professeurs font une différence entre les élèves kurdes et les Turcs. Par exemple, quand on entend le bruit des bombes et des armes, les enfants turcs sont mis à l'intérieur de l'école et les enfants kurdes sont laissés dehors. Ils ne donnent pas d'importance à la vie des enfants kurdes. Ils ne cherchent pas à leur apprendre quelque chose, pour qu'ils ne deviennent pas des personnes importantes."

La langue maternelle à l'école

L'enfant kurde n'est pas seulement dans la situation d'un enfant immigré qui ne comprend pas. On lui fait rapidement comprendre que la pratique de sa propre langue constitue un délit. C'est cela surtout qui a marqué les mémoires. Gulistan:

"C'est interdit de parler en kurde. Mais on le parle entre nous, c'est plus fort que nous, on a l'air bête de se parler en turc."

Le fait de ne pas savoir le turc et en même temps de ne pas pouvoir dire des mots en kurde contraint au silence: Azad:

"Pendant les premiers mois, on a l'air vraiment bêtes. Le maître parle, parle, et on ne comprend pas. Et comme on ne doit pas dire un mot en kurde, on ne dit rien."

Musa a atteint l'école secondaire sans beaucoup progresser:

"J'ai fait six ans d'école, je n'ai pas bien appris le turc. Je suis venu ici, je ne le savais pas encore très bien. Et

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

c'est ici en Suisse que j'ai appris le turc, avec ceux qui ne savent pas le kurde."

Le maître dont j'ai visité la classe, Ali, a confirmé qu'il faut environ trois ans à la plupart des enfants pour bien apprendre le turc. Il a fait lire devant moi la fillette qui selon lui était la meilleure élève. En troisième année, elle déchiffrait les syllabes écrites sur des panneaux. *"Et elle peut parler le turc, maintenant"*, a-t-il précisé.

Les degrés varient dans l'interdiction. Beaucoup de jeunes m'ont dit que prononcer un seul mot était strictement interdit. D'autres témoignages indiquent que le mot kurde était au moins prononcé, soit pour dévaloriser, soit pour dire: *ne parlez pas en kurde*. Comme le *"kilim kurde"* de Edip[1]. Des gens de Varto m'ont dit que souvent les parents se révoltaient et protestaient auprès d'enseignants qui frappaient les enfants à cause de l'interdiction de la langue. De telles interventions ne sont pas possibles n'importe où. Il semble que Varto, lieu connu pour son patriotisme, ait vécu une situation particulière, où les habitants n'hésitaient pas à s'unir pour protester.

"On lui disait: Ce n'est pas la faute de ces gosses, s'ils ne parlent qu'en kurde, vous ne devez pas les frapper, ça ne va pas leur apprendre le turc."

Dans une autre petite ville, un Kurde m'a dit au contraire que les enfants en étaient arrivés à tout faire pour cacher qu'ils sont kurdes, même entre eux! Anciens nomades méprisés par une partie de la population fidèle au pouvoir turc, ils ont particulièrement ressenti l'humiliation d'être kurdes.

"Quand j'étais enfant, dans mon école, me dit Orhan, *il y avait le petit groupe des Turcs, les enfants des policiers, des fonctionnaires de la ville. Bien habillés, bons élèves, ils servaient de modèle. On les admirait et on les enviait. Si on avait pu être comme eux! On aurait bien voulu entrer dans leur groupe. Mais ils ne voulaient pas.*

[1] C.f. page 195.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le professeur ne les frappait jamais. Omer, le fils du major, était le meilleur élève. Il fallait qu'on devienne un "Omer". Alors, on essayait le plus possible de ne pas avoir l'air kurdes. Même le mot n'était jamais prononcé."

Les gosses rejetaient celui qui, kurde comme eux, en portait quelque signe distinctif. Comme tant d'autres, Orhan a vécu cette peur d'être repéré. Cela ne se passait pas dans la cour de l'école, mais ... au marché, avec sa maman! Il raconte:

"Chez les Kurdes, et peut-être encore plus chez les nomades, quand une maman va au marché, il faut qu'elle soit accompagnée. C'est une question d'honneur. Nous sommes fiers de notre mère, de nos soeurs. Moi, vers l'âge de 11 ans, j'accompagnais ma mère ou ma soeur. Mais je détestais le faire: elles avaient leur habit kurde et j'avais peur que mes camarades me voient avec elles. Nous avons la coutume de demander aux personnes qu'on rencontre comment elles vont, de demander aussi des nouvelles de tous les membres de la famille, l'un après l'autre. Cela peut prendre une demi-heure. La politesse est très importante chez les Kurdes. Pendant que ma mère parlait, je devais rester à côté d'elle. Ces moments étaient affreux pour moi. Je m'étais mis à la menacer: si tu parles encore comme ça et si tu t'arrêtes, je ne viens plus avec toi au marché."

Aujourd'hui, Orhan est amer. La blessure est longue à cicatriser. Il sait que pour sa mère, la femme nomade, aller au marché était une de ses joies. Assis en tailleur, les yeux fixés sur le tapis, il parle lentement de ces moments qui se sont répétés des dizaines de fois.

"Ma mère s'attardait en discutant les prix et moi je m'énervais. (...) Parfois, je m'éloignais d'elle, j'allais me placer un peu plus loin. Et en même temps j'avais honte de moi. Je me disais: pourquoi tu es comme ça avec ta mère? Et j'avais mal de me comporter ainsi."

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans d'autres familles, il m'a semblé que dissocier la vie familiale de la vie scolaire ne pose pas trop de problèmes.Cela fait partie des apprentissages des enfants kurdes. Et cela devient automatique pour eux.

Diyarbakir, 1989. Je me trouve dans la famille de Zeki qui vit en ville et possède des terres et une maison à la campagne. La mère est illettrée et ne parle presque pas le turc. Le père, très réfractaire au pouvoir d'Ankara, parle de la résistance avec enthousiasme. Les trois grands enfants ont étudié, la petite dernière est bonne élève à l'école. On parle en turc exceptionnellement pour moi, vu que je ne comprends que quelques mots de kurde. Après le repas et tandis que les grandes filles rangent la table, la maman se met à répéter les pas de folklore avec sa petite dernière. Toutes les deux s'accompagnent en chantant à voix basse les paroles d'un chant de résistance.

> *"Je ne suis jamais allée à l'école, je ne peux pas l'aider à faire ses devoirs, mais notre culture, elle la connaît très bien." nous dit cette maman qui par ailleurs a l'habitude de plaisanter en permanence sur les Turcs.*
> - Mais alors, n'avez-vous pas peur qu'elle se mette à chanter à l'école? qu'elle raconte ce qu'elle apprend avec vous?
> - *"Mais non, elle sait très bien"*, répond la mère en riant, comme si cela allait de soi. *"Tous les enfants savent"*, ajouta Gönül, sa fille institutrice.

Il faut signaler ici une autre variable importante: cette fillette jouit de l'aide de deux grandes soeurs et d'un frère. Elle a donc eu la possibilité d'apprendre le turc avant de commencer l'école, ce qui n'est pas le cas de tous, même à Diyarbakir.
Apprendre le turc pour un enfant qui ne bénéficie pas d'une aide particulière représente un exploit. Et les devoirs à faire à la maison sont souvent cause de mauvais traitements. Azad, sans son grand frère lycéen, n'y serait pas parvenu.

> *"Le maître nous donnait 5 mots en turc, il fallait faire une phrase avec. Je ne savais même pas ce que ces mots signifiaient. Et quand j'oubliais de demander le soir à mon grand frère, le matin, j'étais très angoissé. J'avais*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

peur de le réveiller, pour qu'il m'aide. Si je n'écrivais pas la phrase, je savais que le maître allait me battre et cela me faisait encore plus peur. Alors, je frappais tout doucement à la porte de sa chambre..."

De telles méthodes ont peut-être des chances d'aboutir à long terme mais elles suscitent aussi une résistance. En été 1989, alors que je séjourne quelques jours dans la famille de Ali, son neveu Hasan me fait découvrir la forêt alentour. Nous parlons en allemand car il vit d'habitude en Suisse allemande avec ses parents. Puis je prononce quelques phrases en turc, machinalement. Hasan réagit vivement:

"Réponds-moi en allemand, s'il te plaît. Le turc, j'ai décidé que je ne parlerais plus cette langue, plus jamais... J'ai été cinq ans en internat, j'ai dû dire tous les jours, "quel bonheur d'être Turc", et "je suis fier d'être Turc". En plus, ils nous frappaient, la nourriture était dégueulasse. J'ai juré que je ne parlerais plus leur langue."

Les cours d'alphabétisation aux adultes

Après le coup d'état militaire, un programme intensif d'assimilation a été mis sur pied. Le gouvernement s'est aperçu qu'en négligeant tout développement, il avait aussi contribué à ce que les gens gardent leur culture et restent ignorants de ce qu'était la République turque. Ils n'avaient pas le sentiment d'être turcs. Alors on a augmenté le nombre des écoles et on a voulu scolariser les adultes. Parallèlement fut promulguée la loi interdisant la langue kurde et la répression fut utilisée pour "turquiser" ces Kurdes réfractaires qui n'avaient pas encore compris qu'ils devaient être des Turcs. Une jeune femme de Varto se souvient de la réaction de sa mère:

"Au début, elle était contente d'apprendre le turc, parce que c'est utile, disait-elle, quand on doit aller chez le docteur. Mais après, on leur disait, il ne faut parler qu'en turc, et les grandes personnes ont pensé: ils veu-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

lent nous faire oublier notre langue. Et puis, le professeur racontait: Atatürk est très grand, des choses de ce genre. Alors eux ont dit: on ne veut pas ça. On veut apprendre des mots en turc. Ma mère était fâchée avec Atatürk. Et ils ont refusé d'aller. Ils ont dû se rendre une fois à la gendarmerie, je ne sais pas comment cela s'est terminé."

Bezar aussi a bénéficié de l'école des adultes:

"Quand ils ont construit des écoles, c'était en 1983, les adultes, femmes et hommes, qui ne savaient pas lire ont dû y aller. Il y avait deux semaines de cours, chaque soir. Mais je n'ai rien appris. On nous montrait les lettres, on apprenait à signer notre nom. Il fallait répéter des phrases disant que l'on aimait Atatürk, alors nous n'étions pas contents. Moi, j'ai juste appris à écrire mon nom. Ils m'ont donné un diplôme de 1ère année."

L'avenir professionnel des enfants kurdes

Fatma, d'une famille citadine à Diyarbakir, a aussi côtoyé des élèves turcs. Elle a ressenti les différences de traitement et elle en parle avec amertume:

"Les lycéens, on les fait arrêter leurs études. Dans les écoles supérieures, la police arrête toujours des étudiants. Ils sont surveillés par la police. Et dans la classe, même s'ils sont très bons, ils ont de mauvaises notes. Mais les étudiants turcs, même s'ils sont mauvais, on leur met toujours des bonnes notes..."

Gulistan s'indigne que les portes de l'Université soient fermées aux Kurdes:

"Les étudiants turcs peuvent devenir ingénieurs, médecins, ils peuvent faire des écoles supérieures, mais les étudiants kurdes sont empêchés d'étudier et s'ils arrivent quand même, ils sont empêchés de travailler...

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Je ne suis pas d'accord avec cette situation, nous les enfants kurdes, nous avons aussi le droit d'étudier notre langue, d'apprendre quelque chose. Pourquoi c'est seulement les enfants turcs qui apprennent? De toute façon, ils ne reconnaissent pas nos droits, au moins qu'ils nous laissent apprendre quelque chose dans leurs écoles."

Quatre Kurdes parmi ceux qui ont été interviewés sont parvenus à des études du niveau lycée ou au-delà. En entendant la suite d'obstacles qu'ils ont à franchir pour parvenir à l'Université, on est parfois étonné d'y trouver des Kurdes. Pour dépasser le niveau de l'école primaire, secondaire et arriver aux études supérieures, les Kurdes doivent encore faire face aux mesures prises pour les empêcher d'y accéder. Cela se passe surtout dans les régions où ils sont le plus réfractaires à l'assimilation, donc suspects de "séparatisme".

D'un côté la Turquie a pour but de scolariser les Kurdes pour les assimiler, et tente de les éloigner de leur culture. D'un autre côté, ce même enseignement leur est refusé, les portes des lycées et des universités leur sont à peine entr'ouvertes. Phénomène curieux et contradictoire à première vue, mais qui s'explique comme on le verra dans la conclusion.Certains choisissent une autre voie:

Dans la famille de Zeki, dont j'ai déjà parlé, le fils, Halim, bien que brillant et remplissant toutes les conditions, a été refusé par deux fois à la Faculté de médecine. Par contre, des étudiants turcs venant d'Ankara ou Istanbul figurent régulièrement parmi les étudiants de l'Université de Diyarbakir. Mais Halim parlait beaucoup du Kurdistan avec certains camarades... Un jour, durant l'été 1990, la police a cerné le quartier, a cherché Halim. Par bonheur il n'était pas à la maison. Alors, il a rejoint la guérilla dans les montagnes. Je l'ai appris en rendant visite à ses parents, pour la dernière fois. Sa mère m'a raconté comment les policiers ont attendu plusieurs jours dans le salon, espérant qu'il reparaîtrait. Et elle rit très fort de la conclusion:

"Tu te rends compte, en partant, un des policiers m'a donné un papier avec un numéro de téléphone et il m'a dit: "si votre fils revient, dites-lui de nous téléphoner à

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ce numéro." Il s'imagine peut-être que Halim va le faire... Mais maintenant, nous sommes surveillés, c'est mieux que tu ne viennes plus."

C'est ainsi que Halim ne fera pas d'études de médecine. *Il est bien, il est "là-bas"*, a dit sa mère.

En général, l'enfant kurde parvient de façon plus ou moins réussie à un arrangement: acquérir des connaissances en enfouissant son identité kurde le temps du séjour à l'école et redevenir kurde dans le milieu familial. Osman a dit ce que ressentent les étudiants kurdes:

> *"Les étudiants qui allaient dans les universités, de retour chez leurs parents, ressentaient une sorte d'étrangeté. C'est à dire, pour être un bon civilisé, un "bon moderne", il fallait apprendre le turc, il fallait être un bon Turc,... être kémaliste et vivre dans une famille kurde... c'est rendre l'enfant étranger aux parents. Il y a un espace dans lequel la projection est impossible."*

Les quelques exemples ci-dessus tirés des entretiens montrent le rôle essentiel de l'école dans le processus d'acculturation forcée et dans une situation de déni culturel. Les témoignages recueillis montrent que de façon générale, la situation des Kurdes est plus proche de celle des peuples colonisés (Fanon, Memmi, op.cit.) que de celle des immigrés. On retrouve aussi l'expression des mêmes sentiments que dans les écrits sur les Bretons à l'école. Ces effets sont encore plus évidents dans la région à population mixte.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 17

LE DÉNI DANS LES RÉGIONS À POPULATION MIXTE

Les Kurdes qui vivent à Istanbul, dans les métropoles, ou dans les villes de la région de Maras, Gaziantep, côtoient la population turque dans la rue. Leurs enfants ont des camarades de classe turcs et vivent en permanence la comparaison avec le groupe dominant, entendent les jugements portés sur eux et en souffrent. Ce sont les Kurdes de ces régions qui reçoivent l'image dévalorisante inculquée par les milieux officiels et véhiculée dans la population turque. Le mot "dévalorisant" est d'ailleurs plutôt faible, "dégradant" conviendrait mieux. Ce n'est pas un hasard si les Kurdes de ces régions mixtes sont ceux qui cherchent le plus à cacher leur identité, parfois jusque dans l'exil.

Traités en sous-êtres humains

Halit a aujourd'hui 22 ans. Après une enfance à Ankara, il a obtenu le statut de réfugié politique en Suisse. Il m'a raconté comment il a découvert par hasard, à l'âge de 12 ans, qu'il appartient à l'ethnie kurde :

> *"Un jour, j'achetais un coca dans un magasin. Un autre garçon avait acheté quelque chose et s'en allait. Le marchand m'a dit en le montrant : "voilà les k'ro, ceux qui*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ont une queue." Il m'a répété: "Ce sont les Kurdes". Et il avait un air méprisant. Moi, j'avais entendu parler des Kurdes, on m'avait dit que c'était des gens primitifs, qui habitaient dans l'est. Mais je n'en avais jamais vu et je n'avais jamais entendu ça, comment était-ce possible qu'ils aient une queue?
Je suis rentré à la maison, et je n'ai pas osé demander directement à mon père. J'ai dit: "Les Kurdes, c'est comment, est-ce qu'il y en a à Ankara?" Et là mon père m'a répondu: " Mais nous-mêmes nous sommes des Kurdes, mon fils. Ils ont déporté nos grands-parents ici, il y a longtemps. Nous avions notre langue, notre culture, mais ils ont tout détruit (...)"
Je n'ai jamais osé raconter à mon père cette histoire de queue. J'ai découvert comme ça mon identité. J'ai cherché à m'informer tout seul. Je n'oublierai jamais ce qu'ils nous ont fait. Tout ce mépris sur nous. Maintenant, je soutiens la lutte de libération... c'est à cause de ça. Je veux qu'on sorte de cette situation."

J'ai recueilli ce témoignage un soir par hasard. Hésitant à le faire connaître, tant il m'avait choquée, je me suis informée et j'ai découvert qu'il n'avait rien d'exceptionnel. *"Ah! oui, on nous disait ça"* m'ont dit plusieurs Kurdes aujourd'hui en Suisse, comme quelque chose qui allait de soi. Interprétation correspondant à la version officielle, largement répandue en Turquie et qui désigne les Kurdes comme des *"sous-êtres humains"*. Comme à l'époque où les conquérants de l'Amérique se demandaient si les indigènes étaient des êtres humains à part entière.

"On dit ça des Kurdes en général, ce sont des phrases qui s'entendent. Parfois, on le crie à un enfant à l'école. Alors, il se bat..."

Ce n'est pas un hasard si les individus concernés ne parlent presque jamais de ces propos infamants. Comme on ne parle pas facilement de la torture subie, ni des traitements dégradants, qui laissent un sentiment de honte. (Turan, 1992).

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Processus d'acculturation forcée

Alors que le fait d'être habillés selon la tradition kurde ne suscite pas de commentaire et paraît naturel dans les villes et villages du sud-est, il n'en va pas de même dans les villes turques ou dans ces régions mixtes. A Maras, les habitants sont bien séparés en deux zones distinctes. Quand les femmes kurdes se rendent dans la partie turque, elles changent de vêtement et s'habillent à l'européenne. Certaines ont adopté l'habit occidental de façon systématique.Une expérience personnelle m'a permis de comprendre la pression exercée sur elles: alors que je séjournais dans cette ville je me suis rendue avec une amie dans les quartiers turcs de la ville. Pour avoir voulu garder le pantalon kurde fleuri que je portais, j'ai subi des regards méprisants ou moqueurs tout au long du trajet en autobus, puis dans la rue. Anecdote amusante pour une touriste, souffrance quotidienne pour les femmes kurdes qui persistent à porter le vêtement stigmate.

Perte du bagage culturel

L'appauvrissement culturel est plus évident dans la région mixte. En discutant avec des Kurdes de la région de Maras, j'ai constaté que très peu connaissent les légendes, les proverbes cités fréquemment ailleurs et dont j'ai parlé précédemment. On sait qu'on est kurde, mais on ne sait plus très bien ce que cela signifie. Etre kurde représente souvent l'infériorité et la discrimination. Quelques vieux connaissent encore la littérature orale, mais les jeunes en ont pour la plupart perdu la mémoire. Edip précise:

> *"Les jeunes de Maras sont commme les jeunes immigrés de la 2ème génération en Europe. Ils ont perdu les savoirs des familles kurdes; pas seulement les contes, mais aussi les façons de vivre, les règles de vie, parce que les parents ne leur apprennent plus."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Pratique de la langue

On verra des exemples des effets du déni de langue dans cette région dans les chapitres consacrés aux stratégies identitaires. Si les plus vieux parlent le kurde entre eux, fréquemment les plus jeunes ne connaissent plus que la langue turque.

> *"Mais il ne faut pas croire que les gens savent bien le turc"*, me dit Ahmet. *"Et même des enfants turcs, après quelques années d'école primaire, écrivent de façon élémentaire. Le turc des intellectuels n'est pas maîtrisé par toute la population. Les phrases ne sont pas toujours construites de façon correcte."*

Dans ces régions, les parents cherchent non seulement à apprendre le turc aux enfants, mais ils tentent aussi d'éviter qu'ils aient un accent. Cela pour éviter des souffrances à l'école et aussi parce qu'ils ont une image dévalorisée de leur propre langue. Dans de nombreuses familles kurdes on a renoncé à parler la langue maternelle.

Un cas personnel, Gülsev

La famille de Gülsev, rencontrée en Suisse, est représentative de beaucoup d'autres qui n'ont pas d'engagement politique particulier. Chez la maman de Gülsev, nous avons parlé de là-bas, de la vie dans sa ville d'Elbistan, puis à Istanbul. Au début de la conversation, tout allait bien...

> *"Oui, on parlait turc, en ville. On parlait kurde à la maison. Quand j'étais à l'école, toujours je parlais turc.*
> - Vous n'aviez pas de problèmes, à cause de la langue, ou parce que vous étiez Kurdes?
> - *Non, pas de problèmes..."*

Cette maman répète plusieurs fois qu'elle n'avait *"pas de problèmes"*... Elle semble ne rien avoir à dire. Des trois enfants présents, seul l'aîné parle un peu le kurde. Les deux filles cadettes ne l'ont jamais parlé. Je pense clore l'entretien, et pour

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

meubler le silence, je parle de la langue, de mes voyages, des familles au Kurdistan, je dis les femmes qui ne savent que le kurde, les habitants de Cizre et d'ailleurs. La mère de Gülsev réagit et semble ne pas me croire:

> *"Encore aujourd'hui, c'est comme ça? Mais alors, comment peuvent-elles faire, dans la rue, si elles ne parlent pas le turc?"*

Elle n'arrive pas à croire que dans certains villages on parle kurde dans la rue. Je réponds aux questions de ses enfants. Sur l'histoire, la littérature... Je me mets à raconter ce que j'ai constaté dans les villes du Kurdistan. Je dis la façon de vivre, de manger, les soirées. La maman compare avec son enfance:

> *"Ah! oui, c'était comme ça, à Elbistan, dans mon village."*

Puis elle se met à raconter à son tour, elle a de beaux souvenirs de la vie en famille: les fêtes, la vie communautaire. C'était chaleureux. On ne parlait que le kurde, à la maison. Puis elle dit les mauvais moments. Elle s'arrête à chaque phrase, comme si elle revoyait:

> *"Quand j'étais petite, dans la ville il y avait des Turcs. Il ne fallait surtout pas que l'on nous entende parler en kurde. ... Il fallait cacher qu'on était Kurdes. Sinon, les gens se moquaient de nous.*
> *Et parler kurde, ça voulait dire "être politique" c'était dangereux.*
> *Etre Kurde, vraiment c'était tellement dur... Et à l'école, il suffisait d'avoir l'accent et on se moquait de nous... Beaucoup d'enfants kurdes n'allaient pas à l'école. Ils n'avaient pas les vêtements comme il faut, ni l'argent pour le matériel... Moi, mes parents m'ont envoyée. Aller à l'école, c'était une chance. Alors, il fallait faire tout pour devenir comme les Turcs."*

Plus tard, elle et son mari ont vécu dans un effort constant pour que leurs enfants parlent en turc. Ils ont totalement éli-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

miné la langue kurde de leur foyer. De son vécu d'enfant, elle n'a rien dit aux enfants et à Istanbul, l'assimilation s'est accentuée. Pour protéger les enfants, on ne leur dit même plus qu'on est Kurdes. Je me souviens de l'attitude étonnée de cette femme quand je lui ai dit que j'avais l'intention d'écrire sur les Kurdes. Comme si c'était quelque chose sans valeur, un sujet sur lequel il n'y a rien à dire. La deuxième des filles a pris la parole:

> *"Moi, je ne savais même pas que j'étais Kurde,* dit-elle. *J'apprends ça ce soir, quand vous parlez."*

L'aînée découvre ce soir-là avec étonnement les faits historiques, les écrits des siècles passés, depuis quand le kurde est interdit, toutes choses qu'elle ignorait. Elle me dit:

> *"Moi, je sais, des fois je me dis, nous sommes des Kurdes, mais en fait, je ne sais pas ce que ça veut dire. C'est maintenant que j'apprends."*

La maman de Gülsev explique encore une fois leur attitude de parents:

> *"Je vous ai dit, quand les enfants vont à l'école, s'ils parlent kurde à la maison, ils risquent d'avoir un accent. Alors, on les méprise et ils ont honte. On ne leur a rien dit sur la vie des Kurdes. C'était mieux qu'ils ne sachent rien, il fallait cacher qu'on était des Kurdes, parce que sinon, on a tellement de problèmes. Mais on ne se demandait pas vraiment pourquoi ils nous traitaient de cette manière. C'était comme ça."*

Cependant certaines communautés, dans la région mixte, ont préservé leurs traditions culturelles, n'ont pas renoncé à leur identité, ni oublié leur langue. L'assimilation forcée n'a pas eu prise sur les enfants de ces Kurdes déportés du "sud-est" dans les années trente.

Huseyin vient d'une région située entre Konya et Ankara où vit l'une de ces communautés. Il m'a raconté la peur et la honte

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

d'être Kurde à l'école, les efforts de sa mère pour le protéger, lui aussi, des mauvais traitements:

> *"Il ne fallait absolument pas parler en kurde, ni à l'école, ni dans la rue. Les Kurdes étaient très méprisés. On était tous dans le même quartier. Les Turcs nous appelaient K'ro. En dehors de l'école, les maîtres organisaient des espions. C'était des Kurdes comme nous, alors on ne pouvait pas savoir qui ils étaient. Ils pouvaient même écouter près des maisons, l'été, les portes sont ouvertes. Alors ma mère me disait toujours de parler en turc, de bien apprendre le turc. Et elle était tellement inquiète de cette histoire d'espion qu'elle s'était mise à me parler par gestes."*

Nasmi précise:

> *"Ces communautés se sont installées et ont conservé leur mode de vie kurde. C'est différent de la région de Maras, et c'est impressionnant. Il y a quelques centaines de milliers de Kurdes qui vivent là, exactement comme ils vivaient dans leurs montagnes. Ils n'ont rien changé à leurs habitudes. Tu peux les entendre parler en kurde. Tu peux voir les femmes habillées avec leurs longues robes kurdes. Ils ont toujours refusé de s'assimiler. C'est pour cela que Huseyin a rencontré ces problèmes à l'école."*

Ce sont les mêmes difficultés qu'a vécues Edip, dont la famille a quitté le village pour aller vivre dans une grande ville, et qui a côtoyé des enfants turcs à l'école. Les expériences qu'il raconte indiquent que le mépris ressenti semble marquer les enfants autant, si ce n'est plus, que les coups. Edip s'est trouvé le seul élève kurde (beaucoup ne fréquentent pas l'école plus de deux ans) de sa classe.

> *"... j'étais complètement paumé, parce que je ne connaissais pas du tout les normes, et au niveau de la langue turque, je ne connaissais pas du tout, je me débrouillais, mais très peu. (...) Et j'avais un instit',*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

parmi tous les élèves, il me dévalorisait. Il me disait : tu es bête, tu ne comprends rien. Alors, chaque fois qu'il disait ça, moi je faisais vraiment comme si je ne comprenais rien. Et j'avais développé une sorte de phobie d'aller à l'école, je détestais... Et après le deuxième semestre, un autre prof' est venu. Eh! bien moi, j'ai eu une sort d'élan, de progresser, un désir d'apprendre. Et le premier enseignant, après j'ai appris que c'était un Kurde, "kémalisé" si tu veux, il se sentait un deuxième Kemal qui turquisait les Kurdes. Mais le deuxième instit', c'était quelqu'un de gentil. Je ne sais pas... il y a eu une espèce de relation qui a fait que je suis devenu, à la fin de l'année, le premier de la classe..."

On pense ici à "l'effet Pygmalion" (Rosenthal & Jacobson, 1971). Face à la doctrine kémaliste qui dévalorise et humilie l'enfant kurde, l'enseignant joue un rôle essentiel: qu'il soit kurde ou turc, il peut, par son attitude, par ses attentes, accentuer le processus de dévalorisation, et donc l'échec scolaire, ou au contraire donner un visage humain à son enseignement, et permettre une brèche où l'enfant puisse se sentir reconnu avec ses capacités et évoluer.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 18

LES STRATÉGIES IDENTITAIRES

Dans les chapitres précédents, qui ont montré comment se déroule aujourd'hui la vie quotidienne au Kurdistan et le maintien de certaines pratiques culturelles, l'effet du déni a déjà pu être mis en évidence. Ce nouveau chapitre a pour but de montrer plus précisément, au travers des discours rapportés, ce que ressentent les individus face au déni culturel et quels comportements ils adoptent pour y faire face. Je recourrai pour cela au concept de stratégies identitaires développé par différents auteurs dans l'ouvrage de Camilleri & al. (1990). Ce concept rend compte du fait que l'individu, dans un processus de construction de l'identité, est amené à apporter une réponse dynamique aux différentes situations vécues.

Identité et stratégies identitaires

L'identité est un terme qui revêt différentes significations selon l'approche considérée. Pour Taboada-Leonetti (op. cit.) l'identité a un double statut, psychologique et sociologique. D'une part, c'est un "sentiment par lequel l'individu éprouve qu'il est un "moi" différent des autres". D'autre part, c'est "l'ensemble structuré des éléments identitaires qui permettent à l'individu de se définir dans une situation d'interaction et d'agir en tant qu'acteur social." Taboada-Leonetti marque le lien entre la sociologie et la psychologie en constatant qu' "il n'y a pas d'identité collective qui ne soit produite et activée au sein des

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

identités individuelles". Selon cette auteur, certains aspects de l'identité, telle l'identité nationale ou ethnique, sont (ou ont été) appelés à jouer plus fréquemment que d'autres le rôle de pôle organisateur, ceci dans des situations de domination où une nation, une classe dominante menace l'existence ou les perspectives d'avenir d'un autre peuple. Cet aspect concerne tout particulièrement la problématique étudiée ici.

Malewska-Peyre (op.cit.) centre ses recherches sur l'image de soi et se situe dans une perspective psycho-sociale. Elle définit l'identité comme "l'ensemble organisé des sentiments, des représentations, des expériences et des projets d'avenir se rapportant à soi". La représentation verbalisée de cette structure correspond à *l'image de soi*. Malewska-Peyre distingue l'identité positive ou négative. Elle insiste sur le fait que les jugements des autres ont une influence sur l'image de soi, notamment "dans la situation sociale où une représentation négative stéréotypée est attribuée aux groupes d'appartenance ou aux rôles sociaux".

La notion de *stratégies identitaires* est utilisée pour qualifier les réponses des sujets face à la situation vécue:

> "procédure mise en œuvre (de façon consciente ou inconsciente) par un acteur (individuel ou collectif) pour atteindre une, ou des, finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient), procédures élaborées en fonction de la situation d'interaction, c'est à dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de cette situation." (Camilleri & al. op.cit. p 24)

Cette notion a été étudiée de manière spécifique par les différents auteurs. Taboada-Leonetti a observé les minorités sociales et les réponses identitaires apportées par les groupes dominés. Elle propose une typologie des réponses, selon un point de vue sociologique. Je retiendrai *l'intériorisation, le déni, le retournement sémantique, l'assimilation.*

Malewska-Peyre adopte une approche plus individuelle. L'auteur présente une typologie des stratégies dans la situation

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

de l'identité menacée, *suppression de l'angoisse* ou *refoulement, revalorisation de sa singularité*, et comme Taboada-Leonetti, *intériorisation* et *assimilation*. Elle considère que les comportements discriminatoires de rejet, de refus d'amour, de mépris provoquent la dévalorisation.

Stratégies intérieures, stratégies extérieures

Les stratégies, individuelles ou collectives, se caractérisent par leur *intériorité* ou par leur *extériorité*. Voici une brève définition de celles que j'ai retenues et dont nous verrons plus loin comment elles sont adoptées par les personnes concernées:

Les stratégies intérieures font appel à des mécanismes psychologiques pour éviter la souffrance. On distingue entre autres:

- *La suppression de l'angoisse ou refoulement.* On refoule inconsciemment l'objet d'angoisse ou on supprime consciemment l'expression angoissante. Le sujet "ne fait pas attention."
- *L'intériorisation.* Les individus concernés intériorisent les attributs dévalorisants exprimés par le groupe majoritaire (ou groupe dominant qui n'est pas toujours majoritaire). Ils intériorisent les stéréotypes racistes et se résignent à la position sociale inférieure.

Les *stratégies extérieures* impliquent le changement de la réalité.

- *Le déni.* Les sujets refusent la réalité, refusent leur appartenance à une identité dévalorisée. Mouvement défensif et révolte impuissante, c'est une stratégie individuelle pour éviter la souffrance.
- *L'assimilation.* C'est une stratégie individuelle fréquente. Elle est sujette à diverses interprétations, et elle représente aussi, lorsqu'elle est imposée comme en Turquie, un des moyens choisis par le dominant pour soumettre une minorité, un peuple. Comme stratégie, elle consiste à abandonner son identité culturelle au profit de celle de la communauté dominante, à ressem-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

bler le plus possible aux "nationaux". En tant que choix individuel, certains considérent l'assimilation comme positive, d'autres comme négative, dans le sens où elle implique une perte.

Certaines stratégies extérieures correspondent à une image de soi, à une identité positives et révèlent une résistance :

- *Le retournement sémantique.* Les traits particuliers liés à l'identité dévalorisée sont non seulement acceptés (à l'inverse du déni) mais la négativité est transformée en positivité.

- *La revalorisation de sa singularité*, ou *valorisation de l'identité.* Les individus concernés valorisent et même survalorisent leurs traits culturels spécifiques. C'est une stratégie proche du retournement sémantique.

- *L'action collective.* Alors que les deux stratégies précédentes sont individuelles, elles se transforment en action collective lorsqu'elles concernent toute la communauté. Le retournement sémantique, selon Taboada-Leonetti, est souvent le premier signe d'une prise de conscience qui mène à une action collective.

Une telle prise de conscience a eu lieu dans le cas qui nous concerne ici, concrétisée par les revendications culturelles et politiques. Ce sont donc les faces culturelle, mais aussi ethnique, nationale, de l'identité qui sont principalement ressorties des entretiens. J'ai retenu les propos des Kurdes sur le mouvement de libération nationale émergeant une nouvelle fois dans leur histoire. Mouvement qui est lui-même l'expression d'une stratégie identitaire collective. A son tour, la lutte de libération a des incidences sur les conduites individuelles et sur les représentations identitaires. Ce point sera développé en fin de chapitre.

Les pages qui suivent montrent comment j'ai repéré les traces des stratégies identitaires dans les discours enregistrés au cours de l'enquête sur le terrain. Ce que disent les Kurdes sur eux-mêmes nous apprend beaucoup, comme leurs silences, leurs attitudes difficiles à décrire parfois. Les stratégies identitaires chez les Kurdes rencontrés, ce sont toutes ces conduites, verbalisées ou non, adoptées face au déni culturel, face aux traitements dévalorisants.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

SUPPRIMER L'ANGOISSE - LE REFOULEMENT

Le sujet, selon Malewska-Peyre, a deux formes de réactions: soit il écarte consciemment l'expérience angoissante, soit il supprime inconsciemment l'objet de l'angoisse. Parce qu'individuelle et souvent inconsciente, relevant particulièrement de la sphère personnelle, intime, la stratégie du refoulement n'est pas facile à "repérer". Souvent des questions trop précises dans l'entretien sont une intrusion dans l'intimité du sujet. Celui-ci peut vouloir les éviter justement pour ne pas faire revenir à la surface tel souvenir angoissant. Ce n'est souvent qu'après un long moment d'entretien qu'une personne relate une expérience vécue, qu'elle soit unique ou répétée, qui l'a fait souffrir et dont il dit: *"Quand on me dit (ou quand on fait) ça, je n'y fais pas attention"*.
Le refoulement du souvenir des humiliations, des violences subies, verbales et physiques a probablement aidé beaucoup d'entre eux à se protéger de l'angoisse.

Le refoulement des expériences de l'école

Malewska-Peyre, dans ses recherches, a constaté que de jeunes Arabes disent, face à des expériences racistes: *"J'en parle pas à la maison"*. De même, certains enfants kurdes éliminent l'expérience angoissante et eux non plus *"n'en parlent pas à la maison"*.

Dans les familles où j'ai séjourné, je n'ai jamais constaté que le sujet de l'école était abordé. Certes, cela ne signifie pas forcément, que l'enfant refoule les expériences pénibles. Il peut s'agir du fait que l'école n'intéresse personne, tout simplement, qu'on ne se sent pas concerné. Mais certains propos m'ont révélé clairement que les enfants gardent pour eux le vécu scolaire. Azad a expliqué ainsi son silence:

> *"Quand un enfant est trop maltraité, sa mère va parfois protester à l'école. Mais ça n'arrange rien. Alors, on ne dit rien. Les parents ne demandent jamais à leurs enfants*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

comment ça va à l'école. Ma mère ne savait pas. Je lui disais: ça va bien, même si ce n'était pas vrai. Si on dit que ça va mal, elle souffre et elle n'y peut rien. Mon petit frère aussi, maintenant, il ne lui parle de rien."

Edip m'a dit la même ignorance chez les siens. *"Mon père ne savait pas ce que je faisais. Ma mère savait que je travaillais bien. Mais que j'avais honte, tout ça, elle ne savait pas..."*

Le refoulement de l'expérience humiliante, des propos qui angoissent, est d'autant plus nécessaire que l'enfant souhaite "devenir comme les Turcs". Il arrive que ces années de scolarité, ce statut flou de Turc-pas-turc, amènent à un refoulement profond de l'identité honteuse, de l'identité qui fait souffrir. Tout est kurde en soi, mais on ne "sent" plus rien. Il ne s'agit pas alors de "supprimer l'information" d'expériences isolées comme peut en vivre un immigré chez nous, mais d'un long processus qui se met en route.

Un cas personnel: Edip

Edip, après un engagement militant et un exil forcé, a mené une réflexion sur son expérience personnelle et m'autorise à rendre compte ici de son cheminement antérieur pour illustrer un cas de "refoulement pour supprimer l'angoisse", puis de prise de conscience de son identité. Face au type de déni que subissent les Kurdes, il n'est pas étonnant que ce soit l'identité ethnique, nationale, qui se manifeste le plus souvent, comme c'est ici le cas. C'est aussi une illustration du vécu des Kurdes dans la région mixte, puisque Edip, après une petite enfance en milieu uniquement kurde, a vécu dans une grande ville où Kurdes et Turcs se côtoient.Rappelons qu'à l'école primaire, il a subi les humiliations des camarades turcs et les propos humiliants de l'enseignant.

"...parmi tous les élèves, il me dévalorisait. Il me disait: tu es bête, tu ne comprends rien,... il favorisait certains, ceux qui parlaient mieux le turc."

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Edip se souvient qu'à l'école, on "souhaite devenir turc". C'est la période de l'intériorisation. Puis l'oubli s'est installé et le temps du lycée est arrivé... Il a eu d'abord des contacts avec la gauche turque.

> *"Je me disais, la gauche défend le monde des exploités, des pauvres, etc..."*
> Des Kurdes du PKK ont cherché à le convaincre:
> *"Un copain m'a dit: - "tu sais, ces gens ne peuvent jamais être nos amis, nous sommes des Kurdes..." J'ai dit: on est des Kurdes, et alors? ... Enfin, ce copain me prenait avec des sentiments identitaires, si tu veux, mais il n'arrivait pas à transmettre son idée directement (...) ni à me convaincre... Il me donnait des livres sur le marxisme, des livres pour trouver la place du problème national. Alors,... j'ai lu tout cela... mais c'était toujours insatisfaisant."*

Quant à la riche culture familiale, tout le bagage de culture orale, les épopées, les chants anciens, cela ne lui parlait pas:

> *"Mon frère, c'est quelqu'un qui raconte des épopées, il chantait des chansons kurdes... tu vois, une accumulation de culture familiale était là, les épopées kurdes... mais moi, je n'avais pas conscience que ce sont les épopées kurdes, comme je le pense aujourd'hui, que cela faisait la richesse, le trésor...*
> - Tu n'arrivais pas...
> - *Oui, je n'arrivais pas, je n'arrivais pas, parce que je disais...* (silence) *j'étais pris dans l'engrenage de la musique turque, ... la langue turque qui fonctionnait pour ma propre négation et d'autre part, comme tous les enfants kurdes, tu n'es rien devenu.*
> - Tu avais en somme intériorisé l'image négative des Kurdes?
> - *Quelque part, oui (soupir) ... non, même pas négative. Il n'y avait pas une image intérieure, si tu veux. Il n'y avait pas un passé... donc, je voyais le présent, le présent, alors, pffft...*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le moment où j'ai eu le réveil de mes sentiments, c'était par des insultes... un traumatisme, quand les flics m'ont dit: Toi! hein! ils m'ont insulté, ils ont insulté ma mère, mon père, toute la famille, ils m'ont dit: tu sais, tu sais ce qu'on va faire à ton père, on va vous supprimer tous, là. Tu te rappelles, Zilan, la révolution de Zilan, et le Mont Ararat, et Dersim, Hani, Palu, Koçkiri, Genç, Agri...
Moi, je ne savais rien du tout, parce qu'il n'y avait pas d'histoire des Kurdes, du Kurdistan, dans les livres. Mais les flics, eux, ils savaient. Vraiment, quand ils m'ont dit ça, cela m'a fait un effet... traumatique.... Il y a un proverbe kurde qui dit: ***les insultes font réveiller les consciences.*** *Je suis allé directement voir le syndicat des enseignants." (...).*

L'enseignant syndicaliste, un Kurde, a expliqué à Edip les révoltes dont lui avaient parlé les policiers et qui s'étaient soldées par les massacres des années vingt à quarante.

"Il m'a filé un livre sur la révolte populaire de Koçkiri. J'ai lu et après, j'ai suivi... j'ai suivi, j'ai suivi... jusqu'à la prise de conscience de...(silence, soupir) *et puis, je suis devenu (...) un écouteur de cassettes kurdes, ça fonctionnait bien, on échangeait, on écoutait la musique kurde. Et moi, je me rappelle très bien, c'est vrai, quand j'ai commencé à prendre conscience que je suis Kurde, j'ai perdu du poids. C'est vrai, j'ai maigri, pour moi, c'est devenu comme une préoccupation, j'étais refroidi de l'école. (...)*
Après, il y a eu le massacre de Maras en 1978. J'ai pris la parole devant trois mille étudiants, comme ça, j'ai prononcé un poème..."

Edip relate ensuite les arrestations, les libérations, les études qui se poursuivent désormais dans un autre esprit, avec un autre but. Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que les discours idéologiques de ses camarades indépendantistes qui souhaitaient le conscientiser *ne passaient pas.* Ces derniers faisaient

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

pourtant aussi appel aux sentiments identitaires, il y avait des liens d'amitié qui se tissaient, mais cela ne lui parlait pas.

Edip a vécu, enfant, humiliations et brutalité des enseignants. Il avait enfoui au fond de lui le sentiment d'être kurde, la capacité de ressentir ce qui a trait aux Kurdes. Et c'est la brutalité des policiers qui lui a permis de *prendre conscience*.
Il le dit lui-même, dans sa période de refoulement, la culture orale familiale ne lui dit rien. *"Je n'avais pas conscience de ce que sont les épopées kurdes"*. Après son *"réveil"*, ce bagage culturel se révèle un trésor. Il prononce un poème en kurde, il écoute des cassettes kurdes, il s'en nourrit et il perd du poids!

Cette même culture, les valeurs de sa société deviennent aussi une force pour supporter les conséquences de son engagement dans le mouvement de résistance, pour donner à cet engagement un sens autre qu'idéologique. On est maintenant dans la stratégie de revalorisation, d'action collective. On retrouve le sens de l'honneur si cher aux Kurdes:

> *"J'ai retrouvé mes racines. Mais il y avait un contentieux pas réglé. C'était le procès que devait faire le PKK. Il fallait...*
> - Régler les comptes ?
> - *Oui, pour nous c'était ça, alors, le mouvement: "prends ta place et continue!" Pour moi, c'était ça, la prise de conscience, si tu veux.*
> - Tes activités, c'était un travail de propagande...
> - *Oui, j'en ai fait. Et j'ai résisté aux moments de torture. Après cette prise de conscience, la parole, qui était transmise par ma famille, l'honneur de ma famille, l'honneur de la parole et l'honneur d'appartenir à un groupe... héroïque, pour moi, c'était un facteur de résistance.*
> - Tu avais le sentiment que tu rendais hommage à ta famille...
> - *Certainement! J'avais promis à ma famille, je leur avais dit: vous pourrez être fiers de moi. Je ne ferai jamais honte à votre honneur. Résister à la torture barbare... Je disais, je préfère mourir plutôt que parler. Et ma famille était toujours fière de moi.(...) Je suis leur fierté, quoi!"*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Cette histoire n'est pas racontée sur un ton dramatique comme le contenu pourrait le faire supposer. Edip, portant de profondes séquelles au niveau de sa santé, rit souvent. Humour des Kurdes, ne pas se prendre au sérieux? Ou mécanisme de défense, encore? Pour dire le sens de son combat aujourd'hui, il est sérieux :

> *"C'est une défense du droit à l'existence. Exister comme tous les peuples, égal à égal. Parler sa langue, pratiquer ses traditions. Traditions, cela ne veut pas dire être archaïque, être réactionnaire. Au contraire, c'est se donner ses repères. C'est constituer ses lois. Loi de la vie, tu es toi et pas l'autre. C'est ça les traditions. Et continuer quelque chose sur une base qui existe déjà. Parce que notre passé existe."*

Dans la stratégie de refoulement, l'expérience angoissante supprimée par le sujet peut être un acte de violence physique ou une suite d'humiliations. Il y aurait toute une panoplie d'exemples à citer. C'est dans ce registre notamment qu'il faudrait placer les cas de Kurdes qui ne parlent jamais des tortures subies. On rentre chez soi après deux ou trois semaines, comme si de rien n'était, on reprend la vie quotidienne. Phénomène bien connu des organisations humanitaires spécialisées.

On peut dire que tous les Kurdes ont dû une fois ou l'autre ou des milliers de fois *ne pas faire attention* à des propos humiliants. Faire comme si les phrases injurieuses ou méprisantes de tel militaire, de tel policier, de tel fonctionnaire ne les concernaient pas, comme si elles s'adressaient à quelqu'un d'autre.

C'est dans la région mixte que la stratégie de refoulement est la plus fréquente. De très nombreux Kurdes en exil venant de ces régions se disent kurdes, mais, quand on leur pose la question, ils n'ont pas le sentiment de faire l'objet de discriminations. *"Je suis kurde, mais on n'a pas de problèmes"* est une phrase courante. L'interdiction de la langue, la négation de leur identité, l'obligation de se dire turcs, leur paraissent naturelles. Et on apprend parfois, concernant ces mêmes personnes, qu'elles ont subi des humiliations, des persécutions, passées sous silence...

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans la ville de Maras par exemple, dont les quartiers sont définis clairement. on sait bien qu'on est chez les Kurdes. Les vieux sont là pour rappeler le son de la langue, les vêtements et les coutumes. On se souvient du massacre de 1978, qui coûta la vie à deux mille d'entre eux. Mais beaucoup "ignorent" qu'ils sont kurdes. On se tait.

On peut citer, parmi d'autres, le cas de la maman de Gülsev qui disait: *"Non, on n'avait pas de problèmes"* pour exprimer ensuite, un moment plus tard que *"c'est tellement dur d'être kurde"*.

L'INTÉRIORISATION

Dans cette stratégie, les sujets ne nient pas leur identité, mais ils intériorisent les attributs négatifs et dévalorisants qu'on leur impose. Ils acceptent la position sociale inférieure. Malewska-Peyre a constaté qu'en intériorisant ainsi l'image dévalorisée renvoyée par la société, les individus concernés réduisent leur angoisse. Cela revient à se trouver face à une situation douloureuse, mais inévitable, et qu'on trouve justifiée. Cela incite donc à mieux l'accepter et à se résigner.

On pouvait s'attendre à ce constat: l'intériorisation, stratégie individuelle ou collective, est beaucoup plus fréquente dans la région mixte où les propos dévalorisants des milieux turcs sont plus fréquents, où la comparaison avec les Turcs est quotidienne. Les cas cités en exemple ci-dessous sont généralisés dans cette région.

Ces septante dernières années ont bel et bien contribué à faire intérioriser aux Kurdes l'image négative que leur envoie l'occupant. Le sociologue Besikçi a décrit ce processus. Il souligne qu'une population entière a subi des traitements humiliants, sans envisager de se révolter. *"On ne peut rien contre l'Etat"*. De façon générale, les Kurdes ont intériorisé et accepté le fait qu'ils sont des gens sans droit, des gens que le pouvoir turc peut traiter comme bon lui semble. Les témoignages de plusieurs paysans, rencontrés parfois par hasard, vont dans ce sens.

J'ai retenu une anecdote racontée en 1989. Un récit qui en dit long sur cette stratégie: un paysan avait été arrêté et comme c'est souvent le cas, emmené et interrogé au chef-lieu. En le

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ramenant mal en point, tenant à peine debout, les gendarmes l'ont descendu de leur jeep et l'ont déposé brutalement devant la porte. Le commentaire du paysan sur ses bourreaux: *"Ils sont gentils, ils m'ont ramené à la maison"*.

Les attributs dévalorisants

L'intériorisation se révèle dans la représentation que les Kurdes ont d'eux-mêmes et transparaît lors des entretiens. Dans la région mixte, les habitants associent l'idée de "coutumes kurdes" à "arriéré". Victimes de l'ignorance dans laquelle on les a laissés, ils dévalorisent à la fois la kurdité et la religion. Au sujet de la coiffe que portent les femmes kurdes, ils disent: "c'est à cause de l'islam" alors qu'il ne s'agit pas du foulard islamique.

Les Kurdes intériorisent les attributs négatifs définis par la version officielle. Certains trouvent naturel que la musique soit interdite, puis autorisée durant cinq heures pour un mariage. On en vient à trouver "normal" que la police arrête fréquemment des gens et que la torture soit pratiquée.Comme si le seul fait d'être kurde constituait un délit. *"Cela va de soi. C'est notre sort, à nous les Kurdes."*

Ce qu'écrit Memmi (1957) sur le colonisé s'applique à beaucoup de Kurdes:

> "Confronté en constance avec cette image de lui-même, proposée, imposée dans les institutions comme dans tout contact humain, comment n'y réagirait-il? Elle ne peut lui demeurer indifférente et plaquée sur lui de l'extérieur, comme une insulte qui vole avec le vent, il finit par la reconnaître, tel un sobriquet détesté mais devenu un signal familier. L'accusation le trouble, l'inquiète d'autant plus qu'il admire et craint son puissant accusateur. N'a-t-il pas un peu raison? murmure-t-il? Ne sommmes-nous pas tout de même un peu coupables? (...) Souhaité, répandu par le colonisateur, ce portrait mythique et dégradant finit, dans une certaine mesure, par être accepté et vécu par le colonisé. Il gagne ainsi une certaine réalité et contribue au portrait réel du colonisé". (p. 108)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Dans la situation de colonie interne que vivent les Kurdes en Turquie, ce dont ils se sentent et s'acceptent "coupables" pour reprendre le terme de Memmi, c'est d'être ignorants, arriérés, parfois ils se définissent eux-mêmes comme violents, non civilisés. Cela va même plus loin: le fait d'être kurde est un délit. Ismaïl Besikçi a fait un constat dans ce sens: *"On en arrive à faire croire que celui qui dit "je suis kurde" commet un crime méritant la peine capitale"*. (in Kendal, op.cit)
Les attributs dévalorisants sont à la fois culturels, symboliques, matériels.

C'est *la langue kurde*. La honte de parler en kurde, les tentatives de parler en turc sans accent. Souvenons-nous de Azad qui citait les jeunes de sa région refusant de parler leur langue d'origine. Azad lui-même et Edip qui, à l'école, aspiraient à apprendre le turc, à devenir "comme les Turcs".

Azad se souvient de sa désapprobation face à sa mère qui ne savait pas le turc. C'était durant la période où il aspirait à être "comme un Turc". Un souvenir douloureux:

> *"Je me posais beaucoup de questions. Si nous sommes tous des Turcs, pourquoi ma mère ne sait-elle même pas le turc? Et le soir, elle nous demandait sans arrêt de traduire en écoutant les nouvelles à la télévision: "Que disent-ils?" Alors, parfois je m'énervais. Je lui disais: Mais pourquoi ne sais-tu donc pas le turc?"*

L'image de la mère elle-même est dévalorisée. Cela aboutit à des situations attristantes qu'on rencontre soit dans la région mixte, au Kurdistan, soit en exil: la famille parle en turc, mais la mère possède mal cette langue *"parce que ses parents ne le savaient pas"*. Et on ajoute avec fierté qu'elle apprend le turc en écoutant les enfants. *"On leur parle en turc, c'est mieux"*. En général, la mère se tait. C'est l'inverse de ce qu'on rencontre "naturellement" dans la région homogène.

Parfois, le seul fait d'aborder le sujet de la langue refroidit le dialogue, amène une sorte de gêne. Ce n'est pas par peur, comme l'ont pensé certains. Une maman affirmait: *"On parle toujours turc avec les enfants."* Et quand je lui ai demandé si elle souhaiterait qu'ils apprennent le kurde, suggérant que ce

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

serait enrichissant, le ton de sa voix et son expression en disaient plus que les mots:

> *"Non, chez nous, on est moderne, on parle en turc. C'est les vieux qui parlaient en kurde."*

Je le sentais bien: elle comprenait que je la rabaissais, comme si je voulais la renvoyer dans une situation dévalorisante. Comme elle, beaucoup de Kurdes manifestent ouvertement une désapprobation face à la pratique de leur langue et s'emploient à la gommer le mieux possible.

Ahmet est originaire de cette région mixte. Il connaît bien le cheminement de l'humiliation à l'intériorisation:

> *"C'est le kurde qui est dévalorisé en général. Quand ils discutent entre eux, beaucoup de Kurdes pensent que c'est mieux de parler turc. Ils se sentent comme obligés. Et parfois, quand un Kurde ne sait pas le turc, c'est un peu comme s'il est inférieur. Bien sûr, tous ne sont pas ainsi, mais cela arrive, on ne peut pas nier. C'est automatique, chez certains, cela vient de la Turquie."*

Le fait d'être *arriéré, peu intelligent,* est un autre attribut dévalorisant qui peut être intériorisé. Les Kurdes sont *d'une catégorie inférieure.* On retrouve le dominant, qui apporte le progrès civilisateur, et le dominé, si difficile à "développer", à "moderniser". Cela rejoint les propos de certains Turcs officiels ou fonctionnaires qui nous disaient:

> *"Les gens de ce pays ont des difficultés à comprendre, ils ont des coutumes archaïques, c'est pourquoi cette partie de la Turquie est restée en arrière."*

Le jeune maître d'école, Ali, rencontré en 1990, fait partie de ceux qui adhèrent à ce discours. Convaincu des bonnes intentions d'Atatürk envers les Kurdes, il trouvait "naturel" que le kurde soit interdit et pensait que les Kurdes sont arriérés, que leur langue ne s'écrit pas.

On a là un exemple de la façon dont beaucoup de Kurdes voyaient les choses, avant d'être informés et de prendre

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

conscience de la réalité. Car un changement s'est opéré peu à peu ces dernières années, comme on le verra plus loin. *Fatma*, dans ses propos, dévalorise les Kurdes sans s'en rendre compte: quand je lui demande si elle a bien appris au lycée, elle répond: *"Oui, car les enseignants était des Turcs."*

Ahmet répète encore:

> *"Vraiment, les Kurdes qui avaient l'air Kurdes, on avait un peu de mépris pour eux."*

Tout *signe distinctif* caractérisant l'identité kurde est dévalorisé. Le vêtement par exemple. C'est Orhan, l'enfant nomade qui, en ville, a honte du vêtement de sa mère, cet habit qui révèle l'identité méprisée, niée. Les enfants qui le montraient du doigt *"Ah! tu es donc kurde"* avaient eux aussi intériorisé l'image dévalorisante des Kurdes.

Se vêtir à l'occidentale est considéré comme un signe d'évolution dans la région mixte. Le vêtement est immédiatement visible. On ne peut pas le cacher comme la langue, en se taisant. Et les regards de mépris de la part de la population turque, lourds à supporter, dévalorisent encore l'image que les Kurdes ont d'eux-mêmes.

La stratégie d'intériorisation et l'école

C'est surtout lorsque le Kurde prenant conscience de sa différence que la souffrance s'installe. Souvent, cela se passe à partir de l'école. Azad, lors de notre première rencontre, a cherché le mot "mépris" dans le dictionnaire.

> *"Ils nous ont fait tellement de mal. C'est dans notre tête, qu'ils ont mis ce mal. Dans notre tête c'était comme écrit: "tout ce qui est Kurde, ça ne vaut rien". ... Nous-mêmes nous nous méprisions. C'est ça, leur travail, ils nous ont donné le mépris de nous-mêmes."*

Azad a ressenti d'autant plus le mépris qu'il appartient à la catégorie des nomades, méprisée par certains clans kurdes sédentaires. Il dit ce qu'il ressentait enfant:

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"J'étais un nomade. Ma façon de parler et ma culture étaient différentes de celles de mes copains. Et pour faire disparaître cela, la seule solution était d'apprendre le turc. Parce que, en apprenant la langue officielle, on pouvait se sentir à un niveau plus élevé."

Ainsi Azad, comme tant d'autres, s'efforce de trouver chez ceux-là même qui l'humilient un moyen de sortir de l'humiliation. Il aspire à ressembler à ceux qui le méprisent, il veut adopter leur langue... Le maître qui le maltraite possède en même temps ce statut de Turc, si enviable. Le psychologue kurde Turan interprète ce processus qu'il a vécu personnellement:

"L'instituteur fait nécessairement figure d'un père despote (...) l'enfant se trouve devant quelqu'un qui ne connaît pas sa langue, tout ce qu'on lui dit est étranger... La figure turque apparaît comme un père despotique, un père violent, à la fois qui s'impose par la force et qui veut devenir un objet d'admiration auprès de l'enfant.... On induit vraiment la genèse de la perversion. La genèse de la perversion, c'est la genèse de l'enfant battu... l'enfant battu prendra-t-il plaisir à être battu?"

On a ainsi certainement des situations où la dévalorisation et la répression restent dans le supportable parce qu'elles deviennent la norme.

LE DÉNI

Cette stratégie peut paraître proche du refoulement. Mais le déni est conscient et c'est une stratégie extérieure qui implique un changement. On peut penser que la souffrance engendrée par la dévalorisation peut amener des individus à "basculer dans le déni." L'individu met en œuvre une action pour éviter la souffrance. Il provoque un changement dans la représentation qu'on doit avoir de lui. *Je ne suis pas celui qu'on prétend. Je refuse cette identité.* Taboada-Leonetti nous donne l'exemple

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

des Antillais qui refusent la qualification de "Noirs" qu'on leur assigne et ne se veulent pas autres que "Français" (*"Non, Madame, je ne suis pas une négresse"...)*. Dans le cas des Kurdes de Turquie qui adoptent cette stratégie, cela signifie aussi soumission à la volonté étatique, puisque la doctrine kémaliste, on l'a vu, leur impose de nier leur identité. Dans ces cas, il semble bien que le pouvoir est arrivé à ses fins, avec les Kurdes "qui jouent le jeu" en niant leur origine. Ils mettent en oeuvre cette stratégie également face à leur communauté, ou lorsque, dans la population turque, on leur rappelle leur appartenance.

Réussite sociale et déni

Les milieux officiels turcs et les défenseurs du régime actuel en Turquie, quand ils évoquent le problème kurde, avancent souvent le fait que des Kurdes occupent des postes importants dans la société turque. *"Nous avons tous les mêmes droits"*. Ils oublient de dire que c'est au prix du déni, puisque ces Kurdes ne se réclament plus de l'identité kurde. Le sociologue Besikçi en a parlé dans l'entretien :

> *"La condition première pour réussir socialement en Turquie, c'est de renoncer à son identité. (...) C'est d'avoir un diplôme et de s'intégrer à l'intelligentsia bureaucratique turque, c'est le reniement de ses racines ethniques."*

Ce ne sont pas ces milieux-là que j'ai côtoyés en Turquie. Je n'ai pas pu m'entretenir avec des Kurdes qui adoptent, aujourd'hui, une stratégie de déni. Et pour cause puisqu'ils sont les plus loyaux envers le pouvoir central et m'auraient prestement dénoncée. Mais parmi les policiers ou militaires qui effectuaient des contrôles, parmi des fonctionnaires rencontrés se trouvaient certainement des Kurdes. *"Pour nous, ce ne sont plus des Kurdes"*, commente Mehmet.

Cette stratégie peut être adoptée sans que disparaissent forcément toutes les pratiques culturelles, tous les traits identitaires. Alors, le stigmate perdure, tandis que l'individu s'appau-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

vrit culturellement et psychologiquement. C'est souvent le cas des Kurdes de la région mixte où certains m'ont parlé de conduites de déni au temps de l'école, de leur part, ou de la part de camarades et j'en citerai quelques exemples.

Parfois, ceux qui adoptent le déni n'ont jamais vécu au Kurdistan. Ils ne savent de leur propre peuple que ce qu'ils ont appris par les informations véhiculées. Ce sont des "bandits", des gens "arriérés". Beaucoup ont intériorisé l'image du "sous-être humain". Souvenons-nous de "ceux qui ont une queue", souvenons-nous de Halit. (c.f.ch. 17)

Sans aller jusqu'à cette dévalorisation extrême, d'autres ont intériorisé l'image du Kurde *moins intelligent, moins civilisé, qui n'a pas d'avenir.* Ils associent l'image de Kurde à *pauvreté*. C'est la représentation qu'on a effectivement à Ankara, dans les métropoles, où la majorité de la population "restée kurde" fait partie des plus défavorisés.Le désir est grand alors de fuir cette identité dévalorisante. Le déni peut apparaître comme une suite (ou une conséquence) de la stratégie d'intériorisation.

Le déni à l'école

Dans les souvenirs évoqués par des Kurdes, j'ai découvert que cette stratégie se met en place dès l'école: cette dernière favorise le déni comme elle favorise le refoulement. C'est à l'école que beaucoup de petits Kurdes se mettent à avoir honte d'eux-mêmes. Au point d'en venir à désirer ressembler aux Turcs et de nier leur propre identité. Au point de montrer du doigt les camarades accompagnant leur mère au marché.

"Ah! tu es donc kurde!". On a vu dans un récit comme celui de Orhan (ch.16) comment les petits Kurdes aspiraient à *"devenir des Omer"*. S'identifier à lui, concrétiser le slogan quotidien du "bonheur d'être un Turc." Et nier sa propre identité. Plus tard, certains se sont rendu compte, ont compris. Cette attitude des gosses kurdes qui "jouent à être des Turcs" était courante, et l'est peut-être encore. J'ai recueilli plusieurs récits du même genre. Près de Mardin, une jeune Kurde rencontrée par hasard m'a raconté son expérience.

> *"Tu vois le point (bleu) que j'ai là, sur la joue? Ce sont seulement les Kurdes qui mettent cela à leurs enfants,*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

mais pas tous. Dans la classe, j'étais la seule à le porter. Alors, à cause de ce point, les autres enfants ont décidé qu'il ne fallait pas me parler, parce que j'étais une Kurde. Mais ils étaient tous des Kurdes, tu sais. C'est ça qui est terrible. Ils étaient contents d'utiliser ce point sur la joue pour dire que, eux, ils n'étaient pas kurdes. Une seule fille parlait avec moi et ils lui ont dit: "Tu ne vois pas qu'elle est kurde? il ne faut pas parler avec elle". Alors la fille m'a aussi laissée tomber et personne ne me parlait (silence). *J'étais petite, je ne comprenais pas bien. J'ai beaucoup souffert de ça.*
Un jour, je suis rentrée à la maison, j'ai beaucoup pleuré et j'ai dit à ma mère: Maman, pourquoi est-ce qu'on n'est pas des Turcs? Je voudrais qu'on soit des Turcs..."
Et au bout d'un silence, Nevin ajoute: "*Tu vois, c'est pour ça que j'ai beaucoup étudié; au début, je voulais devenir comme les Turcs, sortir de la condition de Kurdes. Après j'ai compris, quand j'ai étudié, plus tard. Et si j'ai été dans la résistance, c'est aussi à cause de ça.*"

Les larmes qui hésitent au bord des paupières sont aussi des mots. Elles disent l'humiliation et la souffrance endurées, rentrées en soi des années durant. Ce genre d'expérience a été plus traumatisante probablement que les mauvais traitements. Ne trouvant à aucun endroit, dans cet espace-école, une reconnaissance de son identité, pour atténuer ses souffrances, l'enfant nié tente de devenir ce qu'on veut qu'il soit, ce qu'on prétend qu'il est: un Turc.

C'est la mère dont ils parlent tous en évoquant leurs souvenirs. Elle est la personne de référence du monde kurde, celle qui n'a rien de turc en elle. Au pire, on peut se raconter que son père est turc, puisqu'il parle cette langue. Mais la mère?

La stratégie du déni est plus courante dans la région mixte. C'est aussi là que la situation des Kurdes est proche de celle des immigrés. Les Kurdes y côtoient non seulement les policiers et les fonctionnaires comme dans le sud-est mais aussi la population turque. Tout les incite à cacher leur identité: la répression bien entendu, mais aussi le regard dévalorisant qui

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

est porté sur eux, les désavantages qui découlent du fait d'être kurde. Discrimination, mépris à l'école, au travail, dans la rue. Le déni apparaît bien, ici, dans son rôle d'éviter la souffrance.

Ahmet me signale que *"X. est un Kurde, mais il ne le dit pas, il dit qu'il est un Turc"*.

En Europe, l'image négative liée à l'identité kurde ne s'en va pas automatiquement. Les Kurdes qui ont adopté cette stratégie dans leur pays continuent le plus souvent à cacher leur identité comme quelque chose de honteux et ne se présentent pas comme Kurdes. Pour eux, être Kurde, c'est être inférieur. Des dialogues de ce type ont eu lieu plusieurs fois:

- Tu es kurde?
- *Non, je suis turc.*
- Mais on m'a dit que vous étiez kurdes, que ta famille...
- *Oui, mes parents, ils parlaient en kurde, mais pas nous. On est turcs. Tu sais, kurde, turc, c'est la même chose."*

On peut constater que langue kurde et identité kurde ne font qu'un. On ne parle plus kurde, donc on n'est plus kurde. J'ai agacé une femme, un jour. Sachant qu'elle était kurde, je trouvais tout naturel de lui parler de son pays, de dire quelques mots.

> *"Mais nous ne sommes pas des Kurdes, nous sommes turcs, nous sommes tous turcs."*

Ce sont tous ces parents qui cachent à leurs enfants jusqu'à leur origine kurde. Il faut oublier, il faut que personne ne sache qu'on en fait partie. S'agit-il d'une stratégie de déni chez la mère de Gülsev (c.f. ch.17) qui avec son mari a pris soin de faire ignorer aux enfants leur langue, leur identité même, pour leur éviter ces expériences tout en sachant qu'ils étaient kurdes? Le déni apparaît ici imposé par les circonstances. Conduite adoptée de façon très claire pour éviter la souffrance, cette stratégie n'indique pas que les parents nient être kurdes, mais ils veulent le cacher à leurs enfants. Cela dénote avant tout une intériorisation de l'image dévalorisée de leur identité.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Ces parents se taisent sur leur origine, un peu comme on cache une tare. Le bagage culturel transmis aux enfants en résulte appauvri.

Un cas personnel - Hasan

Une image extrême de la stratégie de déni, c'est le cas des Kurdes qui, bien que ne sachant pratiquement pas le turc, décident de renier leur identité, de se dire Turcs. Et même de l'imposer à leur famille. Hasan est l'un d'eux. Il se trouve en Suisse, après avoir vécu dans une lointaine province kurde, puis à Istanbul. Illettré comme sa femme, il sait quelques phrases en turc et améliore la connaissances de cette langue en Suisse. En famille, avec les six enfants, on parle en kurde et le père les incite à parler en turc, la langue que les enfants ont appris à l'école à Istanbul et qu'ils possèdent mal. Hasan leur interdit de parler kurde avec les copains. *"Vous devez parler en turc"*. Ainsi dans cette famille, le seul moyen de communication vraiment possible est dévalorisé. On tente d'éviter toute expression culturelle kurde, les fêtes nationales, les leçons de kurde organisées dans la ville. On ne regarde que les films vidéo turcs.
Mais là où ce n'est pas possible autrement, on reste kurde, peut-être sans s'en rendre compte. Dans les conversations avec la mère, dans sa façon à elle de s'habiller, dans la façon de manger...

> *"Tu peux rester, tu peux parler, mais je ne veux rien savoir du Kurdistan, ça ne me regarde pas"* a dit Hasan à un jeune compatriote qui lui rendait visite. A une certaine période, il disait même volontiers: *"Nous sommes turcs"*. Puis des Kurdes et des Turcs se moquaient de lui, alors il a cessé.

Le déni apparaît bien comme une tentative d'éviter la souffrance et l'humiliation. Il montre les effets de la politique adoptée par le pouvoir. A chaque fois que des individus réagissent de cette façon, c'est une victoire pour le groupe dominant. Mais les intéressés n'en sont pas conscients.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'ASSIMILATION

Stratégie identitaire, l'assimilation est aussi un moyen employé par le pouvoir pour soumettre une population et détruire son identité culturelle. Choisie librement ou imposée, on la confond parfois avec l'intégration, autre conduite qui permet, elle, de préserver ses particularités culturelles. Les Kurdes rencontrés voient pour la plupart l'assimilation sous son aspect négatif, appauvrissant culturellement. D'autres au contraire en font un but à atteindre, il s'agit alors bien d'une stratégie identitaire. Les deux auteurs auxquels je me réfère donnent des définitions complémentaires. Taboada-Leonetti la considère comme une stratégie par essence individuelle, "qui consiste, pour nier ou pour se débarrasser d'une identité minoritaire infériorisée, à se désolidariser de son groupe d'appartenance, à refuser cette appartenance pour chercher à pénétrer dans le groupe majoritaire".

Pour Malewska-Peyre, "la stratégie d'assimilation (...) a pour objectif de ressembler le plus possible aux nationaux physiquement et culturellement". L'auteur précise que cette stratégie peut être plus ou moins complète. Et de donner comme exemple, outre les changements physiques (vêtements, allure), le renoncement à son prénom, à ses parents, à ses amis, à ses valeurs ou à ses croyances.

Il ne s'agit pas des conduites adoptées par contrainte, par exemple le vêtement pour des raisons professionnelles. De même, le fait de porter un prénom turc et de ne pas révéler le prénom kurde utilisé dans la famille n'est pas une stratégie d'assimilation dans le sens de la définition ci-dessus, puisqu'il n'y a pas de choix possible. L'assimilation comme stratégie identitaire, comme mécanisme de défense, implique *un désir* de ressembler au milieu dominant. Et même face à un choix délibéré, il ne s'agit pas toujours clairement d'une stratégie d'assimilation.

Un changement physique : le vêtement

Dans les villes du sud-est, la seule conduite d'assimilation qui apparaît à première vue est le port occasionnel du vêtement occidental. A Cizre, Gülfem et ses amies portent parfois des

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

robes de style européen car *"c'est la mode"*. Mais elles n'ont par ailleurs aucunement envie de "devenir turques" et ne dévalorisent pas le vêtement kurde. Parallèlement à leur plaisir de porter des vêtement occidentaux, elles sont fières de leur identité kurde. (*"Etre kurde, c'est bien,...je veux être kurde jusqu'à ma mort"...)*. Ce n'est pas *"être comme les Turcs"* qui les intéresse, ni s'attirer la sympathie des milieux turcs, comme leurs compatriotes de la région mixte. S'il y a bel et bien acculturation, il n'y a pas ici à proprement parler une stratégie identitaire.

A Diyarbakir, Fatma souhaite beaucoup posséder des vêtements à la mode occidentale et marque, elle, un certain désir de ressembler aux milieux turcs. Sans la dévaloriser ouvertement, elle n'a pas une image très positive de l'identité kurde. On le remarque à son attitude insatisfaite face à toutes les particularités qu'elle évoque. Mais elle non plus n'éprouve aucune d'admiration pour les Turcs dont elle dénonce la haine à leur égard (*"ils traitent les Kurdes comme des bêtes"*). Si Fatma faisait partie d'un milieu aisé, comme la famille de Zeki, par exemple, aurait-elle autant une image dévalorisée de sa propre identité? Ce sont en effet surtout les avantages matériels qu'elle semble envier aux Turcs. Elle associe en effet toujours *"Turc"* et *"riche"*. Si on reprend les termes de Taboada-Leonetti, il n'y a pas vraiment dans ces deux cas une désolidarisation, un refus de son groupe d'appartenance.

La stratégie d'assimilation apparaît aussi avec l'utilisation de la langue turque. Rappelons les étudiants rentrant au village et qui voulaient parler en turc: *"... on se moquait de lui. Pour qui se prend-il, celui-là, pour un "tîrko" ?* Azad a parlé de ces jeunes qui tiennent à parler en turc et cachent leur origine. Inversément, beaucoup de Kurdes se plaisent à répéter: *"Nous ne sommes pas assimilés, nous n'avons pas perdu notre langue"*.

La stratégie d'assimilation dans la région mixte

Dans la région mixte, dans les métropoles, la stratégie d'assimilation est plus marquée et plus nette. Au-delà de la contrainte dont il faut tenir compte, on sent bien présent le désir

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

de "se débarrasser d'une identité infériorisée, de se désolidariser de son groupe d'appartenance", et de chercher à pénétrer dans le groupe dominant.

Les femmes sont nombreuses à dévaloriser le costume traditionnel kurde et à lui préférer les vêtements "à la mode." S'il s'agit bien d'une stratégie d'assimilation, avec désir de "ressembler aux nationaux" il faut tenir compte de la pression psychologique dont j'ai déjà parlé (les regards de mépris de la part des milieux turcs). Certaines femmes renoncent probablement à contre-cœur à leurs signes identitaires. Mais seuls des entretiens personnels en nombre suffisant pourraient donner une réponse précise. Il y a aussi dans la ville de Maras ou dans les métropoles des femmes, des hommes qui ont adopté des signes extérieurs du mode de vie occidental tout en restant profondément attachés à leur identité culturelle.

La pratique de la langue turque est un signe visible de la stratégie d'assimilation. Ce qu'en disent les Kurdes concernés est révélateur. Ainsi l'un deux au sujet de sa mère, sur un ton admiratif:

> *"Elle travaille dans un supermarché. Elle sait très bien le turc. On ne voit pas qu'elle est kurde."*

Ces mêmes Kurdes parlent du fait de s'être éloignés de l'identité kurde comme de quelque chose de positif:

> *"Nous sommes Kurdes, mais nous parlons en turc, nous sommes comme les Turcs. Ce sont les vieux qui parlent kurde, parce qu'ils n'allaient pas à l'école..."* etc.

On peut s'interroger sur le profit qui découle de ces tentatives d'assimilation. Le fait de parler en turc apparaît à certains comme un progrès et parler en kurde est associé à une idée de moindre développement, de "retard". Les frontières apparaissent floues entre les stratégies: les propos de certains interviewés font apparaître à la fois une intériorisation de l'image négative de leur identité culturelle et l'assimilation. De même, les stratégies de déni citées précédemment montrent souvent un

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

lien avec l'assimilation. Nasmi disait, au sujet des Kurdes qui cherchent à tout prix à parler en turc:

> *"Ils parlent en turc, mais ils ne le savent pas vraiment, ce n'est pas leur langue. A l'école, on n'apprend pas beaucoup, ce n'est pas notre langue maternelle. Et tu trouves des enfants qui ne savent ni le turc, ni le kurde. Ils n'ont plus vraiment une langue..."*

Cela fait penser à certaines familles d'immigrés où les parents préfèrent parler la langue du pays d'accueil, même s'ils ne la maîtrisent pas. Les enfants alors ne parlent correctement aucune langue. Dans le cas des Kurdes les contraintes et la répression intensifient ce processus.

Nasmi donne son avis personnel sur la raison particulière qui aurait poussé les Kurdes de Maras vers l'assimilation. Il s'agit également d'une forme de *ségrégation* (imposée par le milieu dominant) et de *marginalisation* (choisie par le groupe dominé):

> *"Tu sais qu'ils sont des Alevis. Le sort des Alevis est particulier. Comme ils ne fréquentent pas la mosquée, les autres Kurdes ont tendance à les mépriser, ou en tout cas à désapprouver leur façon d'être croyants. On a dit beaucoup de choses contre eux, des termes qui les faisaient passer pour des gens sans morale, etc. Mais les Alevis sont pourtant très croyants, surtout par la pratique dans la façon de vivre. Ils ont des règles de vie qu'ils respectent. Alors, de se voir ainsi rejetés par d'autres Kurdes, et en plus d'être méprisés par les Turcs, ils avaient besoin de se valoriser. C'est comme s'ils ont voulu tout rejeter. Et ils ont envie de ne plus avoir de signe qui les désigne comme Kurdes. C'est aussi pour cela qu'ils essaient de parler bien en turc. Mais au fond, ils savent bien qu'ils sont Kurdes."*

L'assimilation est un moyen d'échapper à l'humiliation. Elle débouche en général sur l'insatisfaction et parfois sur une forme de marginalisation: le sujet ne devient pas vraiment un

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Turc, et il perd une partie de son bagage culturel, ou en tout cas le rejette. Il y a donc appauvrissement.

L'assimilation à l'école

Si partout apparaissent des situations pénibles, dans la région mixte s'ajoute systématiquement la comparaison avec les Turcs. Il faut subir le mépris exprimé par les élèves turcs. Le désir de s'assimiler augmente en conséquence. Orhan, qui a vécu les mêmes sentiments de honte que Edip, se trouvait dans une école fréquentée aussi par les enfants des fonctionnaires turcs.

La stratégie d'assimilation se confond avec celle d'intériorisation, ou en est la conséquence. On se considère tellement inférieurs qu'on en vient à désirer changer. C'est ce que nous disait Azad, en parlant de son désir profond d'apprendre le turc et de ses interrogations d'enfant:

> *"Pourquoi nous forçaient-ils à apprendre leur langue et à les considérer supérieurs à nous? ... il était vraiment difficile de comprendre leurs idées. Mais il y avait cela en moi: j'étais nomade. Ma façon de parler et ma culture étaient différentes de celles de mes copains. Et pour faire disparaître cela, la seule solution était d'apprendre le turc. Parce que, en apprenant la langue officielle, on se sentirait à un niveau plus élevé...*

Edip:

> *"Oui, il y a le mépris. Et ce mépris fait que, pour éviter la souffrance, eh! bien, je veux être turc".*

Les efforts des élèves kurdes dans la classe de Azad pour éliminer tout ce qui donnait l'idée qu'ils étaient kurdes, indiquent bien une stratégie d'assimilation. Il faut "ressembler le plus possible aux nationaux physiquement et culturellement". C'était il y a 15 ou 20 ans. Il est intéressant de constater que ces deux interlocuteurs, comme d'autres, ont ensuite rejeté violemment cette langue officielle, ce "désir d'être turc". Aujourd'hui Azad, Edip et tant d'autres sont profondément attachés à leur

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

langue maternelle. Et ce sont eux qui dénoncent le danger d'assimilation, le danger de perdre la culture kurde:

"Nous étions au bord du gouffre", nous dit Azad, au sujet des régions où les gens ne parlent plus le kurde à leurs enfants. Il déplore aussi que *"beaucoup de gens ont perdu leurs traditions"*. Le désir de ressembler le plus possible aux Turcs incite à délaisser les valeurs, les savoirs propres à la société kurde, au point de les oublier. Ce qui témoigne finalement de la stratégie d'assimilation et de ses résultats dans la région mixte, c'est la pauvreté du discours et du bagage culturel. Non seulement on a perdu la langue, mais une grande partie de la mémoire collective, le sens des traditions, le respect des règles. La "fierté d'être kurde" n'y est plus exprimée, sauf chez ceux qui ont connu le "réveil", et dont nous parlerons plus loin.

IDENTITÉ REVALORISÉE

Les stratégies présentées jusqu'ici, intérieures ou extérieures, correspondaient à une dévalorisation de l'identité, à une image de soi négative. La plupart des Kurdes qui ont parlé de leur vécu ressentaient bien ce sentiment de mal-être, d'impuissance que Malewska-Peyre définit comme l'identité négative. Mais lorsqu'il y a une "réaction à la dévalorisation de son groupe ethnique" par un souci de préserver sa culture, il s'agit de stratégies extérieures qui correspondent à une image de soi positive. Dans ce cas, le sujet a des représentations de soi plutôt favorables. Rappelons que Malewska-Peyre définit la positivité de l'image de soi comme "le sentiment d'avoir des qualités, de pouvoir influer sur les êtres et les choses,..."

Beaucoup de Kurdes qui n'ont pas à côtoyer les milieux turcs, isolés dans leurs hameaux de montagne, ont une image de soi positive et préservent leur culture sans s'en rendre compte, comme M. Jourdain de Molière faisait "de la prose sans le savoir"! Le mari de Bezar, qui nous écoutait lors de l'entretien, a fait ce commentaire:

> *"Tu lui demandes ce que c'est être kurde, et elle te raconte ça. Mais on ne savait pas même ce que c'était. Dans le village, on vivait comme des Kurdes, on parlait*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

en kurde, mais on ne savait pas que tout cela signifiait être kurde."

La culture kurde est constituée notamment de toutes les créations et de tous les savoirs transmis par la langue interdite. Ce sont les fillettes assises à terre autour de leur mère qui raconte les histoires fantastiques des diables et animaux qu'elle est en train de tisser. Fidélité aux enseignements des anciens, gestes répétés au fil des jours. C'est la mariée dans son voile rouge ignorant la robe blanche des boutiques de Diyarbakir. Et encore c'est chanter à toute occasion, c'est parler en kurde, simplement.

La valorisation de sa culture devient stratégie quand on entre en contact avec la culture dominante, et quand des pressions se font sentir, brutales ou "douces", pour qu'on accepte des changements. Alors ce quotidien constitue pour les Kurdes un grand réservoir où ils vont puiser des armes, lorsqu'il s'agit de se battre pour rester soi-même.

Le sociologue Besikçi insiste sur le fait que de façon générale, les Kurdes avaient intériorisé l'image dévalorisante d'eux-mêmes. Cependant l'identité positive, la fierté d'être Kurde existait tout de même avant que n'émerge la lutte de libération nationale. La fin du chapitre 11 donne des exemples du combat des intellectuels kurdes dans les années soixante, une élite il est vrai. J'ai trouvé également des exemples parmi la population, dans les entretiens.

Eté 1987. Dans les montagnes de Hakkari l'étudiant kurde, après nous avoir décrit la répression et le mépris, a présenté son peuple, comme on découvre une image précieuse :

> *"Nous avons notre culture, notre littérature. Connaissez-vous Amede Xanê, notre grand poète? Le gouvernement turc a détruit beaucoup d'ouvrages, mais il n'a pas pu détruire notre identité.* Puis au bout d'un moment il ajouta : *Mon père possède un exemplaire de Mem û Zîn, il l'a enterré dans le jardin, dans une boîte en fer."*

Cet étudiant avait peut-être été influencé, comme Edip, par les discours des militants dans sa prise de conscience. Mais l'image de soi positive existait avant la lutte de libération. On

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

le sent à sa fierté du père possédant un exemplaire de l'oeuvre de Ahmede Xanê. Azad, malgré la honte à l'école, a aussi connu un sentiment positif:

> *"Quand j'étais petit, mon grand frère écoutait "radio-Erivan". Il y avait des chants en kurde. Etre kurdes, je t'ai dit comment c'était pour nous. Je ne croyais pas que c'était possible de réussir sans entrer dans la société turque, sans être des Turcs. Mais j'ai peu à peu compris avec mon frère que l'on doit être fiers d'être kurdes. Il me demandait toujours: Qui est le premier dans la classe? Et il souhaitait que ce soit un Kurde. Pas forcément moi, mais quand il apprenait que le premier de la classe était un Kurde, je le sentais très heureux.*

Parmi les personnes interrogées, la mère de Nasmi m'est parue un exemple de fierté, d'image de soi positive, comme les famille de Edip, de Musa. Chez tous cependant était aussi présent le *sentiment d'impuissance* face au pouvoir turc. Au traducteur venu chercher son fils le matin, la mère de Nasmi a dit:

> *"Ce matin, quand tu es venu, j'ai cru que c'était la police pour lui. J'ai eu très peur. Si on essaie de travailler contre eux, ils torturent..."* Et dans le message envoyé à son fils en exil: *"Votre but est beau, mon fils, je voudrais que vous réussissiez.*[1] *Mais vous arriverez à quoi? On ne peut rien contre les Turcs..."*

Cette maman ne manque pas de courage pourtant. Quand elle était plus jeune, elle a affronté les gendarmes à coups de pierre, avec d'autres femmes. Sa famille a résisté aux Turcs autrefois. Elle-même a toujours eu une haute estime de l'identité kurde. Mais de façon collective, contre l'Etat lui-même, elle pense qu'on ne peut rien. C'est ce sentiment d'impuissance dont parle Besikçi et qui était général il y a trente ans. Nasmi a

[1] Elle sait très bien qu'il s'agit d'activités politiques soutenant le PKK, mais les mots "politique" et "PKK" sont tabous.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

expliqué comment il voit le processus à travers l'exemple de sa mère:

> *"La femme kurde est fière, pas parce qu'elle a un sentiment national. Elle est fière d'être ce qu'elle est, tout simplement. Ce n'est pas la même chose que quand elle sait l'importance de l'indépendance. Il y a de telles femmes politisées au Kurdistan, même illettrées. Elles utilisent les mots "occupant, liberté, colonisateur."*
> *La femme kurde qui n'est pas politisée est fière parce qu'elle est kurde, elle connaît son rôle, on la respecte. Elle a l'honneur de défendre les siens. Elle soutient d'abord sa famille, elle défend son mari, ses enfants. Elle défend aussi son clan, son village, sa région.(...) Ces femmes ont beaucoup de courage. Et le rôle du PKK est de leur montrer qu'on peut se libérer de l'occupant, que ce n'est pas une fatalité de toujours être opprimés."*

Un cas personnel - Yasar et Saadet

Derrière les visages souriants et silencieux, dans certaines boutiques, se cachent des histoires de vie... Celle de Yasar et de sa femme Saadet par exemple.

Eté 1992. Avec mon compagnon de voyage, nous rencontrons Yasar, un tailleur. Méfiants d'abord, prudents de part et d'autre. Puis chez le Kurde, le sens de l'hospitalité est le plus fort. - *"Vous ne pouvez pas dormir à l'hôtel; c'est une honte pour nous. Vous allez venir dormir chez nous"*. Ces moments inattendus font partie du voyage. Des moments à ne pas manquer.

Chez lui, en haut du village, son épouse, une jeune femme blonde vêtue d'une jupe en jeans nous accueille chaleureusement. Sur les rayons de la bibliothèque, beaucoup de livres. Des ouvrages de gauche, de la littérature russe, des livres d'Ismaïl Besikçi. Quelques livres en kurde: des poèmes. Des cassettes de musique kurde. Nous voilà déconcertés:

> - Mais vous n'avez pas peur d'avoir des problèmes, certains de ces livres ne sont-ils pas interdits?

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"J'aime me cultiver. Avec mon mari, nous lisons beaucoup. C'est notre résistance. Ils disent qu'ils sont une démocratie. Avez-vous déjà vu une démocratie où il est interdit de lire? Quand ils viennent, ils regardent les livres, ils regardent les cassettes. L'officier me pose chaque fois la même question:
- Vous êtes turque, n'est-ce pas, Madame? Je réponds: - Non, Monsieur, je suis kurde. Alors lui: Les Kurdes, ça n'existe pas, nous sommes tous turcs. Et chaque fois, je redis: - Vous le savez bien, que je suis kurde. Mon père était kurde, ma mère était kurde, je ne peux pas être autre chose que kurde... J'ai dit: Si vous nous traitez de cette façon, c'est bien parce que nous sommes des Kurdes. Sinon, pourquoi n'allez-vous pas chez les Turcs aussi?"

Le couple appartient à un milieu aisé. Fille d'un agha, Saadet a une formation universitaire. Son grand père était dans la résistance, durant les révoltes de 1925. Il est probable que la popularité dont jouissent leurs familles à tous les deux fait hésiter les policiers dans leur répression. Elle et son mari nous disent leur profond attachement à leur identité, ils parlent de l'histoire de leur peuple. Nous avons face à nous des Kurdes fidèles à leur origine, résistant par le refus d'assimilation. Peu à peu, ils mesurent notre sympathie pour la cause kurde et se dévoilent: Yasar tout d'abord:

"Le pire, c'est que la police fait pression pour qu'on dénonce ceux qui aident la guérilla. C'est pour cela qu'ils viennent toujours trouver ma femme. Nous sommes Kurdes, nous avons l'honneur d'être kurdes. Bien sûr que les gens aident la guérilla... La Turquie essaie depuis 60 ans de nous détruire".

Il appelle son fils aîné qui a environ 8 ans et lui demande en kurde: *Hein! toi, qu'est-ce que tu seras, quand tu seras grand?* Et l'enfant, qui semble habitué à la question, répond: *"Je serai dans la guérilla".*

Sa femme, ensuite, nous parle du traité de Lausanne. Elle dit combien elle trouve ridicule cette politique de négation de la part de la Turquie. Puis elle redit son inquiétude.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"Ils viennent ici presque une fois par mois. S'ils se lassent, à la fin, ils vont arrêter mon mari. Quand on refuse de collaborer, pour eux on est suspect."

Peu après notre retour en Suisse, Yasar a été arrêté. Et quelques mois plus tard, c'est son père qu'on a assassiné.

LE RETOURNEMENT SÉMANTIQUE

Cette stratégie, qui est en quelque sorte l'inverse de celle d'intériorisation, est fréquente dans la population kurde depuis l'émergence de la lutte armée. Je l'ai perçue dans les conversations de plus en plus souvent, quand l'affirmation de l'identité kurde faisait tache d'huile, en même temps que le mouvement de résistance dès 1990.

Le sujet revalorise et revendique d'autant plus son identité ethnique, nationale, que celle-ci a été niée de façon radicale. Selon Taboada-Leonetti les traits stigmatisés liés à l'identité prescrite "font l'objet d'un renversement sémantique qui transforme la négativité en positivité."

L'exemple du mouvement noir "black is beautiful" est souvent cité. Chez les Kurdes, le retournement sémantique est visible dans la représentation qu'ils ont de toutes leurs caractéristiques méprisées. Les traits culturels dévalorisés cités dans le chapitre sur l'intériorisation (langue, vêtement...) deviennent objet de valorisation, parfois de façon exacerbée.

On s'aperçoit à quel point la langue, par exemple, est valorisée dans le vécu quotidien, en demandant aux Kurdes s'ils préfèrent parler en turc.

"Nous avons envie de parler kurde; que ce soit libre partout. Partout dans le monde, on aimerait pouvoir s'exprimer en kurde" dit Berivan. Elle ajoute un peu plus tard: *"J'ai toujours envie de parler kurde, même si je vais en Europe, car c'est notre héritage. J'ai envie de faire vivre cet héritage."*

Durant les visites dans les familles, les mêmes propos revenaient systématiquement. A Diyarbakir, à Van, à Bingöl, on remarque aussi l'attachement à la langue à travers l'enthou-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

siasme exprimé par des habitants, des marchands, des mères de famille, dès qu'on prononce quelques mots en kurde. "Ah! tu sais le kurde! *Tû kurdî zanî!*". *"Ici, on parle le kurde"* nous dit-on souvent. Un peu comme si l'on disait avec émotion à tous les touristes étrangers: vous savez, ici, on parle le suisse-allemand (ou: le français)! Azad pourtant constate:

> *"Il y a des Kurdes aussi dans cette région qui essaient de parler toujours en turc. Ils pensent que c'est mieux. Mais ils sont de moins en moins nombreux."*

Azad qui avait intériorisé le stéréotype négatif lié à l'identité kurde, qui avait "honte de la langue kurde", parle aujourd'hui avec un sentiment différent:

> *"Nous sommes Kurdes! nous sommes Kurdes! de quel droit ont-ils détruit notre culture? Dans la rue, quand je vois des enfants parlant turc comme à l'école, je leur mets la main sur la tête et je leur dis: Tu sais, ta langue c'est le kurde, c'est notre langue. Pourquoi ne parles-tu pas notre langue? (...)*
> *Maintenant, beaucoup de jeunes ont compris que c'est une richesse, que c'est notre patrimoine. Alors, on essaie de réparer les dégâts. Et on a très envie d'entendre notre langue partout."*

Le vêtement kurde, stigmatisé, devient aussi objet de revalorisation. Certaines femmes et jeunes filles kurdes tiennent à se vêtir à la mode kurde chaque fois que cela est possible, comme pour souligner leur identité et certains hommes ne tarissent pas d'éloges sur la beauté du costume féminin. Edip, très sensible aux couleurs kurdes, s'exprime dans ce lyrisme propre à son peuple:

> *"... jusqu'à maintenant, le peuple kurde n'avait pas de miroir, ou plutôt, c'était un miroir brisé... un miroir turc qui fonctionnait en ne montrant pas la beauté kurde... Et je trouve que le peuple kurde, les femmes kurdes, les enfants kurdes, deviennent de plus en plus beaux quand ils sont dans leur environnement: leurs couleurs naturelles, leur langue."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le pays kurde lui-même, officiellement arriéré, non civilisé, est l'objet d'une admiration particulière. Le neveu de Ali, lui qui refuse de parler en turc, m'avait dit:

> *"Ici, tu comprends, c'est à nous, c'est notre terre (...) nous sommes entre nous. Tu as vu, hier soir.* (c'était une soirée passée avec les habitants à raconter, à chanter). *C'est beau ici, tu vois la nature. On se sent libre. Rien n'est turc, ici, tu vois bien. C'est notre pays. (...) On ne leur demande rien..."*

Enfin, c'est l'identité kurde elle-même, l'identité niée qui fait l'objet d'une retournement sémantique. Gulistan parle très peu, et pèse ses mots après de longs moments de silence. A la question, "c'est quoi, pour toi, être kurde", elle répond:

> *"... Je suis fière d'être kurde, je n' en ai pas honte, c'est un héritage de mes ancêtres. Non, je ne regrette pas d'être kurde. Je veux être kurde jusqu'à ma mort."*

On sent dans l'attitude de Berivan aussi, dans tous ses propos, une très grande fierté. Elle a transformé en positivité l'image dévalorisante des Kurdes que l'école et les autorités turques ont voulu inculquer. On la sent "en dehors" de ça, et même "au-dessus". Ce sont les Turcs qui sont mauvais. Lorsqu'elle se rend à l'hôpital, quand les médecins insultent sa mère qui ne parle pas le turc, elle répond par le respect appris dans la famille.

> *"Ils ne savent pas parler, ce sont de mauvaises gens. (...) Moi je sais, parce que j'ai dû y aller plusieurs fois. Les infirmières m'injuriaient, elles me disaient de gros mots... Moi je ne disais rien, je faisais tout pour les respecter. On m'a appris comme ça..."*

Je pourrais multiplier les exemples de témoignages apportés spontanément, par des commerçants au fond de leur boutique, interrogés. On rappelle l'histoire ancienne, la beauté de ce pays sous-développé, l'origine de la langue interdite. Plusieurs souli-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

gnaient qu'il s'agit d'un phénomène nouveau. Azad nous a donné son explication sur ce changement intérieur.

> *"Le PKK, c'est eux qui nous expliquent. Depuis que je les ai rencontrés, à l'Université, j'ai appris beaucoup de choses. Ils nous ont fait comprendre qu'on n'est pas des gens inférieurs. J'ai appris notre histoire... Et maintenant, j'ai honte d'avoir eu honte de ma mère. Nous sommes kurdes..."*

Les propos de Besikçi confirment l'émergence de cette stratégie :

> *"La grande majorité des Kurdes de la population du sud-est étaient ignorants de leur identité même. Tout en parlant kurde, ils ne savaient pas ce que c'était être kurde. Ils n'envisageaient aucun changement à leur destin. Cela fait partie d'un processus..."*

Dans mon journal de voyage de 1989, j'ai retrouvé ces propos de deux militants kurdes qui effectuaient un travail d'information. Propos qui montrent la nécessité de cette prise de conscience pour en arriver au retournement sémantique. Cela correspond à l'interprétation du sociologue :

> *"Les gens sont très ignorants, ils ne comprennent pas toujours qu'un changement est possible. Il faut leur donner l'espoir. Il faut leur montrer que cette vie n'est pas une fatalité"*.

Les remarques ci-dessus, de même que les témoignages figurant dans les chapitres sur le refoulement et l'intériorisation donnent une idée du changement opéré chez les individus pour arriver à la stratégie de retournement sémantique. La prise de conscience a lieu chez les jeunes comme chez les plus âgés et se manifeste effectivement d'abord par des propos valorisants sur leur identité, par l'expression de sentiments de fierté d'être kurdes.

Le cas de Edip révèle comment des Kurdes ont adopté des stratégies de retournement sémantique après une prise de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

conscience. D'autres se sont exprimés dans le même sens et beaucoup ont tenu des propos valorisant la langue. On est là dans une phase nécessaire pour que le phénomène se transforme en action collective. On arrive alors à une stratégie liée au mouvement de révolte et à la lutte de libération. C'est ce que je développerai maintenant.

ACTION COLLECTIVE

Dans l'Illustré du 2 mai 1990, le journaliste Alain Maillard écrivait, sous le titre *Naissance d'une nation :*

> "Kurdistan!" pour la première fois, ces dernières semaines, le mot a jailli dans les rues de villes kurdes soulevées contre le joug turc... Scène inimaginable il y a deux ou trois ans à peine, dans un bistrot de Cizre, au coeur de la région rebelle: autour du "cay" (thé), des jeunes hommes au visage sombre nous désignent le pain, le fromage blanc, les tomates de leur nom kurde. Un militaire soupçonneux est pourtant assis à la table d'à côté..."

En réexaminant le cheminement de chacun, à travers les interviews, on comprend mieux pourquoi le mouvement de libération, en l'occurence le PKK, prenait une si grande place dans les discours. Face au sentiment d'impuissance (*"on ne peut rien contre les Turcs"*), cette organisation a présenté une alternative impensable pour beaucoup. Elle a été un déclic. Dans mon journal de voyage de 1989 j'avais noté que cette remarque revenait souvent chez les gens auxquels nous rendions visite :

> *"C'est la première fois qu'un mouvement arrive à tenir tête à l'armée turque, qu'on est autre chose que des humiliés. (...) Il y a aujourd'hui un grand espoir."*

Besikçi a écrit dans ses ouvrages et il l'a dit lors de notre entretien : le mouvement de résistance a redonné le sens de la fierté, la dignité au peuple kurde après le long processus de

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"dépersonnalisation" subi. Il n'est pas étonnant que ceux qui ont été le plus humiliés s'identifient les premiers et d'autant plus fort à la lutte. C'est un aspect qu'on méconnaît peut-être dans ce phénomène qui suscite par ailleurs nombre de commentaires.

L'action collective se manifeste à travers une identification très forte au PKK. C'est l'identité nationale qui est valorisée, revendiquée. Déjà les années précédentes, le processus était en route. Le jeune homme à lunettes dans le dolmus de Hakkari nous disait, en parlant de la situation des paysans terrorisés par l'armée :

> *"Oui, cela changera. Les Kurdes sont en train de se réveiller. Vous voyez ces paysans ? Ils vivent dans la peur. (...) La lutte du PKK, c'est ce qui est né de nos souffrances. C'est ce qui donne l'espoir à tous ces gens. Ici, c'est un pays colonisé. Les pays colonisés, dans le monde, finissent toujours par se libérer. Cela changera, le seul espoir pour nous, c'est d'avoir notre pays."*

La stratégie de retournement sémantique, étape préliminaire dans ce processus, a bel et bien contribué à une action collective. En été 1992, la grande majorité des gens parlaient dans ce sens quand je demandais quel changement avait eu lieu. A Cizre, des adolescents aux adultes, on parle comme Berivan :

> *"Maintenant on peut faire beaucoup plus de choses, et c'est pour ça que les gens soutiennent le PKK. Avant, ils avaient honte de se dire Kurdes. Maintenant, ils sortent en masse pour la fête nationale de Newroz et ils crient vive le Kurdistan. Et ils portent le drapeau. (...) c'est pour ça qu'ils sont tellement contents.(...) Tu sais, on est bien ensemble, on est plein d'espoir."*

Musa est étonné lui-même des changements opérés chez ses parents, depuis son départ de Turquie :

> *"Ils connaissaient beaucoup de choses, mais ils avaient peur de le dire. Ils disaient : nous sommes kurdes, mais malheureusement, l'Etat est trop fort, on ne peut rien*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

contre lui. C'est déjà trop tard. Maintenant, quand je téléphone là-bas, mon père dit: on est bien. Il a de l'espoir. (...)
C'est un grand changement. Avant, mon père disait: ne t'occupe pas de ça, ils vont t'arrêter, tu vas vivre la torture.(...) Et maintenant, quand je téléphone, j'apprends qu'il est devant... Moi je n'arrive pas à comprendre comment il a pu casser ce mur de la peur, comment il a pu faire ça..."

Je retrouve dans le journal de voyage de 1989, les propos de mères de prisonniers politiques en grève de la faim à Diyarbakir:

"Nos enfants sont en grève de la faim parce qu'ils veulent être traités comme des êtres humains... Nous soutenons leur action, nous les soutiendrons jusqu'au bout, nous sommes prêtes à mourir pour eux."

Lors de cette grève de la faim, un soir de l'été 1989, des mères de détenus et des hommes se sont mis à danser devant le local de la grève, en se tenant par les épaules tandis qu'une femme faisait tournoyer un foulard vert, jaune et rouge. Indifférents aux voitures de police stationnées autour de l'immeuble.

Bezar suit avec attention les nouvelles de la résistance depuis qu'elle est en Suisse. Elle pleure en apprenant la mort des combattants. Lors des élections de l'Assemblée nationale des Kurdes organisées par eux en Europe, elle est allée voter:

"Ils m'ont dit: tu n'as pas peur que les Turcs sachent que tu as voté? Mais comment j'aurais peur pour si peu? Si cela pouvait libérer mon pays demain, je serais prête à mourir aujourd'hui..."

Pour Gülfem, "avoir le Kurdistan" est une condition indispensable si on veut voir les droits culturels reconnus:

"S'il y a des écoles en kurde, même moi j'irai à l'école! (elle rit) *S'il y a un Kurdistan, il y aura des écoles kurdes. Mais sans le Kurdistan, ce n'est pas possible."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'image qu'on a de la lutte du PKK à travers les médias occidentaux est bien différente de celle qui habite la population kurde. Dans le contexte historique et social du Kurdistan, il apparaît clairement que la lutte armée représente autre chose que la violence gratuite. Il y a avant tout, si on lit les entretiens, ce souci de *sortir de l'oubli*, de compter enfin dans l'histoire de l'humanité. *"Maintenant, on sait qu'on existe"*, entend-on souvent.

Remplacer la honte par la fierté

Le fait d'avoir enlevé le sentiment de honte et d'avoir redonné la fierté est évoqué dans les entretiens. Le sentiment de fierté et d'honneur est très présent dans les valeurs kurdes. Etre réduits à la "honte de soi", à être "dépersonnalisés" a dû être d'autant plus douloureux. Les stratégies d'intériorisation et de déni se sont faites boucliers.

Des Kurdes en étaient arrivés à se demander s'ils étaient "des êtres humains comme les autres" (Besikçi, 1992). Il faut avoir en mémoire l'image de "ceux qui ont une queue" répandue dans la région mixte et dans les métropoles. Plusieurs Kurdes de cette région m'ont dit, quand je demandais ce que représente le PKK pour eux: *"Pour moi, c'était comme naître, c'était me sentir un être humain."*

La lutte de libération représente aussi une réponse à l'écrasement de toutes les révoltes kurdes des années qui ont suivi le traité de Lausanne et que les vieux ont en mémoire. Chez les militants d'aujourd'hui se trouvent des petits-enfants de ceux qui ont participé à ces combats.

> *" Il y a tous les Kurdes de toutes ces régions dans la lutte. Tous savent qu'ils ont à venger les Kurdes massacrés dans ces années."*

Et dans un passé plus proche, les bergers assassinés, les militants tués au combat, les fils morts sous la torture, les détenus disparus ou rendus handicapés sont autant de Kurdes à venger "pour l'honneur".

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

L'importance des clans. Double action

Les valeurs liées aux clans continuent de jouer un rôle important au Kurdistan. La fidélité veut que quand un chef de clan, un agha, soutient le PKK, en général tout le village, tout le clan, est derrière lui. L'inverse est vrai aussi et les militants sont conscients que le système tribal freine la prise de conscience individuelle. Nous avons vu que si les structures de la société kurde ont beaucoup changé, les mentalités, elles, ne se modifient que lentement. Mais les efforts pour organiser la société sur d'autres bases, où les laissés pour compte sont reconnus, sont aussi un motif de soutien au PKK. On rend une dignité aux paysans qui étaient à la merci des féodaux, comme nous l'a expliqué l'étudiant du dolmus de Hakkari (chapitre 12). Les personnes interviewées qui affirmaient leur soutien au mouvement de résistance lors de mes voyages appartiennent à des milieux très différents, du paysan pauvre et illettré au commerçant, à l'avocat ou au grand propriétaire terrien.

Pour comprendre l'espoir suscité par la lutte de libération nationale, il faudrait non seulement entendre les propos, mais voir les yeux des Berivan, des Gülfem et de tant d'autres, quand elles disent: *"Il y a beaucoup de mieux"*, alors que les murs de leurs maisons sont troués par les balles.

Il faudrait voir, dans ce local d'une association de droits de l'homme, ces paysans, presque tous illettrés, silencieux, regarder avec respect, avec affection, la jeune femme kurde assise à son bureau. Intellectuelle issue d'une riche famille et venant d'une autre province, elle est responsable d'informer, d'envoyer en Europe des rapports sur les tortures subies, sur les villages détruits, sur tout ce qu'ils viennent lui raconter. Il faudrait voir aussi son respect à elle, à leur égard:

> *"Ils ont beaucoup de courage, ils osent parler. Et ils me protègent. Vous savez, je peux être tuée par la police civile chaque jour. Alors ils viennent dans ce local, ils m'accompagnent quand je rentre chez moi, ils ne me laissent jamais seule."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 19

LA LANGUE KURDE ET LE MOUVEMENT DE LIBÉRATION

Cette étude a permis un constat étonnant: le peu de place que l'organisation qui mène la lutte armée semble accorder à la langue kurde dans les discussions, dans le travail politique, en regard de l'importance qu'y attache la population kurde elle-même, en regard des mesures étatiques prises pour la détruire.

Certains Kurdes engagés dans le PKK, lorsqu'on aborde ce sujet du maintien de la langue kurde, disent ne pas considérer ce problème comme prioritaire. Ils ne pratiquent pas le kurde, même s'ils le savent. *"On a l'impression qu'ils ont le complexe de leur langue"*, me disait une amie qui discute souvent avec eux. L'intériorisation ne se situe pas tellement dans le fait de parler en turc, mais dans le fait de considérer comme naturel que le kurde ne s'utilise pas dans les lieux publics, dans les discours politiques.

Le sociologue Besikçi s'est étonné plus d'une fois du peu de place accordée à la question de la langue kurde dans les discussions de ce parti. Dans les livres écrits par des militants du PKK sur leur résistance dans les prisons, on n'aborde pas ce sujet.[1] Le sociologue le déplore et commente: *"Pourtant, c'est une langue que les dirigeants colonialistes et racistes tentent d'éliminer"*. Dans des entretiens publiés sous le titre *L'art et la*

[1] Réflexions sur les intellectuels kurdes, 1991.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

culture avec Apo, A. Ocalan dit qu'il ne sert à rien *"d'ouvrir la bouche d'une personne qui a les mains et les bras liés (...). Il ne suffit pas de limiter les activités concernant le Kurdistan à la culture et à la langue..."* Besikçi quant à lui, suggère: *"Il faut que les Kurdes se penchent de façon sérieuse sur la pratique de leur langue".*

On aboutit à une situation de ce type:

Lutte de libération populaire	→	langue kurde valorisée

Discours, écrits du PKK	→	langue turque valorisée

Ainsi, l'organisation même qui a contribué sur le terrain à valoriser la langue kurde, à faire prendre conscience de son importance, ne paraît pas remplir le même rôle dans les activités politiques. Le PKK agit peut-être dans l'optique qu'une langue ne peut être détruite? Mais le fait d'écrire en turc, de tenir les discours en turc, ne contribue-t-il pas, dans les représentations des Kurdes, à rabaisser encore une fois la langue kurde? Le PKK adopte une conduite qui fait en quelque sorte le jeu de l'idéologie kémaliste en n'insistant pas pour valoriser la langue kurde. Quand on sait l'influence du dirigeant unique de cette organisation, Abdullah Ocalan, on peut émettre l'hypothèse que l'explication du phénomène tient essentiellement à sa propre façon d'envisager les choses. Une réflexion tenant compte du contexte et notamment de tout ce qui a été rapporté jusqu'ici dans cet ouvrage est possible et permet de mieux saisir la situation.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Où les Kurdes proches du PKK utilisent la langue turque

Comme d'autres Kurdes qui soutiennent le mouvement de libération, Edip précise que dans les années septante, les premiers militants, en général des étudiants universitaires, tenaient leurs réunions en turc, la langue dans laquelle ils avaient été scolarisés. Des étudiants turcs se trouvaient parmi eux. Par ailleurs, certains militants sont originaires des régions où la population est mixte et ne sait pratiquement plus le kurde. Cela peut être une explication au fait que les discours et les écrits du PKK sont publiés en turc. Ils peuvent ainsi être aussi entendus par les ressortissants turcs et par les milieux officiels. En revanche, il est vrai qu'ils ne peuvent atteindre les Kurdes d'Irak ou de Syrie, qui s'expriment en kurde ou en arabe, ni les Kurdes de Turquie qui ne savent pas le turc.

Le long passé d'interdit dont j'essaie de montrer les conséquences a certainement influencé la représentation que les Kurdes ont de leur langue, sans oublier qu'ils n'ont bénéficié pratiquement d'aucune formation leur permettant d'écrire dans leur langue. Cela concerne aussi les militants du PKK.

Ahmet rappelle qu'en Europe, les sympathisants de la cause kurde, immigrés, réfugiés ou responsables politiques, sont pratiquement tous originaires des régions mixtes où on parle turc. Ils représentent la partie minoritaire de la population du Kurdistan. Certains sont nés en Europe. Si on parle en kurde dans certaines de leurs familles, la langue turque domine, et notamment lors des fêtes et des manifestations.

Où les Kurdes proches du PKK utilisent la langue kurde

Dans les montagnes, beaucoup de militants ne parlent que le kurde. Lors d'une visite avec un journaliste dans un groupe de guérilla en montagne, j'ai constaté que les Kurdes entre eux parlaient leur langue maternelle. Le chef du groupe n'était d'ailleurs pas un Kurde de Turquie. Et dans les villages et les villes où nous avons séjourné, la langue kurde, la seule connue,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

est la seule pratiquée dans les échanges des militants avec la population. Quand le travail de propagande a débuté dans les villages, la langue kurde était également la seule utilisée. Actuellement, dans cette même région du Kurdistan, où l'enquête a été menée, la langue kurde est pratiquée de façon générale. Qu'ils soient des Kurdes engagés activement pour le PKK en Turquie, dans des associations de droits de l'homme, qu'ils soient des députés du DEP (alors le HEP), des présidents de communes, je les ai tous entendus parler en kurde. Lors des entretiens, la langue turque était utilisée par nécessité (je ne comprends que quelques phrases en kurde, ce qu'on me reprochait parfois) lorsqu'aucun traducteur n'était disponible.

On peut donc résumer la situation ainsi:

- Les Kurdes militant dans l'organisation de libération sont des femmes et des hommes qui ont vécu les situations décrites dans les chapitres précédents. Ils ont été scolarisés, ont étudié dans la langue officielle, eux aussi ont intériorisé une image dévalorisée de leur langue, et certains parlent et agissent inconsciemment avec cette image dévalorisée. Des Kurdes d'autres organisations kurdes vivent d'ailleurs les mêmes situations.
- On a vu que certains Kurdes militants ne parlent plus le kurde, et le PKK est peut-être attentif à ne pas les dévaloriser. De toute façon il doit en tenir compte. Il est d'ailleurs intéressant de constater que des gens qui ont oublié leur langue sous l'effet de l'interdit continuent d'avancer leurs revendications nationales. Un rapprochement est peut-être permis avec les Sahraouis qui s'expriment en espagnol.

Il n'en reste pas moins qu'il y aurait en Europe un espace pour promouvoir la langue kurde, un espace non clandestin. Est-il utilisé par les Kurdes? Des discussions assez vives ont lieu entre eux à ce sujet. Certains jugent le problème secondaire et mettent la priorité sur la mobilisation des Kurdes, sur le soutien à la lutte de libération. D'autres regrettent que l'on n'utilise pas cette liberté pour parler et valoriser la langue interdite. Hasan:

> *"Nous sommes kurdes et nous parlons la langue des Turcs, la langue qu'ils nous ont contraints à parler. Comme si on voulait leur faire plaisir."*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Azad regrette profondément que le kurde ne soit ni valorisé, ni utilisé, de façon systématique en Europe. Ceux qui ont couru des dangers dans leur pays pour préserver leur langue comprennent mal que leurs compatriotes fassent si peu d'efforts quand cela est plus facile. Yusuf, lui, me disait:

> *"Mes parents ne m'ont jamais parlé en kurde. Alors je ne sais pas ma langue. Dans le travail politique, ici, je suis parfois gêné. Quelquefois, je parle avec des amis qui sont engagés, ici, et quelques-uns me reprochent: tu es Kurde, tu travailles pour ton pays et tu ne sais pas ta langue. Mais d'autres disent que ce n'est pas ma faute..."*

Il ressort clairement que la politique menée par la Turquie au sujet de la langue a des conséquences non seulement sur les individus mais aussi sur les organisations kurdes et sur leurs activités.

L'exemple de Yachar Kemal

Le secrétaire général du PKK, Abdullah Ocalan, a écrit une opinion sur l'écrivain kurde Yachar Kemal qui a utilisé la langue turque pour écrire ses romans.[1] Il démontre par cet exemple que l'on peut servir la cause kurde en utilisant la langue turque. Cet argument a déjà été souvent avancé. D'autres Kurdes ont reproché amèrement à l'écrivain de n'avoir pas défendu davantage l'identité kurde. Beaucoup d'Européens peuvent lire *Memed le Mince* ou d'autres romans de cet auteur sans savoir qu'il y est question des Kurdes!

Il est vrai que Yachar Kemal, qui est actuellement en procès à cause de ses écrits sur la cause kurde, a contribué à faire connaître le sort tragique du peuple kurde à travers ses romans. Il l'a fait de façon magistrale, en nous faisant entrer dans le

[1] Quotidien Ozgür Gündem, 25.6.1993.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

quotidien de ces femmes et de ces hommes aux traditions si particulières. Mais s'il a su le faire, s'il a su faire sentir l'âme d'un peuple, c'est bien parce qu'il en connaissait la langue et la culture. C'est parce qu'il s'était imprégné des épopées et des poèmes qu'on lui racontait enfant. Et pourtant, il a écrit en turc !

En poussant un peu l'observation, on s'aperçoit qu'une place est pourtant accordée à la langue kurde et que certains militants ont conscience de son importance. Un passage d'un article non signé, dans le bulletin *"Rapport du Kurdistan"* de juin 1988 évoque les conséquences des déportations :

> "Un peuple qui est chassé de sa patrie ne subit pas seulement la destruction physique; de plus, sa culture, ses rapports sociaux, sa langue, tout commence petit à petit à présenter une difformité et à dépérir graduellement comme une fleur qui a été coupée. Malgré une volonté farouche, rien ne sera plus comme avant"...

Un autre exemple est celui des prisonniers politiques kurdes qui menaient des grèves de la faim, en 1988-89, et qui plaçaient parmi leurs revendications le droit de parler kurde lors des visites.

Au terme d'un procès au tribunal militaire de Diyarbakir, une militante kurde, Sakina Cansiz-Polat, qui avait déjà été condamnée à 24 ans de prison, a atteint la peine record de 76 ans. Elle s'est rendue coupable, entre autres, d'avoir voulu parler kurde au tribunal. *(Quotidien turc Hürriyet, 6.2.1988).*

On découvre ainsi que dans la réalité, les responsables du mouvement de résistance ne dévalorisent pas, autant qu'on en a l'impression, le développement de la langue kurde. Des revues en kurde sont publiées par l'organisation, notamment *Rewsen* et *Welat*. Pour bien évaluer la situation, il ne faut donc pas oublier que ce mouvement est clandestin et qu'il ne peut compter que sur ses propres forces.

L'organisation Komkar, proche du parti socialiste du Kurdistan, a mené surtout des activités culturelles en Europe. Y aura-t-il un échange et la mise en commun des efforts sur ce plan culturel avec le PKK ?

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Les voix qu'on entend au Kurdistan montrent bien, elles, le lien entre la lutte et les valeurs identitaires, dont la langue fait partie. La richesse des propos prouve que le fait de privilégier le seul discours idéologique est appauvrissant. Comme Azad :

> *"Notre langue, c'est notre histoire, c'est qu'on existe, c'est qu'on est un peuple. Si les Kurdes oublient leur langue, ils vont perdre tout ce qu'on apprend des anciens, de nos traditions, de nos valeurs..."*

Berivan fait le lien entre la langue et "le drapeau" qui signifie pour elle la reconnaissance d'une identité nationale, le pays:

> Durant l'entretien quelqu'un lui dit: "*Tu ne parles pas du drapeau?*" Elle répondit d'abord: *On parle de la langue, ce n'est pas pour le drapeau qu'elle m'interviewe.* Puis, après un instant de réflexion :
> - *Le drapeau? bien sûr, d'ailleurs, si on veut notre langue, il faut avoir notre drapeau. Moi, je voudrais bien avoir un Etat kurde. Mais ce sont les Etats européens qui n'acceptent pas, ils veulent seulement que la langue kurde soit libre, mais c'est impossible, et nous, c'est vrai, on voudrait le Kurdistan... on veut surtout rester des Kurdes."*

Partout dans les entretiens, on voit que la problématique de la langue est étroitement liée à l'action collective. Dans un petit village où nous sommes arrivés par hasard, tous les enfants refusent d'aller à l'école, parce qu'ils ne veulent plus de l'enseignement en turc. Une fillette était le porte-parole du groupe :

> *"Notre langue maternelle, c'est le kurde, nous voulons parler en kurde à l'école et apprendre à lire en kurde. Parce que nous ne sommes pas des Turcs."*

Dans ce genre de villages, la population soutient en bloc la guérilla. Dans le cas cité, les fillettes portaient des rubans de couleurs rouge, verte et jaune dans les cheveux.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Lettre d'un enfant à Musa ANTER

> "Je suis allé avec ma mère chez l'oncle Musa, dans sa maison à Maltepe. L'oncle Musa aimait beaucoup les enfants. Il y avait plusieurs oncles chez lui. (...) L'oncle Musa parlait en kurde avec ma mère et quand il a su que je ne parle pas en kurde, il a été très fâché et il a dit à ma mère: "Pourquoi n'avez-vous pas appris sa langue maternelle à ce petit agneau?" Après cette critique, ma mère a commencé à m'apprendre le kurde. Aujourd'hui, j'ai appris 20 ou 30 chansons kurdes. Je veux vous dire une chanson.
> (...) Oncle Musa, parce que tu n'as pas accepté d'être esclave, tu as été tué. Quand tu es devenu martyr, j'ai beaucoup pleuré et je n'oublierai jamais le jour où ils t'ont ont fait martyr. (...) Ces gens qui t'ont assassiné n'ont pas encore été trouvés. Mais les enfants kurdes trouveront et te vengeront un jour. J'ai promis que je visiterai ta tombe, je ramasserai ta terre, je mettrai des fleurs vertes, jaunes et rouges et je crierai "Vive Apo".
>
> *Quotidien Ozgür Gündem, 2.2.1993.*

La lettre de cet enfant illustre le cheminement des Kurdes. Image de la répression qui a suscité la résistance. L'honneur kurde qui commande de venger "l'oncle" assassiné. La langue perdue et retrouvée, le message des chants et la prise de conscience de son identité culturelle.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 20

ENTRE DÉNI ET RÉSISTANCE

De villages en hameaux, au gré des rencontres, sont apparues les blessures, les souffrances provoquées par le déni culturel. Les mesures prises par les autorités kémalistes ont laissé des traces, engendrant notamment une dévalorisation de l'image de soi et une perte du sentiment d'identité ethnique: *"qui sommes-nous?"*, oubli de l'histoire, etc. Mais on décèle également une résistance qui se manifeste sous différentes formes, notamment par le maintien des pratiques culturelles et par le refus de s'assimiler à la culture dominante. Les femmes constituent la partie de la population qui a le mieux préservé les valeurs de la société kurde, les savoirs et la littérature orale.

Les effets du déni culturel en termes de stratégies identitaires varient selon la région où vivent les Kurdes. Ils ont une image d'eux-mêmes plus négative dans les régions où se manifestent particulièrement les comportements discriminatoires de rejet, de mépris de la part des Turcs, conditionnés eux-mêmes par la doctrine officielle. Le vécu scolaire a les mêmes effets. Les stratégies d'intériorisation, de refoulement, de déni sont alors plus fréquentes.

La frontière est floue parfois entre deux stratégies et on ne peut dégager un classement rigide. Il y a des recoupements ou des changements dans le temps. Ainsi, certaines personnes se souviennent avoir longtemps intériorisé une image dévalorisée de leur identité ethnique ("*les Kurdes sont arriérés*" etc.) alors qu'actuellement, elles revendiquent avec fierté leur "kurdité". Inversément, on peut rencontrer une revendication nationale,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

donc une stratégie collective de valorisation, chez des Kurdes qui parallèlement ont une image dévalorisée de certains aspects de l'identité kurde. Par exemple ils ou elles considèrent la façon de se vêtir ou le fait de parler kurde comme signe d'infériorité, de "retard culturel".

Quant à l'*assimilation*, vue comme désir de l'individu de ressembler au groupe dominant, ici aux Turcs, cette stratégie a été adoptée dans la région mixte essentiellement et dans les métropoles. Souvent proche du déni, elle implique un appauvrissement. Un individu peut-il, en effet, sans "perdre au change" abandonner son identité culturelle au profit de celle de la communauté dominante, au profit d'une culture qu'il n'a pas reçue dès sa petite enfance, dont la langue lui est étrangère, et cela d'autant plus quand la société dont il adopte la culture porte un jugement dévalorisant sur lui, sur sa communauté? L'exemple de la population de Maras est révélateur, où des Kurdes ont adopté les changements exigés (vêtement, langue) et ont perdu une partie de leur identité culturelle. Ils désirent être considérés comme des Turcs, mais n'ayant pas pu assimiler suffisamment les coutumes "modernes" et la langue turque, ils ne peuvent cacher leur "kurdité". Ils sont à la fois discriminés par le groupe dominant et rejetés ou mis à l'écart par les autres Kurdes dont ils se sentent distants. On arrive à une forme de *marginalisation*. Un passage de Memmi illustre cette situation douloureuse:

> "De même que beaucoup de gens évitent de promener leur parenté pauvre, le colonisé en mal d'assimilation cache son passé, ses traditions, toutes ses racines enfin, devenues infamantes". (op. cit. p.139)

Certains habitants de cette région en sont arrivés à parler un langage constitué d'un mélange de kurde et de turc. La construction des phrases est kurde et le vocabulaire est un mélange des deux langues. Il faudrait une étude plus approfondie pour apporter des éléments sur le vécu et les représentations de cette partie de la population.

Mais les Kurdes parlent surtout d'une assimilation *imposée*, rarement d'un choix opéré librement. (*"On nous a assimilés"*,

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

"les Kurdes ont été assimilés", etc.) L'assimilation forcée fait partie des moyens utilisés, au travers de l'école notamment, dans le programme de destruction de la culture kurde. Dans ce sens, le temps a fait son oeuvre et les conséquences mesurées en pertes du patrimoine culturel, en appauvrissement de la personnalité, sont dramatiques.

J'ai signalé cependant l'existence d'une catégorie de Kurdes considérée comme assimilée de façon "réussie" par les autres, dans le sens où ils ont une place sociale au même titre que les Turcs dont rien ne semble les distinguer. Appartenant à la deuxième génération des populations déplacées, ils exercent parfois des fonctions importantes dans l'administration ou dans l'armée. C'est à eux que font référence les officiels turcs lorsqu'ils affirment que "rien ne peut distinguer un Kurde d'un Turc" et que "tous sont des citoyens de même catégorie". Ces Kurdes ont été imprégnés des pratiques de la société turque dès leur enfance, leurs parents ayant évité de leur transmettre la culture kurde dont ils ignorent presque tout. Certains ont rejeté délibérément leur milieu d'origine. Il serait intéressant de savoir ce que ressentent réellement ceux qui se sont laissés assimiler et comment ils réagissent face au réveil actuel, face aux affirmations identitaires kurdes.

La notion de *résistance* est présente de façon implicite tout au long des entretiens et ressort dans les stratégies de valorisation, de retournement sémantique, d'action collective. Mais dans une situation de déni comme celle que vivent les Kurdes, toute affirmation de l'identité peut être considérée comme un acte de résistance: les enfants de Cizre et d'ailleurs refusant de parler en turc, les étudiants incitant les gosses ou les gens de la rue à parler leur langue maternelle. Toute personne qui dit aux touristes: "je suis kurde" devient un des acteurs de la résistance.

L'émergence de la lutte armée a favorisé ces stratégies de *revalorisation*, de *retournement sémantique*. Elle a offert aux Kurdes un modèle identificatoire, un retour aux sources pour certains. Cette *action collective* qui prend racine dans un sentiment identitaire si fort constitue peut-être l'arme la plus puissante du mouvement de libération. Une stratégie collective qui s'exprime parfois par un sentiment de "re-naître", selon leurs

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

propres termes. Le pouvoir central, en appliquant des méthodes si brutales, en ne laissant aucun espace pour une quelconque expression de l'identité kurde, n'a fait que susciter des réactions à la mesure de la répression. Ceci étant aussi l'illustration d'une situation coloniale comme l'écrit Memmi (op.cit.):

> "Mais plus ou moins vite, plus ou moins violemment, par tout le mouvement de sa personne, il se met à refuser son existence invivable. (...) la révolte est la seule issue à la situation coloniale, qui ne soit pas un trompe-l'œil, et le colonisé le découvre tôt ou tard". (p.137)

Les Kurdes qui se sont exprimés étaient conscients d'un changement personnel récent dans leurs représentations de soi, comme d'un changement dans les conduites collectives. Cet ouvrage a été réalisé en effet à un moment-clé, peut-être à un tournant de l'histoire kurde.

Au-delà de la revendication nationale d'un territoire et parfois de la défense d'une idéologie, on peut constater que la lutte de libération a permis de redynamiser un peuple qui vivait dans une sorte de résignation, de repli et de honte de soi, de redonner un sens aux valeurs qui lui sont chères.

A propos de la langue maternelle

Les entretiens ont mis en évidence des similitudes avec les cas signalés dans l'introduction. Les propos relevés dans les écrits sur les Bretons par exempple (avoir honte de parler sa langue, souffrance face au mépris subi, etc.) peuvent s'appliquer aux Kurdes. On est face au même type de déni et ces constats pourraient probablement être faits pour des peuples ayant subi ou subissant un déni culturel.

Cependant, l'oubli de la langue kurde, bien que le fait d'une minorité, est réel dans les régions mixtes. Sachant qu'elle est un élément essentiel de la transmission des valeurs identitaires, il n'est pas étonnant de trouver plus de détermination et d'image de soi positive chez ceux qui l'ont conservée. Si le "génocide linguistique" n'a pas abouti chez les Kurdes comme

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

chez d'autres peuples, malgré les moyens mis en œuvre, c'est sans doute, comme le dit Klaoda an Du (op.cit.) que:

> "La langue qui traduit la pensée, les émotions, la façon d'appréhender la vie, l'histoire d'un peuple, ne se laisse pas réduire aussi facilement". (p.224)

Mais il est intéressant de constater aussi que pour les Kurdes comme pour les Bretons, l'oubli de la langue n'empêche pas forcément la prise de conscience et le sentiment d'appartenance à un peuple. On peut citer aussi le cas des Timorais qui luttent pour se libérer du joug indonésien et parlent plutôt le portugais, langue du premier colonisateur.

Quand la Turquie a créé des écoles au Kurdistan en vue d'assimiler la population et de détruire le tissu social, on a pu penser que cette mesure, ajoutée aux déplacements forcés de populations, lui permettrait d'atteindre son but. L'enseignement dans les écoles kémalistes a eu des effets négatifs sur les conduites et a marqué les comportements, provoquant des souffrances parfois difficiles à exprimer. Certaines sont apparues lors des entretiens comme des blessures non cicatrisées. Mais les enfants kurdes ont su, en général, trouver un équilibre: être turcs le temps de la classe et redevenir kurdes dans leur famille. S'ils ont résisté aux souffrances engendrées par cette situation de "psychotisation", (Turan, 1992) c'est certainement grâce au bagage culturel reçu dans la famille. Et c'est ce bagage qui leur a donné la force, plus tard, de renouer avec leurs racines, de prendre fait et cause pour leur peuple. Ce texte recueilli par Klaoda an Du au sujet des petits Bretons concerne tout aussi bien les enfants kurdes:

> *Heureusement, il y avait l'école parallèle.*
> *C'est à l'école des grands-parents que nous avons continué à apprendre notre langue.*
> *Cette langue que nos mères ne pouvaient pas nous transmettre sous peine de nous nuire.*
> *C'est à l'école des grands-parents que nous avons été bercés par les contes et les légendes de notre littérature orale.*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

...
C'est à l'école des grands-parents que nous avons appris l'humour et le rire.
C'est à l'école des grands-parents que nous avons appris la vie. (p.223)

Les "tactiques" par lesquelles s'expriment les stratégies identitaires portent dans les domaines du culturel, de l'institutionnel et du politique (Taboada-Leonetti, op.cit.) Une stratégie très claire du peuple kurde a été d'affirmer, de différentes façons, son existence à travers la préservation de sa culture. L'administration turque n'a pas prise sur les savoirs, les valeurs transmis dans les familles, notamment par les anciens et par les femmes. Taboada-Leonetti ajoute d'ailleurs que "ce sont toutes choses qui échappent au contrôle du majoritaire et qui sont mises en oeuvre face à un enjeu qui est celui de la survie du groupe". (op.cit. p. 125).

Une constante revient chez les peuples vivant une situation d'oppression nationale et de déni: c'est l'utilisation des connaissances transmises par l'école officielle d'Etat ou coloniale: les étudiants des universités turques (pour le cas qui nous concerne ici), s'ils constituaient le groupe dominé et ont subi une acculturation forcée, ont pu aussi découvrir le système d'oppression, en analyser les mécanismes et réfléchir aux moyens d'y faire face. Cette prise de conscience leur a ainsi permis d'utiliser les connaissances acquises pour organiser la résistance. C'est ce que Kendal (op.cit.) décrit en parlant des colonisateurs qui "creusent leur propre tombe". Perregaux (1987) fait la même observation concernant les expériences d'écoles espagnoles pour les jeunes Sahraouis, lesquelles ont eu pour effet "de précipiter la prise de conscience des Saharouis et le déclenchement de la lutte". Hélias (1990) raconte aussi comment il a lui-même mis à profit ses études supérieures pour ensuite oeuvrer à la sauvegarde de la langue bretonne. Enfin Bustamante (1993) fait le même constat dans son mémoire consacré aux Mapuches du Chili, où certains intellectuels Mapuches oeuvrent pour promouvoir l'enseignement de la langue maternelle aux enfants mapuches à l'école.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Finalement, la stratégie collective d'intériorisation d'une identité dévalorisée a fait place à un mouvement de retournement sémantique qui se manifeste surtout par la valorisation de la langue dont la pratique est revendiquée publiquement dans les villes kurdes. La négativité est transformée en positivité au sein de la population. Les Kurdes puisent essentiellement leur force dans une identité issue de pratiques ancestrales, concrétisée dans un système de valeurs où la fierté, l'honneur, l'hospitalité, le respect des anciens, ont une place privilégiée.

Mais la Turquie ne s'avoue pas vaincue et aucune concession n'est faite à ce jour au sujet des droits culturels.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

CONCLUSION

Le déni culturel, tel qu'il est imposé aujourd'hui au peuple kurde, est un phénomène récent. Si les occupants arabes, perses, ottomans, ont opprimé les peuples vivant sous leur domination, ils reconnaissaient les différentes ethnies. Les mots *kurde* et *Kurdistan* n'étaient pas bannis du langage administratif et figuraient même sur les cartes géographiques. C'est après la première guerre mondiale, avec son partage et avec l'émergence du concept d'Etats nations, que le pays kurde a été gommé de la carte, à l'image de ses habitants désormais inexistants de la scène internationale.

En Turquie, le régime kémaliste constitue un exemple particulièrement radical de déni, proche des pires systèmes coloniaux. Ne pouvant éliminer totalement le peuple kurde, comme il l'a fait pour les Arméniens, les Assyro-Chaldéens, les Laze et d'autres petites communautés, le pouvoir turc a mis en oeuvre un processus de destruction de la culture kurde. Les écrits sur les peuples colonisés pourraient tout aussi bien concerner le peuple kurde en Turquie. Ainsi Fanon (1975) lorsqu'il explique comment "la culture nationale est, sous la domination coloniale, une culture contestée et dont la destruction est poursuivie de façon systématique". Ou Memmi, (1957) décrivant la "honte de soi" de l'homme colonisé.

La doctrine kémaliste a été opérante également en Europe, où les milieux turcs ont su maintenir une zone d'ombre sur la réalité kurde durant des dizaines d'années. L'écrivain turc

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

d'origine kurde Yasar Kemal l'a expliqué dans un article qui lui a valu d'être accusé de séparatisme :

> "Depuis le jour de sa fondation, le 29 octobre 1923, jusqu'à aujourd'hui, la République turque a développé un système de contrainte et de cruauté intolérable. Elle a tenté de le faire avec un art tout oriental de la dissimulation et du double langage, pour tromper les regards de l'humanité. La République turque a exercé une telle tyrannie sur le peuple anatolien que celui-ci a désiré mille fois le retour à l'autocratie ottomane. Pas un villageois - femme ou fillette, Kurde, Turc ou Laze - qui n'ait enduré le knout du gendarme avant l'instauration du système pluripartite en 1946..."[1]

Il m'a paru important en effet de relever dans cet ouvrage, qui traite du déni culturel, que la brutalité du régime kémaliste a touché la population turque elle-même, contrainte d'adopter les coutumes occidentales. Là où il s'agissait d'un processus d'acculturation forcée, notre ethnocentrisme occidental n'a voulu voir qu'un progrès réjouissant et des changements qui rapprochaient la Turquie de l'Europe. Parallèlement, une image faussée des Kurdes a été donnée au peuple turc, suscitant le mépris et la haine.

Aujourd'hui, les effets sont là, dont ce livre a donné un aperçu. Effets visibles dans la perte de la langue pour une bonne partie des Kurdes de Turquie, dans l'appauvrissement culturel, l'oubli de l'histoire. Effets moins visibles mais tout aussi néfastes dans la dévalorisation de l'image que les Kurdes ont d'eux-mêmes.

Ce n'est pas la moindre des victoires de la Turquie que d'avoir su, jusqu'à aujourd'hui, montrer une façade de démocratie et entretenir la désinformation. J'ai signalé les carences dans les articles et les ouvrages concernés par le sujet. Il a fallu parfois attendre les années 80 pour que les Kurdes de Turquie ou leur langue soient mentionnés dans certains ouvrages ou

[1] Le cri de colère de l'écrivain turc Yachar Kemal, Le Spiegel, 9.1.1995.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

encyclopédies. Le combat de plume des intellectuels, dans les années soixante, celui, solitaire, du sociologue Besikçi (dont les écrits ne sont toujours pas traduits en français) sont passés pratiquement inaperçus.

Dans l'émigration, les Kurdes subissent en quelque sorte un nouveau déni. L'administration officielle les considèrent comme Irakiens, Iraniens, Syriens ou Turcs, selon le pays d'où ils viennent. Les enfants kurdes dans les écoles ont été (sont encore parfois) qualifiés de turcs. Leurs parents, marqués par l'idéologie kémaliste et au vu de leur vécu en Turquie, n'osent pas corriger l'erreur. On peut imaginer que toutes les situations où ils constatent une "non prise en compte" de leur identité renforcent une image de soi dévalorisée et les incitent à développer le même type de stratégie que dans leur pays. Ainsi, il arrive que des familles en exil parlent kurde et vivent selon leurs traditions à la maison, mais parlent en turc à l'extérieur et dissimulent leur origine.

Mais le déni a eu également pour effet de susciter une résistance qui a pris différentes formes et qui ne se limite pas à la lutte armée du PKK, comme on le croit parfois. La résistance des Kurdes a aussi pour noms affirmation identitaire, pratique ou redécouverte de la langue bannie, revendication des droits culturels. Ainsi, malgré tous les dégats commis par le régime turc ultra-nationaliste, l'identité kurde n'a pas disparu. En laissant une grande partie de cette population dans l'ignorance et dans l'analphabétisme, le pouvoir turc a contribué, contre sa propre volonté, à la sauvegarde d'une culture transmise oralement. La structure de la société kurde, l'esprit communautaire ont par ailleurs favorisé le maintien des valeurs. L'exil a eu un effet positif en permettant à beaucoup de Kurdes de Turquie de découvrir leur histoire, de voir pour la première fois des mots écrits dans leur langue. De son côté, la lutte du PKK a contribué à faire enfin sortir de l'ombre la question kurde en Turquie.

Les autorités d'Ankara n'ont toujours fait aucune concession dans le domaine des droits culturels. En 1991 le président Turgut Ozal, bouleversant 70 ans d'une politique rigide inchangée, s'est démarqué de ses prédécesseurs en reconnaissant l'existence de 12 millions de Kurdes en Turquie et en affirmant qu'ils ont leur propre langue. Ce qui nous apparaît comme une

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

timide ouverture a représenté une véritable révolution dans la Turquie d'Atatürk. La brèche ouverte fut rapidement refermée, l'espoir retomba. Aujourd'hui, les écoliers kurdes continuent de scander quotidiennement qu'ils sont "fiers d'être turcs" et doivent taire leur identité culturelle. Traqués, condamnés à des années de prison ou assassinés, des défenseurs des droits de l'homme, des députés kurdes démocratiquement élus, des écrivains et des journalistes sont la cible des forces de police et de l'armée. On a là une illustration éclatante de la doctrine kémaliste toujours à l'honneur.

L'ampleur des moyens mis en oeuvre par le pouvoir montre la détermination des Kurdes qui continuent de payer très cher l'attachement à leur identité. Pour le comprendre, il faut se souvenir qu'au départ de la résistance actuelle se trouve un peuple nié pour qui la dignité et l'honneur sont des valeurs aussi précieuses et importantes à défendre que la vie. La culture, la mémoire collective et une identité forte ne sont pas ses armes les moins redoutables et ce n'est pas un hasard si la Turquie poursuit le processus de destruction de ces valeurs. En anéantissant les villages, en arrachant des villageois à leur terre, le pouvoir turc vise à briser les structures de la société kurde. Contraints de survivre dans un milieu urbain inconnu, loin de leurs repères, les Kurdes déportés, atteints dans leur intégrité physique et psychique sont menacés. Les responsables du mouvement de libération nationale comprennent-ils que le véritable danger vient de la perte de la langue, des valeurs identitaires, quand l'oubli s'installe lentement, mal compensé par des idéologies qui étouffent l'homme ? En effet, si le PKK a contribué à revaloriser un peuple humilié, d'un autre côté, les discours autoritaires empreints de dogmatisme risquent d'accentuer encore la perte du bagage culturel. Il ne s'agit pas pour le peuple kurde de rester figé dans ses traditions, mais de préserver son identité culturelle, condition essentielle pour être reconnu dans sa spécificité parmi les peuples du monde. Les dirigeants kurdes ont aussi la responsabilité de dépasser les conflits internes, favorisés par leurs ennemis et héritage d'une société organisée en tribus. L'exil pourrait être un espace mieux utilisé pour construire leur unité et pour promouvoir et préserver leur riche patrimoine culturel.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Au terme de ce siècle qui a été peut-être le plus cruel de son histoire, l'avenir du peuple kurde apparaît très sombre. Aucun des Etats qui occupent le Kurdistan ne souhaite voir reconnus les droits élémentaires de ce peuple et encore moins qu'il puisse s'organiser et vivre librement. Chaque mouvement de résistance kurde est à la merci du soutien d'un Etat voisin et du jeu des alliances empoisonnées.

L'Occident et ses gouvernements portent de lourdes responsabilités dans le drame du peuple kurde. Une responsabilité qui remonte au traité de Lausanne avec l'acceptation du partage du Kurdistan et qui réside ensuite dans le soutien aux Etats dominant ce territoire, dans un silence complice. Aujourd'hui, le peuple kurde est menacé où qu'il se trouve. Les forces d'assimilation se sont accentuées dans cette région bouleversée du Moyen Orient. Tout ce qui n'émane pas de l'arabisme ou de l'islam est aboli et toute diversité culturelle est brutalement réprimée. Les Ezidis, par exemple, qui ont pratiquement disparu de Turquie, vont-ils pouvoir survivre longtemps avec leur spécificité dans le Kurdistan sud (Irak)?

La culture kurde, pour laquelle tant de femmes et d'hommes ont déjà donné leur vie, prend sa source dans cette région historique de la Mésopotamie, véritable réservoir de sagesse et de philosophie. Sa disparition serait une perte pour l'humanité.

Je ne peux terminer cet ouvrage sans signaler ce qui m'a accompagné tout au long du travail d'écriture: l'image d'un pays qu'on détruit peu à peu et avec lui un pan de l'histoire. L'image d'un peuple qui raconte des choses graves à la fois avec humour et avec dignité. Les regards des enfants, des femmes et des hommes au Kurdistan, leur amitié et leur désir maintes fois exprimé de sortir de l'oubli. C'est pour eux, pour ce peuple dont on a déformé l'histoire, que ce livre a été écrit et pour tous les lecteurs qui, en faisant acte de s'informer, contribueront à le faire émerger de l'oubli.

L'avenir du Kurdistan dépend surtout des dirigeants occidentaux qui auraient le pouvoir, eux, de faire cesser un processus de destruction par des interventions concertées. L'avenir dira si, à l'aube du XXIème siècle, les Kurdes auront enfin leur place et le droit de vivre parmi les peuples du monde.

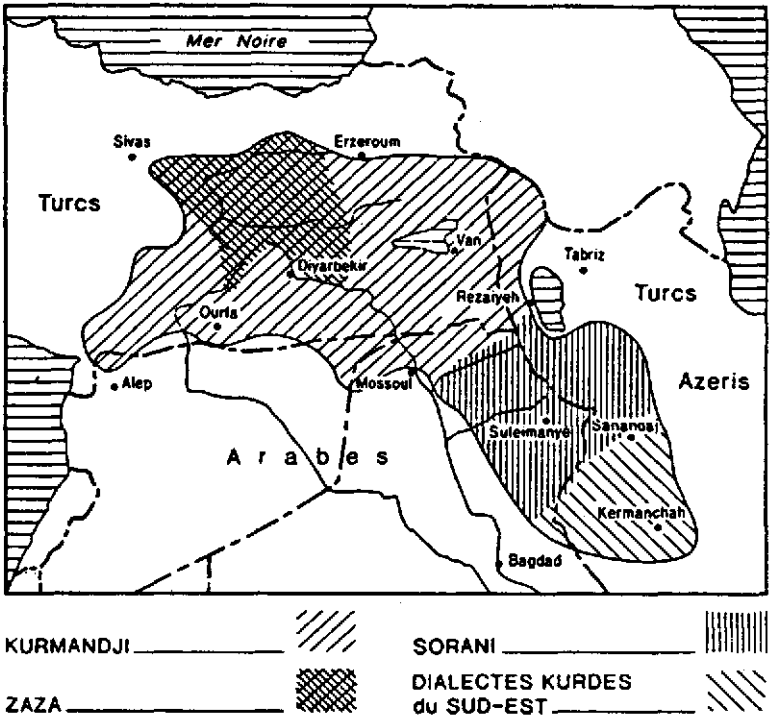
Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

ANNEXES

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Langues parlées chez les Kurdes *(D'après M. VAN BRUINESSEN)*



Tiré de : Chaliand (1992), Le Malheur kurde.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

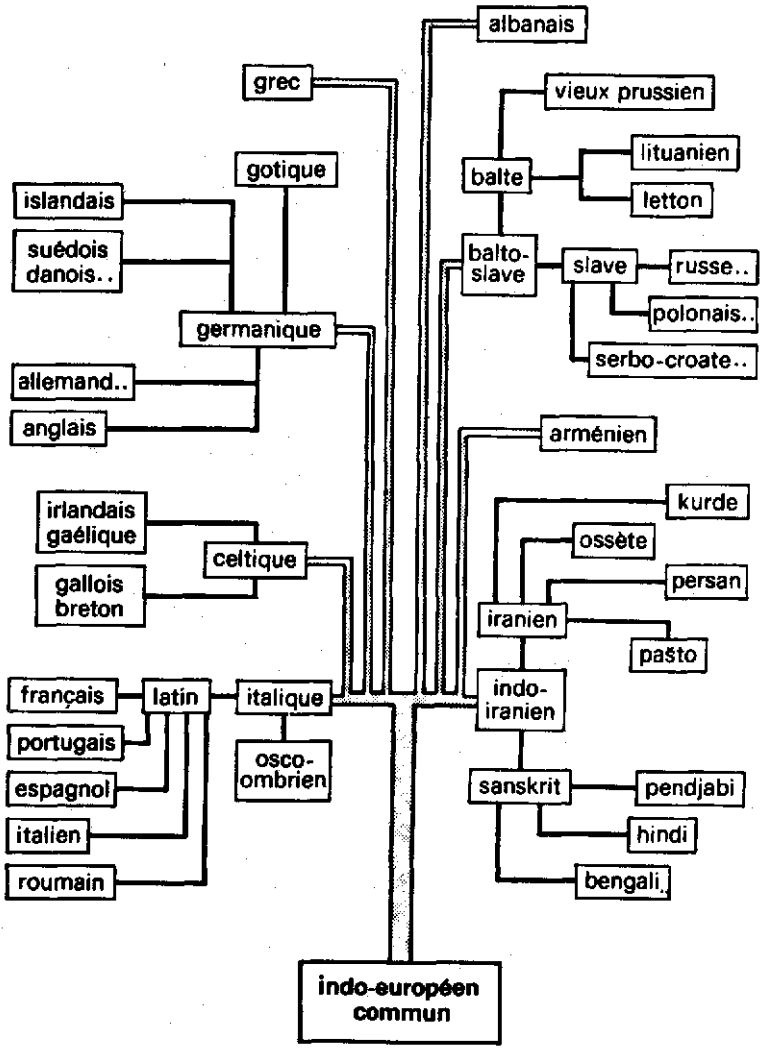
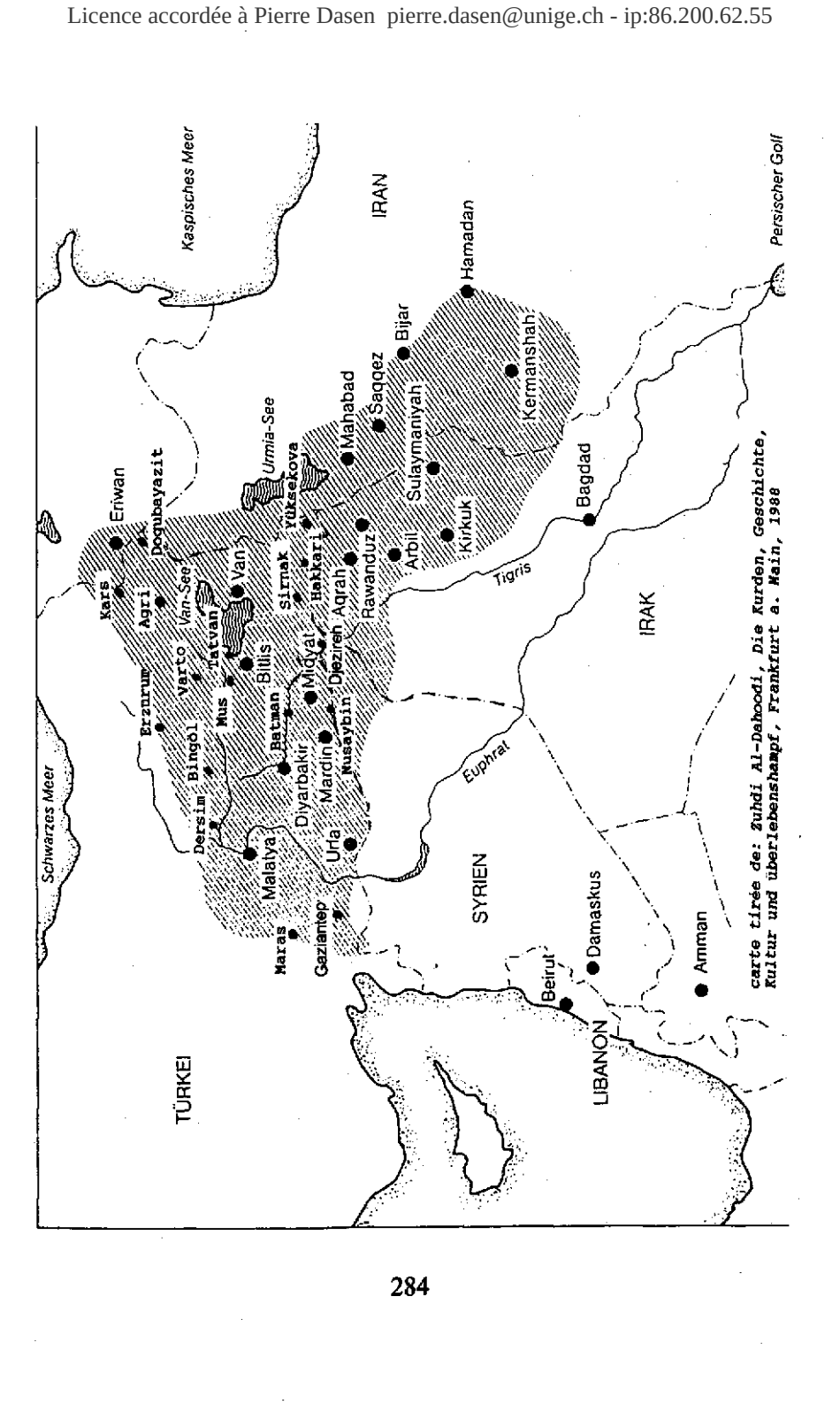


Tableau des langues indo-européennes. Tiré de l'ouvrage de Martinet (1986).
Le kurde figure dans une des branches iraniennes.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55



carte tirée de: Zuhdi Al-Dahoodi, Die Kurden, Geschichte, Kultur und überlebenskampf, Frankfurt a. Main, 1988

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

La Géographie du Kurdistan

Les Kurdes s'étendirent peu à peu au cours des siècles, par des déplacements vers le nord-ouest, le sud-ouest et l'ouest, jusqu'au pays que constitue le Kurdistan d'aujourd'hui. Leur pays se situe dans la Haute et la Basse Mésopotamie. Vanly (1961) le définit comme suit:

> "Le Kurdistan, pays des Kurdes, est ce vaste territoire montagneux, entrecoupé de vallées et de plaines internes fertiles, qui entoure, du côté nord et est, en forme d'arc, la grande plaine sémitique du Proche-Orient, l'antique plaine de Shenaar, soit les steppes de la Syrie et de l'Irak arabes d'aujourd'hui. Il s'étend depuis la région du Kurd-Dagh, incluse, près du Golfe d'Alexandrette sur la Méditerranée, et de l'ouest de Malatya et de Marash, jusqu'au lac d'Urmiah en Iran, et depuis la frontière transcaucasienne de l'Union soviétique, Kars, Ardahan, Erzincan et Zara, au nord, jusqu'au sud des régions de Luristan et de Bakhtiyar, en Iran, au nord du Golfe persique." (p. 29-30)

Le pays des Kurdes ne formant pas un Etat, ses frontières ne sont pas tracées et on le définit en général selon la densité de la population. Le territoire décrit par Vanly ci-dessus correspond à la version la plus courante.

Le Kurdistan a un relief très accidenté dominé par de hautes chaînes de montagnes dont les principales sont celle du *Taurus*, qui va de la mer Méditerrannée vers le nord-est; celle du Zagros vers le sud. Les sommets du Kurdistan atteignent facilement 3000 mètres. Le *Grand Ararat* (5165 m) au nord est la montagne sacrée où, selon l'Ancien Testament, aboutit l'Arche de Noé[1]. Le *Petit Ararat* se situe, lui, à 3925 m.
Le climat varie selon les régions et l'altitude. La température peut atteindre 45° en été et descendre à - 20° en hiver. De nom-

[1] Selon le Coran, l'arche aboutit sur le Mont Cudi, une autre montagne vénérée des Kurdes, plus au sud.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

breux fleuves arrosent le Kurdistan et contribuent à sa fertilité. Les deux plus célèbres sont le *Tigre* et *l'Euphrate*, dont l'eau est sujet de conflits entre la Turquie et ses voisins du sud. Ils arrosent avec leurs affluents de nombreuses vallées. L'Euphrate a une branche septentrionale, le *Kara su* qui coule vers Erzurum puis redescend, et une branche méridionale, le *Murat*, qui prend sa source au nord du lac de Van et arrose la plaine de Mus. Le Tigre (Dicle) part de la région de Maden et passe par des villes célèbres: *Diyarbakir, Hasankeyf, Cizre/Djezireh.* Il a de nombreux affluents qui portent souvent le nom de la région qu'ils traversent (par exemple le *Botan*). Le principal de ces affluents est le *Grand Zab* qu'a décrit notamment l'écrivain-voyageur Henry Binder (1887). De nombreuses rivières serpentent également dans le Kurdistan d'Iran où se situe le lac d'Urmia. Enfin, on ne peut parler des eaux du Kurdistan sans citer le plateau de Bingöl (qui signifie "mille lacs") où prend sa source l'Araxe qui se dirige vers l'Arménie soviétique.

Une grande partie des terres cultivables sont en jachère. Malgré cela le Kurdistan produit partout des céréales variées, notamment du riz au Kurdistan irakien. Les arbres fruitiers, les légumes abondent. Le tabac est cultivé surtout au Kurdistan de Turquie. De la faune très variée, on parle surtout des loups et des ours, au sujet desquels les Kurdes racontent maintes histoires et qui vivent notamment dans la région du lac de Van. Ils se font rares. Le foisonnement des oiseaux, du gibier courant rappelle l'Eden de la Bible.

Le sous-sol est riche en houille, en fer, en chrome (*Maden*), en pierre à chaux *(Sulaymanieh)* en cuivre *(Ergani, Diyarbakir, Palu).* Le pétrole est la plus grande richesse du Kurdistan. On l'extrait au Kurdistan turc *(Batman, Siirt)* mais surtout au Kurdistan irakien, *(Kirkuk, Mossul).* (Bois, op.cit.). Face à de telles ressources, on comprend d'autant mieux l'intérêt que suscite le territoire kurde pour les Etats occupants. Girault (1992) décrit ainsi la géographie du Kurdistan:

> "Dans ce pays où le soleil brûle les montagnes, fait grandir les pastèques, les enfants et les histoires d'hommes, la terre est effroyablement tourmentée, volcanique - et les cassures des strates géologiques ressemblent étrange-

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

> ment à celles de l'Histoire, de cette histoire ancestrale, biblique.
> Dans le sol de ce pays, on peut lire l'histoire des Dieux, les légendes mais aussi, hélas, l'histoire des hommes, tellement inhumaine, si cruellement dramatique. L'aventure des hommes se développe à l'image de son terroir, et cette terre-là, creuset des civilisations, mère de l'Occident, si elle est marquée par sa force, sa dignité, sa magie, sa fertilité, l'est aussi par les blessures et porte toutes sortes de cicatrices empreintes sur ses sols renversés, éclatés, criblés, hachés, torturés par les bouches du feu de la terre." (p.54)

Sur la terre des Kurdes en effet, les parfums, les couleurs, la fertilité, contrastent avec l'austérité des montagnes, la dureté du climat et des hommes déchirés par les conflits. La gégraphie a joué un rôle essentiel dans l'histoire du peuple dont ce livre a tenté de révéler, comme une brèche ouverte, un peu de la vie quotidienne. Elle a contribué à son isolement et par là-même à la préservation de sa culture. A propos des hameaux perchés parmi les rochers au Kurdistan, on pourrait dire ce que Carlo Levi (1945) a écrit au sujet du petit village de Lucanie (sud de l'Italie) où il a séjourné en résidence assignée ("confinato") en 1944 : "Le Christ n'est pas arrivé ici, pas plus que n'y étaient arrivés les Romains qui ne suivaient que les grandes routes et ne pénétraient pas entre monts et forêts, ni les Grecs, qui florissaient sur la Mer..." Bon nombre de Kurdes, sont restés eux aussi, dans leurs villages isolés, en marge de "la civilisation". C'est l'armée qui aujourd'hui les en déloge.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Langue et prononciation. Quelques remarques

Le **ç** se prononce *tch*
Exemple: **çarsaf** *(tcharchaf)*, le tchador des femmes

Le **s** se prononce *ch*
Exemple: **Şirnak** *(Chirnak)*, **Maraş** *(Marach)*, **Yaşar** *(Yachar)*

Le **x** se prononce comme le *r* français. Certains auteurs le remplacent par kh
Exemple: **Ahmedê Xanê** s'écrit aussi *Ahmedê Khanê*

Le **î** se prononce comme le *i* français
Le **i** se prononce comme un *é* avalé (correspond en turc au i sans point)
Exemple: **ez zanim** *(zan(é)m), je sais.* **Dayîka min,** *ma mère.*

Les localités kurdes ont été rebaptisées en turc.
Exemples:

en turc	**en kurde**
Batman	*Elhan*
Cizre	*Djezîreh*
Diyarbakir	*Diarbekir, anciennement Ahmed*
Elazig	*Xarpêt ou Kharput*
Cobantasi	*Sexi*

Les principaux partis politiques kurdes:

PKK	Partiya Karkeren Kurdistan, parti des travailleurs du Kurdistan
PDK	Parti démocratique du Kurdistan d'Irak
PDK	Parti démocratique du Kurdistan d'Iran
TKSP	ou PSK Parti socialiste du Kurdistan (Turquie)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Bibliographie

AN DU K. **Histoire d'un interdit, le breton à l'école,** Quimper, Hor Yezh, 1991.

AKTAR O.C. **L'occidentalisation de la Turquie.** Paris, L'Harmattan, 1985.

ANTER M. **Birîna Res** (La blessure noire). Istanboul, Koral Yayinlari, 1965.

ANTER M. **Hatiralarim** (Mes souvenirs). Istanbul, 1991.

BASTIDE R. **Anthropologie appliquée.** Paris, petite bibliothèque Payot, 1971.

BEDIRXAN E.C. & LESCOT R. **Kürtçe grameri** (Grammaire kurde), Istanbul, Doz yayinlari, 1968.

BENOIST-MECHIN. **Mustapha Kémal ou la mort d'un empire.** Paris, Albin Michel, 1984; 1ère éd. 1954.

BERRY J.W. **Acculturation et adaptation psychologique.** in: Bossel-Lagos M., Dasen P., Retschitzky J. **La recherche interculturelle**, tome I Paris, L'Harmattan, 1989.(p. 135-143)

BESIKCI I. **Devletlerarasi sömürge Kürdistan (Kurdistan, colonie inter-Etats).** Ankara, YURT, 1990.

BESIKCI I. **Die türkische Geschichtsthese und die Kurdenfrage.** Kiel, Komal Verlag, 1990.

BESIKCI, I. **Kurdistan internationale kolonie.** Frankfurt am Main, ISP-Verlag, 1991.

BESIKCI I. **Dogu'da degisim ve yapisal sorunlar: Göçebe Alikan asireti,** *Changements et problèmes structurels dans l'Est: la tribu nomade Alikan.* Ankara: YURT, 1992, 1ère éd. 1969.

BEDIR KHAN, K. **Le kurde sans peine.** (cours pratiques de langue kurde) Paris, Institut kurde, 1989.

BENVENISTE E. **Le vocabulaire des institutions indo-européennes,** Tome 1. et 2. Paris, Ed. de minuit, collection "le sens commun", 1969.

BINDER, H. **Au Kurdistan en Mésopotamie et en Perse.** Paris, Maison Quentin, 1887.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

BLANCHET, A. & Al. **L'entretien dans les sciences sociales.** Paris, Dunod, 1985.

BLAU J. **Le Kurde de Amädiya et de Djabal Sindjär, analyse linguistique, textes folkloriques, glossaires.** Paris, Librairie C. Klincksieck, 1975.

BLAU J. **Mémoire du Kurdistan, recueil de la tradition littéraire orale et écrite.** Paris, Findakly, 1984.

BLAU J. (Traduits par) **Contes kurdes.** Paris, Fleuve et flamme, CILF, 1986.

BLAU J. & al. **Les Kurdes et le Kurdistan, bibliographie critique 1977-1986.** Paris, Abstracta Iranica, vol. 5, hors série, 1989.

BOIS T. **La société kurde.** in: Encyclopédie de l'Islam, tome V, sous la dir. de: C.C. Berg & al. Paris, Maisonneuve, 1986. (p. 472-482)

BOUVIER N. **L'usage du monde**, Paris, La Découverte, 1985.

BOZARSLAN H. **Le kémalisme et le problème kurde,** in: HAKIM H. **Les Kurdes par-delà l'exode**, Paris, L'Harmattan, 1992. (p. 63-89)

BOZARSLAN M.E. (traduits par) **Meliya Meshûr.** (Contes populaires) Uppsala. Ed. Wesanxana Deng, 1984.

CAMILLERI C. **Anthropologie culturelle et éducation.** Lausanne, Delachaux & Niestlé 1985.

CAMILLERI C., COHEN-EMERIQUE M. (sous la direction de), **Chocs de cultures, concepts et enjeux pratiques de l'interculturel.** Paris, L'Harmattan, 1989.

CAMILLERI C., Kastersztein J., Lipiansky E.-M., Malewska-Peyre H., Taboada-Leonetti I., Vasquez A. **Stratégies identitaires.** Paris, PUF, 1990.

CHALIAND, G. **Anthologie de la poésie populaire kurde.** Paris, Stock + Plus - Arabies/Islamies; 1980, *épuisé*.

CHALIAND G. *(sous la direction de)* **Les Kurdes et le Kurdistan.** Paris, F. Maspero, *1978, 1981, épuisé*.

CHALIAND G. **Le Malheur Kurde.** Paris, Seuil, 1992.

CHANTRE E. **Les Kurdes, esquisse historique et ethnographique.** Lyon: A. Rey, imprimeur, 1897.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

DEFERT G. **Timor Est, le génocide oublié.** Paris, L'Harmattan, 1992.

DENIZ H. **Gotnê pêsyê kurda** (en kurde) **Kürt atasözleri** (en turc), **proverbes kurdes.** Istanbul, Kaynak, Güney Yayincilik ticaret ve Sanayi, 1991.

DU BREUIL P. **Le zoroastrisme.** Paris, PUF. coll. Que sais-je? 1982.

EAGLETON, W. Jr. **La République kurde.** Bruxelles, éd. Complexe, 1991.

FANON F. **Les damnés de la terre.** Paris, La Découverte, 1985.

FANON F. **Sociologie d'une révolution**, Paris, F. Maspero, 1968.
GALEANO E. **Les Veines de l'Amérique latine**, Paris, Plon, 1981.

GASPARD A. **Le combat arménien, entre terrorisme et utopie,** Lausanne, L'Age d'Homme, 1984.

GIRAULT, L. **Kurdistan... dans quel état?** in: HAKIM H. (sous la direction de), **Les Kurdes par-delà l'exode.** Paris, L'Harmattan, 1992. (p. 54 - 59).

HAGEGE Cl. **Le Souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe.** Paris Ed. Odile Jacob, 1992.

HAKIM H. (sous la direction de) **Les Kurdes par-delà l'exode,** Paris, L'Harmattan, 1992.

HAUDRY J. **L'indo-européen,** Paris, PUF, coll. Que sais-je? 1984.

HELIAS P. J. **Le quêteur de mémoire.** Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 1990.

HELIAS P.J. **Le cheval d'orgueil.** Paris, Plon coll. Terre humaine/ poche, 1982; 1ère éd. 1975.

KEMAL Y. **Memed le Mince,** Paris, Gallimard/folio, 1976.

KEMAL Y. **Memed le Faucon**, Paris, Gallimard/folio, 1976.

KEMAL Y. Trilogie: **I. Le Pilier, II. Terre de fer, Ciel de cuivre, III. L'herbe qui ne meurt pas**, Paris, Gallimard, 1987.

KEMAL Y. **Le dernier combat de Memed Le Mince.** Paris, Gallimard, 1989.

KENDAL **Le Kurdistan de Turquie,** in: CHALIAND G. (sous la direction de) **Les Kurdes et le Kurdistan.** Paris, pte coll. Maspero, 1978, 1981. (p.71-153)

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

KUTSCHERA C. **Le mouvement national kurde.** Paris, Flammarion, 1979.
LESCOT R. **Cirokên Kurdî (Contes kurdes).** Stockholm, Orfeus, 1987.

MACKENZIE D.- N. **(La société kurde) Langue.** in: Encyclopédie de l'Islam, tome V. sous la dir. de C.C. Berg & al. Paris, Maisonneuve, 1986. (p. 482-483)

MALEWSKA-PEYRE H. **Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires,** in: Camilleri C., Kastersztein, J., Lipiansky E.-M., Malewska-Peyre H. Taboada-Leonetti I., Vasquez A. **Stratégies identitaires,** Paris, PUF, 1990. (p. 111-141)

MARIN GONZALES J. **Peuples indigènes, missions religieuses et colonialisme interne dans l'Amazonie péruvienne.** Université d'Uppsala, 1992.

MARTINET A. **Des steppes aux océans, L'indo-européen et les "Indo-européens".** Paris, Payot, 1986.

MEMMI A. **Portrait du colonisé.** Paris, Gallimard, 1987; 1ère éd. 1957.

MINORSKY V. **Kurdes et Kurdistan, Origines et histoire préislamique - Période islamique jusqu'en 1920**, in Encyclopédie de l'Islam, sous la dir. de C.C. Berg & al. Paris, Maisonneuve, 1986. (p. 450-467)

MONTAIGNE **Les Essais, Livre I** (ch.XXXI, *Des cannibales*) Paris, Flammarion, 1969. 1ère publication Bordeaux, 1580.

MORE C. **Les Kurdes aujourd'hui, mouvement national et partis politiques.** Paris, L'Harmattan, 1984.

NIKITINE B. **Les Kurdes, recherche sociologique et historique,** Paris, coll. les intouvables, éd. d'aujourd'hui, 1975, *épuisé.*

NOURI PASHA I. **La révolte de l'Agri-Dagh.** Genève, éd. kurdes, "Agrî", 1986.

PERESH **Contes du Kurdistan.** Genève, Ed. Poésie vivante, 1985, *épuisé.*

PERESH **Contes du Kurdistan,** vol. II. Genève, Ed. Orient-Réalités, *1991, épuisé.*

PERESH Contes du Kurdistan, vol III Genève, Ed. Orient-Réalités, 1994.

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

PERREGAUX C. **L'école sahraouie, de la caravane à la lutte de libération.** Paris, L'Harmattan, 1987.
PERREGAUX C. **Femmes sahraouies, femmes du désert.** Paris, L'Harmattan, 1990.

PERROT D. et PREISWERK R. **Ethnocentrisme et histoire.** Paris, Anthropos, 1975.

PICARD E. (sous la direction de) **La question kurde.** Bruxelles, éd. Complexes, 1991.

QUIVY, R. et VAN CAMPENHOUDT, L. **Manuel de recherche en sciences sociales.** Paris, Dunod, 1988.

REICHLEN F. **Les Amérindiens et leur extermination délibérée.** Lausanne, P.M. Favre, 1987.

RENFREW C. **L'énigme indo-européenne, archéologie et langage.** Paris, Histoires-Flammarion, 1987.

ROSENTHAL R. & JACOBSON L. **Pygmalion à l'école.** Paris, Casterman, 1971.

SEMO E. **Sivanê kurd - Le berger kurde**, publication kurde-français. Paris, Institut kurde, 1989.

TABOADA-LEONETTI I. **Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue**; in: Camilleri C., Kastersztein J., Lipiansky E.M., Malewska-Peyre H., Taboada Leonetti I., Vasquez A., **Stratégies identitaires.** Paris, PUF, 1990. (p. 43-83)

TURAN O. **L'identité kurde en exil.** Note de recherche en psychopathologie, Université Louis Pasteur, Strasbourg, non publié, 1992.

TüRKCE **Ders kitabi 7.** Livre de leçons de turc. Istanbul, Fil yayinevi, 1993.

VAN BRUINESSEN M. **Les Kurdes et leur langue au XVIIème siècle: Notes d'Evliya Celebi sur les dialectes kurdes.** in: Studia Kurdica. Paris, Institut kurde, 1988.

VANLY I.C. **Le Kurdistan irakien entité nationale, étude de la révolution de 1961.** Neuchâtel, la Baconnière, 1978.

VANLY I.C. **Regards sur les origines des Kurdes et de leur langue.** in Studia Kurdica, Paris, Institut kurde, 1988.

VARENNE J. **Zarathushtra et la tradition mazdéenne.** Paris, Seuil, **1966.**

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

XANI E. **Mem û Zîn.** *Oeuvre écrite en 1695*, Istanboul, éd. bilingue, kurde-turc, Hasat Yayinlari, *1990, publié à Istanbul en caractères arabes, 1919; 1ère éd. bilingue en caractères latins: 1968 *)*

YERASIMOS S. **Les Kurdes et le partage du Moyen Orient**, 1918-1926, in: Picard E. (sous la direction de) **La question kurde.** Bruxelles, éd. Complexe, 1991.

ZANA M. **La prison n° 5. Onze ans dans les géôles turques.** Paris, Arléa, 1995.

ZAZA N. **Ma vie de Kurde, ou le cri du peuple kurde.** Genève, éd. Labor et Fides, 1993; 1ère éd. P. M. Favre, Lausanne, 1982.

ZIEGLER J. **Contre l'ordre du monde. Les rebelles.** Paris, Seuil, 1983.

ZIEGLER J. **La victoire des vaincus. Oppression et résistance culturelle.** Paris, Seuil, 1988.

ATLAS géopolitique du Moyen Orient et du Monde arabe. Paris, éd.Complexe, 1993.

**) Note: 1er procès contre l'éditeur en 1968, après 1ère éd. Accusation: "infraction à la loi de la presse et affaiblissement des sentiments nationaux par la propagande".*

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chronologie

Avant J.C.

Vers l'an 2000 : Dans les textes cunéiformes, les Kurdes sont évoqués sous le nom de "Karda"

Vers l'an 1000: Les Assyriens combattent les "Karda dans les montagnes de l'Azu

612: Les Mèdes s'emparent de l'Assyrie et de sa capitale Ninive. Début de l'ère kurde

Vers 450: Hérodote raconte les guerres menées par les montagnards du Kardu

401: Xenophon mentionne la marche des "Dix-Mille" à travers les montagnes des "Kardu"

331: Alexandre le Grand s'empare de l'empire perse

Ere chrétienne

Dès 637: Propagation de l'Islam par la force

VIIe siècle: Premier écrit en langue kurde

Dès 912: Emergence de principautés kurdes: Hassanawides, Chaddadides (Azerbaïdjan) Merwanides (Diarbekir, Arménie)

1071: Une partie des Kurdes passe aux mains desTurcs Seldjoukides

1120: Création d'une province nommée Kurdistan au Djbal et Bahar

1187: Saladin, représentant de la dynastie kurde des Ayubbides, reprend Jérusalem aux Croisés

1245: Les Mongols s'emparent d'une partie du Kurdistan

1300: Apparition de la dynastie turque des Osmanli

1470: Les hordes turkmènes du Mouton Blanc mènent une politique d'extermination contre les dynasties kurdes

1501: Le Shah Ismaïl fonde la dynastie kurde des Safavides dans l'empire perse

1514: Bataille de Tchaldyran entre les Ottomans et les Perses. Victoire des Ottomans avec l'aide des princes kurdes.

XIVe siècle: Reconstitution de principautés kurdes. Eclosion d'une vie culturelle

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

1596: L'émir Cheref Khan Bitlisi (prince de Bitlis) achève son "Cheref Nameh", ouvrage historique sur la nation kurde

1639: Traité de paix entre Ottomans et Perses. Partage du Kurdistan

1695: Publication de l'oeuvre de Ahmedê Xanê, *Mem û Zin*

XIXe siècle: Soulèvements des princes kurdes. Révoltes menées séparément.

1898: Parution du premier journal kurde: *Kurdistan*

1908: Révolution Jeunes Turcs

1915: Début du génocide des Arméniens

1918: Capitulation de l'empire ottoman devant les Alliés

1919: Révolte kurde de Cheikh Mahmoud dans le vilayet de Mossoul, écrasée par les Britanniques Mustafa Kemal est élu président du Conseil national à Erzurum; promesses de droits nationaux aux Kurdes

1920: Traité de Sèvres, prévoyant la création d'un Etat kurde

1921: Accord franco-turc. La France annexe les provinces kurdes de Djezireh et de Kurd Dagh à la Syrie, placée sous son mandat

1922: Seconde révolte de Cheikh Mahmoud. Il s'allie au Kurde de Perse Simko et se proclame roi du Kurdistan. La révolte est écrasée par les Britanniques

23.7.1923: Signature du traité de Lausanne entre la Turquie et les puissances occidentales

3.3.1924: Un décret-loi interdit en Turquie toutes associations, publications non turques, de même que les confréries religieuses, les médresse. Abolition du califat

1925: Début de la révolte de Cheikh Saïd début des déportations de Kurdes

16.12.1925: Annexion du vilayet de Mossoul à l'Etat irakien par la Société des Nations

1927: Congrès de fondation du "Khoyboun", Ligue nationale kurde

1927-30: Révolte de l'Ararat avec Ihsan Nouri Pasha

1931-33: Révoltes au Kurdistan d'Irak, sous le Cheikh Ahmad de Barzan

1932: Promulgation de la loi de déportations des Kurdes vers l'Anatolie centrale

1936-38: Résistance armée des Kurdes de Dersim (Turquie)

1943-45: Révoltes kurdes en Irak sous la direction de Mustafa Barzani

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

1945: Fondation du PDK d'Iran

13.1.1946: Proclamation de la République de Mahabad en Iran

1958: Le général Kassem prend le pouvoir en Irak. Barzani rentre de son exil soviétique

1960: Le PDK d'Irak est légalisé

1960: Premier coup d'état militaire en Turquie

1961: Interdiction des publications kurdes en Irak. Début de l'insurrection kurde

1963: Coup d'état baasiste à Bagdad. Chasse aux communistes. La guerre contre les Kurdes reprend avec la participation de l'armée syrienne et la complicité turco-iranienne

1965: L'accès aux provinces kurdes de Turquie, déclarées jusqu'alors "zone militaire interdite", est autorisé

1970: Accord kurdo-irakien sur l'autonomie du Kurdistan

1971: Deuxième coup d'état militaire en Turquie Interdiction des organisations de gauche

1972: Traité d'amitié et de coopération Irak-URSS contre les Kurdes

Mai 1974: Saddam Hussein ne respecte pas l'accord d'autonomie. Reprise de la guerre au Kurdistan.

1975: Accord d'Alger entre l'Iran et l'Irak. L'Iran et l'Amérique cessent leur soutien aux Kurdes. Effondrement de la révolte

1978: Fondation du PKK en Turquie

1979: Début de la guerre de Khomeyni contre les Kurdes. Début d'une lutte armée

12.9.1980: Troisième coup d'état militaire en Turquie Arrestations, torture, chasse aux séparatistes. Exode des opposants au régime

1983: L'armée turque pourchasse le PKK en Irak

1983: La langue kurde, jusqu'alors non existante pour les autorités, est interdite

Janv. 84: Grèves de la faim des détenus de la prison militaire de Diyarbakir; 6 détenus meurent au cours du mois, 11 en mars.

Août 84: Début de la guérilla du PKK en Turquie

9.9.1984: Mort à Paris du cinéaste kurde Yilmaz Guney

Août 1987: La localité de Sardasht (Kurdistan d'Iran) subit un bombardement chimique irakien

Mars 1988: Bombardement à l'arme chimique à Halabja, au Kurdistan d'Irak. Environ 5000 personnes tuées

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

13.7.1989: Assassinat à Vienne de A.R. Ghassemlou, secrétaire général du PDK iranien

10.5.1990: Les décrets-lois 84-85 attribuent des pouvoirs répressifs à un gouverneur extraordinaire

Août 1990: La Turquie suspend l'application de la convention européenne des droits de l'homme dans les provinces sous état d'urgence

Janvier 1991: Reconnaissance orale de l'existence des Kurdes de Turquie par le premier ministre Turgut Ozal

Avril 1991: Exode des Kurdes d'Irak vers la Turquie, à la fin de la guerre du Golfe

Avril 1991: Turquie: la loi "anti-terroriste" est promulguée. Elle autorise notamment l'armée à procéder à des arrestations et exécutions sans jugement

Mai 1991: Election d'un Parlement kurde au Kurdistan sous protection des Nations Unies

5.7.1991: Enlèvement de Vedat Aydin, président de l'association des droits de l'homme de Diyarbakir. Il est retrouvé mort le 8.7.1991

Décembre 1991: Suleyman Demirel, nouveau chef du gouvernement, reconnaît la "réalité kurde". Parler kurde en public est autorisé, mais non dans les lieux officiels

Mars 1992: Répression de la fête de Newroz. Plus de 100 personnes tuées. Plusieurs soulèvements dans les villes kurdes

18.4.1992: Ouverture d'un Institut kurde à Istanbul. La police enlève la plaque portant l'inscription "Enstytuya kurdî"

1992: En une année, meurtre de 12 journalistes par les forces de police secrète turque

20.9.1992: Assassinat en Turquie de l'écrivain Musa Anter, âgé de 74 ans.

17.3.1993: Cessez-le-feu unilatéral promulgué par le PKK

1993: Reprise de la lutte armée

Décembre 1994: Condamnation de 8 députés du DEP (parti de la démocratie, pro-kurde) à Ankara

21 mars 1995: Occupation du nord de l'Irak par l'armée turque

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE 9

Introduction - LE DÉNI CULTUREL 15

PREMIÈRE PARTIE:
LA SOCIÉTÉ KURDE - SA CULTURE
APERÇU HISTORIQUE..... 31

Chapitre 1 - L'ORIGINE DES KURDES 33
Sources d'information 33
Les différentes versions 34
La version populaire des Kurdes 36

Chapitre 2 - STRUCTURE DE LA SOCIÉTÉ KURDE 39
La vie dans la tribu 39
La transmission du pouvoir 41
Les nomades 43
L'hospitalité 45
Le statut de la femme 46

Chapitre 3 - LA RELIGION 49
Zarathushtra - Le mazdéisme 49
Les Yézidis ou Ezidis 51
L'islam 54
Les Alevis 56

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 4 - LA LANGUE 57
L'origine 57
Lacunes en Occident 58
Recherches antérieures 61
La langue kurde selon les Etats 64

Chapitre 5 - LITTÉRATURE ORALE ET ÉCRITE . 67
Littérature orale populaire 68
La littérature orale des professionnels 78
La littérature écrite 81
Les auteurs kurdes du XXème siècle 85

Chapitre 6 - OCCUPATIONS AU FIL DES SIÈCLES 91

Chapitre 7 - LES RÉVOLTES AU XIXe SIÈCLE 93

DEUXIÈME PARTIE :
L'ORIGINE DU DÉNI CULTUREL EN TURQUIE 97

Chapitre 8 - L'ENTRÉE DANS LE XXe SIÈCLE 99
Le partage du Kurdistan 100

Chapitre 9 - LA TURQUIE KÉMALISTE 105
Mesures contre toute la population de Turquie 105
Se trouver un nom ! 108
Mesures contre les Kurdes 109

Chapitre 10 - LES RÉVOLTES
ASPECT NATIONALISTE OU RELIGIEUX 113
La révolte de Cheikh Saïd 114
La révolte du Mont Ararat 115
La révolte de Dersim 118
Le Kurdistan "enterré" 120

Chapitre 11 - LE RÉVEIL 125
La survie de l'identité kurde - Poursuite des intellectuels 126
L'opposition politique 128
De nouvelles organisations kurdes 128

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Le massacre de Maras 129
La lutte pour l'indépendance 130

TROISIÈME PARTIE :
LES EFFETS DU DÉNI CULTUREL
Résultats d'une enquête menée au Kurdistan 137

Chapitre 12 - À LA DÉCOUVERTE DU PAYS KURDE 139
Un climat de peur 142
Des êtres détruits 143
Les touristes face au déni 146
Paysans et "collabo" 148
Rencontres dans la rue 149
L'avis du sociologue 151

Chapitre 13 - MODE DE VIE 153
L'habitat 153
Le vêtement stigmate 156
Le partage des tâches dans la famille 158
Les conditions économiques 160

Chapitre 14 - LA TRANSMISSION DES VALEURS 163
Transmission de la littérature orale 163
L'humour chez les Kurdes 168
Le principal devoir, l'hospitalité 169
Le rôle des vieux 171
La cohésion dans les clans 173
Le rôle de la femme 174
Pratiques religieuses et spiritualité 176
Les anciens nomades 178

Chapitre 15- PARLER KURDE OU LE VÉCU D'UN INTERDIT 181
La représentation de l'interdit 184
Le droit de parler kurde dès 1991 186

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 16 - L'ENFANT KURDE À L'ÉCOLE 193
Au hasard des villages 194
L'endoctrinement, les slogans 197
L'espion dans la classe 199
Le comportement des enseignants 200
La langue maternelle à l'école 203
Les cours d'alphabétisation aux adultes 207
L'avenir professionnel des enfants kurdes 208

Chapitre 17 - LE DÉNI DANS LES RÉGIONS À POPULATION MIXTE 211
Traités en sous-êtres humains 211
Processus d'acculturation forcée 213
Perte du bagage culturel 213
Pratique de la langue 214
Un cas personnel. Gülsev 214

Chapitre 18 - LES STRATÉGIES IDENTITAIRES . 219
Identité et stratégies identitaires 219
SUPPRIMER L'ANGOISSE - LE REFOULEMENT 223
Le refoulement des expériences à l'école 223
Un cas personnel, Edip 224
L'INTÉRIORISATION 229
Les attributs dévalorisants 230
La stratégie d'intériorisation et l'école 233
LE DÉNI 234
Réussite sociale et déni 235
Le déni à l'école 236
Un cas personnel. Hasan 239
L'ASSIMILATION 240
Un changement physique : le vêtement 240
La stratégie d'assimilation dans la région mixte 241
L'assimilation à l'école 244
IDENTITÉ REVALORISÉE 245
Un cas personnel. Yasar et Saadet 248
LE RETOURNEMENT SÉMANTIQUE 250
ACTION COLLECTIVE 254
Remplacer la honte par la fierté 257
L'importance des clans. Double action 258

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

Chapitre 19 - LA LANGUE KURDE ET LE MOUVEMENT DE LIBÉRATION 259
Où les Kurdes proches du PKK utilisent la langue turque 261
Où les Kurdes proches du PKK utilisent la langue kurde 261
L'exemple de Yasar Kemal 263
Lettre d'un enfant à Musa Anter 266

Chapitre 20 - ENTRE DÉNI ET RÉSISTANCE 267
A propos de la langue maternelle 270

CONCLUSION 275

ANNEXES 281
- Cartes 282
- La Géographie du Kurdistan 285
- Langue et prononciation. Quelques remarques 288
- Bibliographie 289
- Chronologie 295

Licence accordée à Pierre Dasen pierre.dasen@unige.ch - ip:86.200.62.55

MISE EN PAGES FOURNIE

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 13685 - Dépôt légal : novembre 1995 - *Imprimé en C.E.E.*